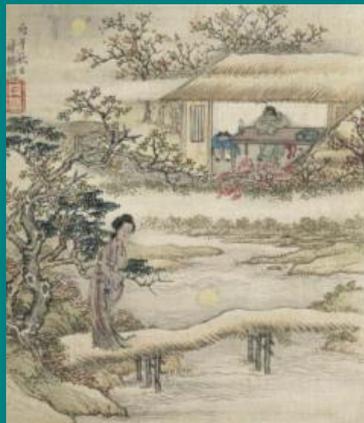


@

WANG Che-fou

Si-siang-ki
ou
l'Histoire du
Pavillon d'Occident



Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

à partir de :

SI-SIANG-KI,
ou **L'HISTOIRE DU PAVILLON D'OCCIDENT**

par **WANG Che-fou** (1260 ? - 1336 ?)

Traduction de **Stanislas JULIEN** (1797-1873).

Première édition, Atsume Gusa, 1872. Genève, H. Georg.-Th. Mueller. Paris, Ernest Leroux.

Édition en mode texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
avril 2015

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

TABLE

Avant-propos

Acte premier : I — II — III — IV — V — VI

Acte second : I — II — III — IV — V — VI — VII — VIII

Acte troisième : I — II — III — IV — V

Acte quatrième : I — II — III — IV

Acte cinquième : I — II — III — IV — V — VI — VII — VIII — IX — X
— XI — XII

Acte sixième

Acte septième : I — II — III

Acte huitième : I — II

Acte neuvième

Acte dixième

Acte onzième

Acte douzième

Acte treizième

Acte quatorzième

Acte quinzième

Acte seizième

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Le *Si-siang-ki* ou l'Histoire du Pavillon d'Occident est une comédie en seize actes, qui fait partie d'une collection de dix ouvrages composés par les *Tsai-tseu* ou écrivains de génie, dont plusieurs ont déjà passé dans notre langue. Les plus connus du public lettré sont : les *Deux cousines* (*Yu-kiao-li*), les *Deux jeunes filles lettrées* (*Ping-chan-ling-yen*), *l'Histoire du luth* (*Pi-pa-ki*), *l'Histoire des trois royaumes* (*San-koue-tchi*) et la *Femme accomplie* (*Hao-kieou-tchouen*). Mais le *Si-siang-ki* passe pour le plus remarquable. C'est le chef-d'œuvre de la poésie lyrique et même du Ciel et de la Terre au dire des Chinois. — « Jamais, s'écrie M. Bazin dans son *Siècle des Youen*, ouvrage n'obtint à la Chine un succès plus réel et plus brillant ; il le méritait par l'élégance du langage, par la vivacité du dialogue et, d'après tous les critiques, par le charme et l'harmonie des vers.

En 1860 M. Stanislas Julien écrivait dans la préface de sa traduction des *Deux jeunes filles lettrées* : « Je me propose de publier bientôt une comédie en seize actes, qui est regardée comme le chef-d'œuvre du théâtre chinois. Elle est intitulée *Si-siang-ki* ou *l'Histoire du Pavillon d'Occident*. Les ariettes nobles et touchantes de cette gracieuse composition qui expriment tantôt des plaintes mélancoliques, tantôt des sentiments passionnés revêtus de tous les charmes de la poésie, jouissent en Chine d'une si grande faveur qu'elles n'ont cessé de fournir, depuis plus de cinquante ans, les paroles des romances les plus estimées. »

Ce projet ne devait pourtant voir son entier accomplissement que vingt ans plus tard, C'est en 1871 que M. Stanislas Julien a bien voulu, sur notre prière, nous remettre la traduction de cette comédie

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

qu'il avait en portefeuille depuis de longues années, pour la faire paraître dans notre Revue *l'Atsume Gusa* que nous venions de fonder quelques mois auparavant.

Il est profondément regrettable que la mort de l'illustre sinologue, survenue peu de temps après, nous ait privé de son concours pour lever les difficultés de diverse nature que nous avons rencontrées en imprimant ce manuscrit. Il n'était pas toujours facile, par exemple, de faire concorder avec les vers français des ariettes le texte original chinois que nous avons entrepris de placer en regard.

Nous aurions certainement publié depuis longtemps cet important ouvrage qui fera connaître mieux encore au monde savant, en même temps qu'un chef-d'œuvre de la littérature chinoise, les étonnantes aptitudes philologiques de *notre maître à tous*, de celui dont les traductions, suivant l'expression si juste de M. Renan, « resteront des modèles de la traduction impersonnelle, où l'auteur se contente d'être le verre transparent à travers lequel passe inaltérée la pensée de l'auteur étranger. » Mais nous attendions toujours pour le faire une préface que deux de nos amis, sinologues d'un mérite incontestable, m'avaient fait, chacun de leur côté, espérer depuis longtemps. — Nous souhaitons de ne rien perdre pour attendre et d'obtenir d'eux dans la suite un véritable mémoire, au lieu des quelques lignes que nous leur demandions.

François TURRETTINI

@

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

ACTE PREMIER

@

SCÈNE I^{re}

Mme Tching entre suivie de Ing-ing, Hong-niang et Houan-lang.

M^{me} TCHING

Mon nom de famille est Tching ; mon mari, nommé Thsouï, avait été élevé à la dignité de ministre d'État, mais, par malheur, il est mort de maladie. Il ne m'a donné que cette jeune fille dont le nom d'enfance est Ing-ing. Elle a maintenant dix-neuf ans. Pour ce qui regarde la couture, la broderie et les ouvrages de femme, l'écriture et le calcul, les compositions en vers et en prose, il n'y a rien qu'elle ne sache en perfection. Quand mon mari était du monde, il m'avait promis de la donner en mariage à mon neveu Tching-heng, fils aîné de Tching, président d'un ministère. Mais comme mon deuil n'est pas encore fini, je n'ai pu jusqu'ici les unir ensemble.

Cette jeune domestique sert ma fille depuis son enfance ; elle s'appelle Hong-niang. Ce jeune garçon se nomme Houan-lang. C'est un enfant que mon mari avait adopté pour lui tenir lieu de fils. Après avoir perdu mon mari, avec mes enfants, je transportais son cercueil pour aller l'enterrer à P'o-ling ¹, mais ayant rencontré des obstacles sur la route, je ne pus aller jusque là. Dès mon arrivée dans la ville de Ho-tchong-fou, j'ai provisoirement déposé le cercueil dans le couvent de P'ou-khieou. Ce couvent, consacré au mérite et à la vertu, a été fondé par l'impératrice Wou-tse-thien ², surnommée

¹ P'o-ling, aujourd'hui P'o-yé, nom d'un arrondissement et d'une ville du troisième ordre dans le département de Pao-ting-fou (province du Pe-tchi-li). C'était le pays natal de la famille de Thsouï, à laquelle appartenait son mari.

² Dans la 2^e année de la période tchang-cheou (693), l'impératrice Wou-heou prit le titre (masculin) de *Tse-thien-chun-ching-hoang-ti* « l'empereur auguste qui imite le ciel (*tse-thien*) et suit l'exemple du Saint (*Chun-ching*, c'est-à-dire du Bouddha. » Cette princesse était bouddhiste, (*Nouvelles annales des Thang*, liv. IV, fol. 10.)

Si-siang-ki ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Thien-tse-kin-lun ¹. Le supérieur, nommé Fa-pen, est un religieux qui a été présenté à l'ordination par feu mon époux. Dans cette conjoncture, comme il existe un pavillon isolé dans la partie occidentale de ce couvent, j'ai pensé qu'il pourrait nous servir d'habitation. J'ai écrit à la capitale pour faire venir Tching-heng dont l'aide me sera nécessaire lorsque je reprendrai le chemin de P'o-ling. Je songe que du vivant de mon mari, nous avons une table somptueuse ², et plusieurs centaines de serviteurs, mais, aujourd'hui, les personnes qui me sont les plus proches, se réduisent aux trois ou quatre que je viens de nommer.

Elle chante :

Les revenus de l'époux ayant finis dans la capitale en même temps
que sa vie,

Dans notre texte, on lit seulement : « *Wou-tse-thien-niang-niang*, c'est-à-dire *Wou*, la dame qui imite le ciel. »

¹ On lit dans le *Thong-kien-kang-mou*, à la 12^e année de l'empereur Tchong-tseng, liv. XLI, fol. 136 : « Dans le premier mois de la période *Yen-tsaï* (694), l'impératrice *Wou-heou* se donna le titre (masculin) de *Thien-tse-kin-lun-ta-ching-hoang-ti* (l'empereur auguste, institué par le ciel, ayant la roue d'or, grandement saint.)

Dans le texte chinois, ce titre est encore abrégé ; il se compose seulement des quatre mots *Thien-tse-kin-lun* « institué par le ciel, ayant la roue d'or. » Cette impératrice avait pris le nom de *Hoang-ti*, « empereur » (*Mémoires de Pe-king*, t. XV, p. 491). — « Au commencement de l'année 689, dit le père Mailla (*Hist. de la Chine*, t. VI, p. 165), l'impératrice *osa*, ce qui était sans exemple ; elle se revêtit des habits de cérémonie des empereurs. »

L'expression *kin-lun*, « roue d'or » (en sanscrit : *Souvarn'a tchakra*) figure souvent dans les livres bouddhiques à l'occasion des monarques universels (*Tchakravartirâdjâs*).

On lit dans le Dictionnaire bouddhique *San-thsang-fa-sou*, liv. XVI, fol. 16 : « Lorsque l'accroissement de la vie des hommes est arrivé à 84.000 ans, on voit surgir un roi à la *roue d'or*, qui doit gouverner les quatre continents (l'*Outtarakourou*, etc.). Si le roi veut aller à l'orient, une roue d'or paraît à l'orient (*sic*). Partout où la roue s'arrête, le roi arrête son char. Si elle se dirige au midi, à l'ouest ou au nord, le roi la suit. Voilà pourquoi on l'appelle le roi à la roue d'or.

Au commencement de l'année 693, dit Mailla (*Hist. de la Chine*, t. VI, p. 168), les *ho-chang*, ou prêtres bouddhistes, ayant à leur tête un de leurs chefs appelé *Fa-ming*, présentèrent à l'impératrice un ouvrage de leur secte, dans lequel ils prétendirent lui prouver qu'elle descendait du Bouddha appelé *Mi-le* (*Mâitrêya*), et qu'elle devait succéder à la dynastie des *Thang*, comme maîtresse souveraine et unique de l'empire. Elle reçut avec des transports de joie ce livre qu'elle fit répandre dans les provinces, et elle ordonna que dans toutes les villes de l'empire on bâtit des temples pour honorer *Foe* (Bouddha). » Comme cette princesse était passionnée pour les idées bouddhiques, et très ambitieuse, on conçoit pourquoi elle ajouta au titre qu'elle s'était donné les mots *kin-lun*, « ayant la roue d'or, » se comparant, par le nom de cet antique symbole, aux monarques universels (*Tchakravartirâdjâs*) de l'Inde bouddhiste.

² Litt. : « les mets qu'on mettait devant lui, occupaient un espace de dix pieds carrés. »

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Le fils et la mère, l'orphelin et la veuve se sont trouvés aux abois au milieu de la route.

Pour le moment, j'ai déposé son cercueil dans un temple de Bouddha ¹.

N'ayant pu arriver, suivant mon espoir, aux antiques sépultures de P'o-ling,

Je verse des larmes de sang, et mes yeux sont devenus rouges comme ceux du *thou-kiouen* ².

Elle parle :

Maintenant que le printemps touche à sa fin, on éprouve un sentiment de fatigue. Hong-niang, va voir s'il n'y a personne dans la cour qui est devant nous. J'irai m'y tenir un instant avec ma fille pour calmer mon esprit.

HONG-NIANG

J'obéis.

ING-ING *chante :*

Nous voici justement aux derniers jours du printemps, à l'orient de P'ou-kiun ³.

Dans ce couvent silencieux ⁴, les portes sont fermées à deux verrous ;

¹ En chinois : « dans le palais du roi Fan, c'est-à-dire dans un couvent de Bouddha. » Le fils aîné du roi Fan (Çouddhâdana) coupa ses cheveux et embrassa la vie religieuse. Telle est l'origine de ce nom. (Note de l'édition chinoise.)

² Cet oiseau s'appelle encore *tseu-koueï*, nom que l'on traduit par « espèce de coucou ». Suivant Li-chi-tchin : « Son plumage est noir, et son bec rouge ; il a sur la tête une petite crête. Dans les deux derniers mois du printemps, il crie du soir au matin et son cri est très plaintif ; il devient lugubre à l'approche de l'été. Les cultivateurs attendent ses premiers cris pour commencer leurs travaux. On raconte que Thou-yu, roi de Cho, avait cédé son trône à son ministre Kaï-ming. Quelque temps après, il disparut et se métamorphosa en *tseu-koueï* (coucou)... C'est sans doute la couleur rouge de son bec qui a fait dire à l'annotateur de notre édition que le sang s'en échappait par suite de ses cris douloureux.

Wells Williams, dans son excellent dictionnaire du dialecte de Canton, p. 190, rapporte une autre opinion, suivant laquelle le coucou crie toute la nuit au point que le sang monte à ses yeux.

³ P'ou-kiun, aujourd'hui le chef-lieu du district de Yong-tsi, dépendant de P'ou-tcheou-fou, dans la province du Chan-si.

⁴ Le mot *siao*, qui signifie triste, désolé, silencieux (en mandchou : *simatchouka*) est considéré par l'annotateur comme le nom de ce couvent (le couvent de Siao) ainsi

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Les fleurs tombées rougissent le cours des eaux.

Assiégée de mille soucis frivoles, je m'irrite en secret contre le vent
d'orient ¹.

(Mme Tching sort avec Ing-ing, Houan-lang et Hong-niang.)

@

SCÈNE II

Tchang-seng entre avec une jeune fille ayant la qualité de Kin-thong ².

TCHANG-SENG

L'étudiant que vous voyez s'appelle Tchang ; son nom d'enfance est Kong, et son nom honorifique Kiun-chouï ; il est né dans la partie occidentale de Lo-yang. Feu mon père avait été président du ministère des Rites. Comme je n'ai encore ni rang ni emploi, je me promène dans les quatre parties de l'empire. Nous sommes maintenant dans la première décade de la période *tching youen* (785-795). Je veux aller à la capitale pour prendre mes degrés. Je passerai par la ville d'Ho-tchong-fou. J'ai là un ancien ami dont le nom de famille est Thou, le nom d'enfance Kio, et le nom honorifique

nommé, dit-il, parce qu'il fut fondé par l'empereur Wou-ti, de la dynastie des Liang, dont le nom de famille était Siao. Cet empereur régna depuis l'an 502, jusqu'en 549. Comme ce couvent est toujours appelé P'ou-khieou-sse « le couvent de l'assistance universelle », j'ai mieux aimé laisser à *siao* son sens habituel.

¹ Les Chinois associent ordinairement le vent de l'orient à l'idée du printemps qui, suivant eux, fait naître de tendres sentiments. Voy. le roman des *Deux jeunes filles lettrées*, t. II, p. 149, note 2.

² Litt. : « jeune fille pour la guitare ». Dans la capitale, les hommes de basse ou moyenne condition ne tiennent pas beaucoup à avoir des fils (ce que désirent ardemment les riches). Dès qu'il leur est né une fille, ils la choient et la gardent précieusement comme si c'était une tablette de jade ou une perle. Lorsqu'elle est devenue grande, si elle est douée d'agrèments extérieurs, ils lui font apprendre des arts d'agrément, ou un état, et la donnent pour servante ou maîtresse, à des magistrats ou à de grands personnages. Ces sortes de jeunes filles reçoivent divers noms qui expriment leur rôle spécial, par exemple : *chin-pien jin* (*paella juxta corpus habenda* — concubine), *pen-sse-jin* (personne adroite ou habile), *tchin-sien-jin* (personne pour le fil et l'aiguille), *thang-thsien-jin* (personne qui se tient devant le salon), *khi-thong* (jeune fille pour les échecs), *khin-thong* (jeune fille pour la guitare), *chou-niang* (femme pour la cuisine), etc. Ces diverses fonctions sont distinctes et ne se confondent pas (*P'ing-tseu-loui-pien*, liv. 150, fol. 40).

Dans le reste de la pièce, nous désignerons cette jeune fille par les mots « Kin-thong », ainsi que le fait Tchang-seng, comme si c'était son nom.

Si-siang-ki ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Kiun-chi. Il est de la même ville que moi et a été mon condisciple ; nous étions aussi intimes que deux frères ¹. Dans la suite, il quitta les lettres pour les armes, et obtint bientôt le titre le plus éminent à l'examen de la science militaire ². Il a été nommé général en chef pour aller soumettre les pays situés à l'occident, et maintenant, à la tête de cent mille soldats, il garde les frontières de P'ou-Kiun. Je vais de suite lui rendre visite ; j'aurai encore le temps d'aller à la capitale. Je songe en moi-même qu'à force d'étudier à la clarté de la neige et à la lueur des vers-luisants ³, j'ai rempli mon esprit de talents littéraires ; et pourtant j'erre encore sur les lacs et les mers, J'ignore à quelle époque je verrai l'accomplissement de mes grands desseins ⁴. En vérité, la précieuse épée, qui vaut mille onces d'argent, possède, à l'insu du monde, tout l'éclat des eaux

¹ Litt. : « il avait formé (avec moi) des relations d'amitié qui exigent huit salutations (*pa-pai-chi-kiao*) ». Il y a ici une allusion historique. Han-wei-kong était resté pour garder la capitale du nord. Quelque temps après, Li-tsi qui avait le rang de *po-sse* (professeur-académique, suivant Gonçalves) dans le collège impérial, fut nommé gouverneur de la capitale du Nord, à la place de Hang-wei-kong, et alla lui rendre visite. Ce dernier mit son costume de cérémonie et sortit pour aller le recevoir. « Vous avez, lui dit-il, le titre de père (nom qu'on donne à un gouverneur) ; mais je suis un hôte. Vous devez, en conséquence, me saluer huit fois. » Li-tsi ne put s'en dispenser, et lui fit le nombre de salutations prescrit par les rites.

Li-tsi vivait sous l'empereur Chun-ti, de la dynastie des Mongols de la Chine, qui monta sur le trône l'an 1333 de notre ère.

J'ai traduit « nous étions aussi intimes que deux frères », parce que l'auteur a employé le mot *kiao* (amitié) et que plus bas, Tchang-seng donne à son ancien condisciple, le titre de *ko-ko* (frère aîné), que par excès de politesse, l'on emploie entre égaux, sans être parents.

² Il y a en chinois le titre de « *tchoang-youen* militaire ». Comme *tchoang-youen* est le premier de la promotion des docteurs que l'empereur fait entrer dans l'Académie des Hân-lin, il est évident que le titre de *tchoang-youen* militaire doit être le plus élevé que puissent obtenir, dans les concours, ceux qui se destinent à la carrière des armes.

³ Il y a ici deux allusions historiques. Sous la dynastie des Tsin (265 à 419 après J.-Ch.), Tche-in, surnommé Wou-tseu, était issu de parents pauvres. Dès sa jeunesse, il était passionné pour l'étude, et avait acquis une connaissance étendue des livres canoniques et des historiens. Comme il manquait d'huile pour s'éclairer pendant la nuit, il avait fait lui-même un sac de gaze de soie où il avait placé un grand nombre de vers-luisants, et se servait de leur lumière pour éclairer les textes qu'il lisait. Il acquit dans la suite une grande réputation, et fut élevé au rang de *chan-chou-lang* président d'une des six cours suprêmes ou ministères.

Sous la même dynastie, Sun-khang, originaire de King-tch'ao, dans la province du Chan-si, avait été fort pauvre dans sa jeunesse. Il avait une extrême ardeur pour l'étude, et comme il ne pouvait se procurer de l'huile pendant les nuits d'hiver, il se privait de sommeil pour lire à la clarté de la neige. Dans la suite, il obtint la charge de moniteur impérial.

⁴ C'est-à-dire, je pourrai obtenir « par mes talents une charge éminente ».

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

d'automne ¹. Les chagrins du printemps enveloppent mon cheval et écrasent ma selle brodée.

Il chante :

Je parcours l'empire pour acquérir des talents.

Mes pieds, que rien n'arrête ², sont comme la racine de *pong* ³ qui roule au gré du vent.

Si j'élève mes yeux jusqu'au ciel, le soleil me paraît moins éloigné de Tchang-'an ⁴.

(L'air change)

Jusqu'ici, j'ai pâli ⁵ sur les poésies antiques, les annales impériales et leurs commentaires ;

Je les ai fouillés et creusés comme l'insecte rongeur qui n'en sort jamais.

J'ai sué sang et eau dans l'enceinte du concours ⁶.

À force de broyer de l'encre, j'ai percé un encrier de fer ⁷.

¹ C'est-à-dire : malgré mon brillant mérite, je reste encore inconnu et sans emploi.

² Litt. : « Les talons de mes pieds (qui) sont sans fil ».

³ Les personnes qui errent à l'aventure se comparent souvent à la plante de *p'ong* qui roule au gré du vent. « Lorsqu'elle est sèche, dit le Dictionnaire *P'in-tseu-t'sien*, sa racine sort de terre et roule au gré du vent. C'est en voyant rouler la plante *p'ong* que les anciens ont eu l'idée d'inventer les roues de char.

La plante de *p'ong* s'appelle en mandchou *soukou* et en mongol *khamkhood* (la soude, la salicote, *salsola*, Dict. de Kowalewski).

⁴ Tchang-seng veut témoigner, par ce vers, combien il est impatient d'arriver à la ville de *Tchang-'an*, qui semble toujours loin de lui malgré la rapidité de sa marche. Il y a ici une allusion historique. L'empereur Ming-ti, de la dynastie des Tsin (qui régna de 323 à 325), avait montré, dès son jeune âge, une grande intelligence. Comme il arrivait de Tchang-'an, où il avait été envoyé en mission, l'empereur Youen-ti lui demanda : Qui est-ce qui est le plus près, du Soleil ou de Tchang-'an ? — « Tchang-'an est le plus près, répondit-il ; je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un soit venu des confins du Soleil. »

Le lendemain, dans un banquet où se trouvaient les ministres, l'empereur lui adressa encore la même question, Le jeune prince répondit : « Le Soleil est le plus près (allusion flatteuse à l'empereur). » L'empereur changea de visage. Le prince ajouta : « Si je lève les yeux, je vois le Soleil et n'aperçois point Tchang-'an. » L'empereur admira encore davantage la finesse de son esprit.

⁵ Litt. : « J'ai reçu de la chaleur (je me suis échauffé en étudiant). »

⁶ Litt. : « Dans l'enceinte de plantes épineuses », comme si l'on disait : « dans l'enceinte défendue par une haie épineuse ».

Sous la dynastie des Thang, le tribunal des rites avait établi un cordon de troupes autour de la salle des examens, pour empêcher les fraudes et les communications clandestines.

⁷ Allusion historique. Sang-weï-han étudiait constamment sans réussir dans les concours. Comme quelqu'un l'engageait à renoncer à la profession des lettres et à en

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

J'ai pris mon essor dans la région des nuages ¹, comme l'oiseau
p'ong qui franchit quatre-vingt-dix mille *li* ².

J'ai étudié pendant dix ans à la clarté de la neige et à la lueur des
vers-luisants ³.

Avec mes talents relevés, il m'est difficile d'entrer dans les vues
étroites du vulgaire.

Mais le temps m'est contraire, et je n'ai pas encore atteint le noble
but où tout homme aspire.

Pourrais-je vivre désormais sans approfondir, de toutes mes forces,
les vénérables textes de la haute antiquité ?

Il parle :

Tout en marchant, me voici arrivé aux bords du fleuve Jaune.
Regardez : Quel spectacle imposant !

Il chante :

Quel est le pays rendu redoutable par des flots impétueux qui font
neuf détours ?

C'est justement celui-ci.

(Le fleuve) entoure les royaumes de Thsi et de Liang ; il partage
Thsin et Tsin et défend Yeou-yen.

embrasser une autre, il fit fondre un encier de fer, et le lui montrant : « Quand je
l'aurai percé, lui dit-il, je changerai de carrière. » Bientôt après, il obtint le grade de
docteur.

¹ En chinois, *yun-lou*, la route des nuages ; on dit plus souvent *tsing-yun-lou*, le route
des nuages bleus. C'est une expression figurée pour dire : « Le rang glorieux qu'on
obtient ou qu'on veut obtenir par les succès littéraires ». On lit dans l'Histoire du nord
de la Chine (*Pe-sse*), Mémoire sur la littérature : « Quelques uns s'élèvent comme
l'aigle, au nord du fleuve Jaune ou au midi du fleuve Han ; tous courent, brillants
comme des dragons, et s'élancent ensemble dans la *route des nuages*. » L'expression
pou-tsing-yun, marcher au milieu des nuages bleus, est synonyme de *p'an-sien-kouei*,
cueillir l'*olea fragrans* des immortels, et signifie « s'élever avec éclat », par exemple :
obtenir le grade de docteur. Cf. *Yeou-hio-kou-sse-thsin-youen*, liv. VIII, fol. 21.

² Neuf cent lieues. Allusion à un fait fabuleux, imaginé par le philosophe Tchoang-tseu,
pour dépeindre l'essor immense, infini de l'âme dégagée de tous liens. On lit dans le
premier chapitre de son ouvrage intitulé *Nan-hoa-king*. « Dans la mer du Nord, il y a un
poisson gigantesque nommé *kouen* ; il se transforme en un oiseau dont le nom est
pong ; sur son dos, il semble porter le ciel azuré, ses ailes déployées en cachent la
voûte immense, et dans son vol, il franchit un espace de quatre-vingt-dix mille *li*. »

³ Voyez les deux allusions historiques de la note 13.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Ses flots blancs comme la neige s'élancent jusqu'au ciel, et les nuages d'automne se replient à l'horizon.

Les ponts qui flottent, retenus par des cordes de bambou,
Ressemblent à des dragons verts qui dorment sur les eaux.

De l'est à l'ouest, il traverse neuf provinces ; du sud au nord, il fait couler cent fleuves.

Qui pourrait juger de la rapidité ou de la lenteur de la barque qui me ramène ?

Elle vole comme la flèche qui s'est échappée de l'arc.

(L'air change)

On dirait que c'est le fleuve d'argent ¹ qui tombe du neuvième ciel ².

Sa source élevée est suspendue au delà des nuages.

Voilà bien la route qu'il suit pour entrer dans la mer d'Orient.

Il fait éclore les mille espèces de fleurs de Lo-yang ³,

Et arrose les innombrables arpents du jardin des Liang ⁴.

Je voudrais monter sur un radeau et arriver auprès du soleil et de la lune ⁵.

Il parle :

¹ La voie lactée qui, suivant les Chinois, est blanche comme l'argent.

² Voici les noms des neuf cieux d'après le philosophe Hoäi-nan-tseu : 1° Le ciel central s'appelle *Kiun-thien*, ciel égal ; 2° le ciel azuré (*Tsang-thien*), à l'est ; 3° *Hao-thien* (le ciel lumineux), au nord-est ; 4° *Youen-thien* (Le ciel primitif), au nord ; 5° *Yeou-thien* (le ciel obscur), au nord-ouest ; 6° *Haó-thien* (le ciel blanc), à l'ouest ; 7° *Tchou-thien* (le ciel rouge), au sud-ouest ; 8° *Yen-thien* (le ciel brûlant), au sud ; 9° *Yang-thien* (le ciel chaud), au sud-est.

³ *Lo-yang*, répond aujourd'hui au district de Lo-yang, dépendant du département de Ho-nan-fou, dans la province de Ho-nan.

⁴ Jardin de plaisance qui avait été planté par ordre de l'empereur Hiao-wang, de la dynastie des Liang, entre les années 552-557 après J.-C. Cf. *Le Roman des deux jeunes filles lettrées*, t. I, p. 21, note 3.

⁵ Allusion à un fait fabuleux où l'on fait figurer le célèbre général Tchang-kien, qui vivait vers l'an 127 avant notre ère. Tchang-kien demeurait sur le bord de la mer. Il vit arriver vers lui un radeau, qui était poussé par le vent. Étant monté dessus, il arriva dans un pays où il vit une femme qui tissait, tandis que son mari labourait la terre. « Quel est ce lieu ? » leur demanda-il. On lui répondit : « Seigneur, allez dans le pays de Cho et interrogez Kiun-p'ing. » Celui-ci lui dit : « dans telle année, tel mois, tel jour, il y a eu une étoile qui a fait invasion entre les constellations *Kien-nieou* (Bootes) et *Tchi-niu* (Lyra). » Tchang-kien étant arrivé au fleuve du ciel (la voie lactée), trouva une pierre. À son retour, il interrogea *Kiun-p'ing*, qui lui dit : « C'est la pierre sur laquelle *Tchi-niu* (la femme qui tisse — Lyra) appuyait son métier. »

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Tout en parlant, me voici arrivé au milieu de la ville. J'aperçois une charmante hôtellerie. Kin-thong, prends le cheval par la bride. Où est le patron ?

@

SCÈNE III

Tchang-seng, Kin-thong, l'hôtelier

L'HÔTELIER

C'est moi qui suis le maître de l'hôtellerie de la rue du Tchoang-youen. Si votre seigneurie veut descendre ici, vous trouverez que ma maison est propre et bien tenue.

TCHANG-SENG

Eh bien ! je me logerai dans cette première chambre. Monsieur l'hôtelier, venez, je vous prie. Y a-t-il un endroit où l'on puisse se promener ?

L'HÔTELIER

Il y a près d'ici un couvent appelé P'ou-khieou-sse. C'est un couvent consacré au mérite et à la vertu. Il a été fondé par l'impératrice Wou-tse-thien ¹, surnommée Thien-thse-kin-lun ². Sa construction n'a rien de vulgaire ; toutes les personnes qui vont du sud au nord ou viennent du nord au sud ne manquent jamais de le visiter et de l'admirer. C'est le seul endroit où l'on puisse faire une agréable promenade.

TCHANG-SENG

Kin-thong ! décharge les bagages, et donne à manger à mon cheval ; je vais faire un tour de ce côté-là.

KIN-THONG

¹ Voy. les notes 2 et 3.

² Voy. les notes 2 et 3.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

J'obéis.

(Ils sortent tous deux.)

@

SCÈNE IV

Fa-tsong et Tchang-seng

FA-TSONG

Cet humble religieux s'appelle Fa-tsong. Je suis le disciple de Fa-pen, supérieur du couvent de P'ou-khieou. Aujourd'hui mon maître est sorti pour célébrer un pieux service. Il m'a ordonné de rester dans le couvent afin de lui faire connaître à son retour les personnes qui seraient venues pour lui rendre visite et l'inviter. Je vais me tenir à la porte du couvent pour voir s'il y a quelqu'un d'arrivé.

TCHANG-SENG

Ce sentier tortueux me conduit dans un lieu tranquille. Cet asile consacré à la méditation est entouré de fleurs et d'arbres touffus, Me voici déjà arrivé.

FA-TSONG *l'apercevant :*

Monsieur, d'où venez-vous ?

TCHANG-SENG

J'arrive de la partie occidentale de Lo-yang. Ayant appris que ce couvent célèbre était calme et retiré, je suis venu d'abord pour adorer la statue du Bouddha, et ensuite pour rendre visite au vénérable supérieur.

FA-TSONG

Mon maître est absent. L'humble religieux qui vous parle est son disciple Fa-tsong. Veuillez, Monsieur, entrer dans le couvent pour prendre le thé.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

TCHANG-SENG

Puisque le supérieur est absent, il n'est pas nécessaire de m'offrir le thé. Oserais-je vous prier de me conduire et me faire voir le couvent ?

FA-TSONG

Je suis à vos ordres.

TCHANG-SENG

C'est vraiment un magnifique édifice.

Il chante :

En haut, j'ai vu avec bonheur la chapelle du Bouddha.

En bas, j'ai parcouru la cour des religieux.

À l'ouest est la cuisine, au nord la salle de la loi, et devant mes yeux
le clocher.

J'ai visité les cellules voûtées, j'ai monté au haut de la pagode, et j'ai
fait le tour des galeries tortueuses.

J'ai compté tous les vénérables ¹, j'ai salué les P'ousas ², j'ai offert
mes hommages aux sages et aux saints.

Il parle :

Je vois là une grande cour. Quel est ce lieu ? J'aurais envie d'aller
y faire un tour.

FA-TSONG *le retenant :*

Je vous en prie, Monsieur, arrêtez-vous. Il n'est pas permis de
pénétrer dans ce lieu. C'est là que demeurent toutes les personnes
de la maison de Thsouï, l'ancien ministre d'État.

@

¹ En chinois *Lo-han*, et plus exactement *A-lo-han* (en sanscrit *Arhan*, vénérable). L'Arhan est celui qui est arrivé à la perfection et qui sait y conduire les autres. On en compte dix-huit principaux, dont les statues se placent, dans les temples, à droite et à gauche de celle du Bouddha. Ces personnages ont été figurés dans l'Encyclopédie chinoise *San-thsai-thou-hoeï*, sect. *Jin-wou*, liv. IX, fol. 40.

² Le mot *P'ou-sa* est l'abréviation de *Bodhisattva*, c'est-à-dire l'être qui n'a plus qu'une existence humaine à parcourir avant de devenir Bouddha.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

SCÈNE V

Tchang-seng aperçoit Ing-ing, accompagnée de Hong-niang

TCHANG-SENG *chante* :

J'ai aperçu tout à coup une charmante maîtresse dont les rigueurs
datent de cinq cents ans ¹.

(L'air change)

J'ai vu avec une folle ivresse des milliers de beautés ;
Mais il est rare de rencontrer une femme aussi séduisante,
Mes yeux sont éblouis, ma langue s'exprime avec peine, mon âme
s'est envolée jusqu'au ciel.

Elle semble vous inviter à lui faire la cour. Elle incline avec grâce ses
épaules parfumées,

Et ne cesse de sourire en tenant un bouquet de fleurs.

(L'air change)

C'est ici le palais des Bienheureux ² ;

C'est ici le ciel d'où sont bannis les regrets ³.

Qui aurait pensé qu'en cet endroit je rencontrerais une immortelle ?

Qu'elle soit fâchée ou joyeuse, sa figure est toujours charmante.

(L'air change)

Elle mérite qu'on pose sur son front un bandeau de fleurs d'or.

Ses sourcils noblement arqués s'arrondissent comme la nouvelle
lune,

Et atteignent les nuages de cheveux ¹ qui flottent sur ses tempes.

¹ Allusion aux existences antérieures des Bouddhistes. Tchang-seng semble dire qu'il l'a connue dans une de ses anciennes existences et qu'alors il ne put réussir à se faire aimer d'elle.

² On lit dans le texte : *Teou-so-thien*, le ciel des dieux *Theou-so* (touchitâs), c'est-à-dire joyeux, satisfaits, qui habitent, suivant les bouddhistes, le quatrième des six cieus superposés au-dessus de la terre, et dont l'ensemble forme le monde des désirs. (Eug. Burnouf, *Introduction au Bouddhisme*, p. 109).

³ Les bouddhistes comptent tantôt quatre cieus, tantôt six et même neuf cieus. Le ciel d'où sont bannis les regrets (*Li-hen-thien*) est situé au-dessus de tous les autres cieus.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Avant de parler, elle rougit à la vue des hommes.
Elle entr'ouvre ses lèvres aussi vermeilles que la cerise,
Et laisse voir ses dents, blanches comme le jade.
Un instant après, elle laisse échapper quelques mots pleins de
grâce ;
On dirait les modulations du loriot qui sortent du milieu des fleurs.

ING-ING

Hong-niang, je veux aller voir ma mère.

TCHANG-SENG *chante* :

Fait-elle un pas, on se sent épris d'amour pour elle.
Elle déploie comme une habile danseuse ses membres souples et
gracieux,
Et fait briller mille attraits et dix mille charmes.
Elle ressemble à un saule qui se balance au gré du vent du soir.

(Ing-ing se retire avec Hong-niang)

@

SCÈNE VI

Tchang-seng seul

TCHANG-SENG *chante* :

Regardez : les fleurs tombées tapissent et parfument ce sentier.
Une poussière odorante s'élève sous ses pieds qui laissent à peine
des traces.
Ne parlez pas de l'amour qu'elle inspire du coin de l'œil ;
Par sa seule démarche, elle a laissé voir les sentiments de son cœur.

¹ Litt. : « Les nuages noirs (*hou-yun*). » C'est une expression poétique pour dire des cheveux noirs.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Lorsqu'elle est arrivée au seuil de sa porte, en se retirant avec une
lenteur calculée,

À la distance de quelques pas, elle m'a clairement lancé un coup
d'œil,

Et a rendu fou Tchang-seng, le héros de l'examen de licence ¹.

Cette jeune immortelle est retournée dans sa demeure céleste.

Je ne vois plus que la vapeur qui entoure les saules,

Je n'entends plus que le ramage des oiseaux.

(L'air change)

Elle a fermé sa cour profonde où brillent les poiriers en fleurs.

Le mur blanchi me paraît aussi haut que la voûte azurée.

Je suis irrité contre le ciel qui ne favorise point les vœux des
hommes.

Comment pourrai-je attendre davantage ?

Je soupire après elle de toute l'ardeur de mon âme.

(L'air change)

On respire encore l'odeur du musc et de la vanille.

Le bruit des pierres précieuses, attachées à sa ceinture, s'est éloigné
par degrés.

Le vent d'orient balance doucement les branches des saules ;

Les soies qui voltigent dans l'air entraînent les fleurs des pêchers.

La jalousie, ornée de perles, m'a dérobé sa figure, qui a l'éclat du
lotus.

De ce côté-ci, est la famille du ministre d'Ho-tchong-fou ;

De ce côté-là, est le temple de Kouan-in ² (qui brille, comme) la
mer du midi.

(L'air change)

¹ Litt. : « Le *Kiaï-youen* », c'est-à-dire celui qui a obtenu le premier rang au concours de licence.

² *Kouan-in*, nom d'une divinité indienne appelée en sanscrit *Avalôkitêçvara* ; on la représente comme pleine de tendresse et de compassion. C'est elle qu'invoquent les affligés et les malheureux. Tchang-seng qui ressent déjà des peines de cœur ne la cite peut-être pas sans raison.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Mes yeux se creusent à force de regarder, et je me consume en vains désirs.

Demain, la maladie de l'amour aura pénétré dans la moelle de mes os.

Comment aurais-je pu résister à l'aimable coup d'œil qu'elle m'a lancé au moment de partir ?

Quand je serais un homme aussi insensible que le fer ou la pierre, Mon esprit s'enflammerait et mon cœur volerait sur ses pas.

Autour du pavillon, les fleurs de saules ont conservé tout leur charme.

Maintenant que le soleil de midi règne au milieu du ciel,

La coupole de la pagode projette une ombre circulaire.

Les beautés du printemps brillent devant mes yeux,

Mais je ne vois plus la jeune fille, qui est belle comme le jade.

Le couvent du Bouddha est devenu pour moi l'oasis de Wou-ling ¹.

FIN DU PREMIER ACTE

@

¹ On dit plus souvent la source des pêcheurs de Wou-ling, c'est-à-dire la source des pêcheurs découverte par le pêcheur de Wou-ling.

Sous la dynastie des Tsin, dans la période thaï-youen (376-396), un pêcheur de Wou-ling, suivant un ruisseau sans faire attention à la longueur du chemin, rencontra tout à coup un bois de pêcheurs en fleurs, qui s'élevaient sur les deux bords. Après avoir fait plusieurs centaines de pas, il vit une multitude d'arbres et des plantes odorantes d'une rare beauté. Il en fut émerveillé. Il continua son voyage pour atteindre l'extrémité du bois. Quand il y fut arrivé, il trouva une source d'eau, puis une montagne dont le sommet paraissait lumineux. Il quitta son bateau et entra par une gorge qui était d'abord fort étroite. Plus loin, elle s'élargit et lui permit de découvrir des maisons, des champs bien cultivés, des bassins d'eau limpide, des bambous et des mûriers. Les hommes et les femmes observaient la justice comme ceux de son siècle. Il leur demanda d'où ils étaient venus. « Nos pères, répondirent-ils, fuyant la tyrannie des Thsin, se sont réfugiés dans ce pays séparé du reste du monde. Nous ne savons plus sous quel règne nous vivons. Le pêcheur les ayant quittés, s'en revint et informa le gouverneur de son pays de cette aventure. Ce dernier envoya des hommes à la recherche de ces habitants, mais ils finirent par s'égarer et ne purent retrouver leur route.

Par suite de cet événement, l'expression *Thao-youen* (la *Source des Pêcheurs*) a été employée pour dire un lieu retiré où le sage vit heureux, loin du bruit et du tracas du monde.

ACTE SECOND

@

SCÈNE I^{re}

Mme Tching, Hong-niang

M^{me} TCHING

Hong-niang, allez me porter un message. Demandez au supérieur du couvent quel jour il conviendra de célébrer un service pour le vieux seigneur ¹. Après l'avoir clairement interrogé, vous me rapporterez sa réponse.

HONG-NIANG

J'obéis.

(Elles sortent)

@

SCÈNE II

Fa-pen, Fa-tsong

FA-PEN

Ce vieux religieux s'appelle Fa-pen ; il est le supérieur de ce couvent de P'ou-khieou (de l'Assistance universelle). Hier soir, j'étais allé dans un village pour célébrer un service ; j'ignore s'il est venu quelqu'un pour me visiter.

(Il appelle Fa-tsong)

FA-TSONG

Hier soir, il est venu un bachelier qui arrivait exprès de la partie occidentale de Lo-yang, pour visiter mon maître. Ne l'ayant point rencontré, il est reparti sur le champ.

¹ Pour mon mari.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

FA-PEN

Allez regarder en dehors de la porte du couvent ; s'il revient, vous m'avertirez.

FA-TSONG

J'obéis.

@

SCÈNE III

Tchang-seng, Fa-tsong, Fa-pen

TCHANG-SENG

Depuis que j'ai vu hier soir, cette jeune fille, je n'ai pas dormi de la nuit. Aujourd'hui, je retourne au couvent pour interroger le supérieur ; j'ai quelque chose de particulier à lui dire.

(Il salue Fa-tsong en élevant les mains)

Il chante :

Si vous refusez, Fa-tsong, de prendre mes intérêts, je vous en voudrai à mort.

FA-TSONG

Vous voilà donc revenu, Monsieur le bachelier ? Cet humble religieux ne comprend rien à vos paroles.

TCHANG-SENG *chante :*

Prêtez-moi, à titre d'hôte, la moitié d'une cellule ;
Que je demeure en face de cette jolie scélérate ; que nos deux
portes se regardent.

Quand je ne pourrais dérober du jade ¹ ni voler des parfums ¹.

¹ *Dérober du jade, voler des parfums*, sont des expressions délicates pour dire « faire l'amour ». On lit dans *l'Histoire secrète de la favorite Kouei-fei* : Le prince Ming-hoang, le même que l'empereur Hiouen-tsong (713-755), demeurant avec ses frères, déroba la flûte de jade de Ning-wang et en joua.

L'auteur chinois, qui cite ce fait à l'occasion de la locution *thsie-yu* (dérober du jade), ne dit pas comment le larcin de cette flûte de *jade* fournit à l'empereur Hiouen-tsong

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Du moins, je contemplerai les nuages qui volent et je jouerai de la prunelle.

FA-TSONG

Cet humble religieux ne comprend rien à vos paroles.

TCHANG-SENG *chante* :

Jadis à la vue d'une personne fardée,
Vraiment, la rougeur me montait au front,
Et je jugeais que ses sourcils peints avaient un éclat menteur.
Maintenant, je ne suis plus le même qu'autrefois.
Au fond de l'âme, j'éprouve déjà une ardeur brûlante ;
Mon cœur palpite, mes yeux se troublent, mes entrailles sont
brisées.

FA-TSONG

Monsieur le bachelier, cet humble religieux ne comprend rien à ce que vous dites. Mon maître vous attend depuis longtemps ; je vais vous annoncer.

TCHANG-SENG *aperçoit Fa-pen*

Il chante :

Sa tête ressemble à la neige, et les cheveux de ses tempes sont blancs comme la gelée.
Sa figure est celle d'un jeune homme ; il sait entretenir sa vie ¹.
Son aspect est noble et imposant.
Sa voix est forte et éclatante ;

l'occasion de former une liaison secrète. Peut-être a-t-il voulu passer des détails qui auraient blessé les bienséances. L'histoire suivante est plus claire et plus complète.

¹ Han-cheou, qui vivait pour les Tsin, était un homme d'une rare beauté. Il devint secrétaire de Kou-tching, ministre de l'empereur Wou-ti (entre les années 265-275). À cette époque, des ambassadeurs étrangers ayant apporté des parfums dont l'odeur se conservait, dans les vêtements, pendant un mois, Wou-ti en fit présent à Kou-tching. La fille de ce ministre déroba une partie de ces parfums et les donna à Han-cheou avec qui elle entretenait des relations secrètes. Kou-tching s'en aperçut bientôt, mais craignant de révéler le déshonneur de sa fille, il la maria avec son secrétaire.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Il ne lui manque que l'auréole d'un saint ;
On dirait la statue de Sangha ².

FA-PEN

Veillez, Monsieur, entrer dans ma cellule ³. Hier soir, ce vieux religieux était absent, et il a manqué l'occasion d'aller au devant de vous.

TCHANG-SENG

Cet humble étudiant connaissait depuis longtemps votre pure renommée. Il était venu pour entendre, au bas de votre fauteuil, vos sages instructions. Hier soir, contre son attente, il vous a manqué, mais aujourd'hui qu'il vous a vu, il a obtenu le bonheur qu'il rêvait dans ses trois existences ⁴ passées.

FA-PEN

J'oserai vous demander quels sont vos ancêtres ; quel est votre illustre nom de famille et votre noble nom d'enfance, et pourquoi vous êtes venu ici.

¹ Litt. : « il sait nourrir son intérieur ». On lit dans le philosophe Tchoang-tseu, chap. *Yang-seng*, ou de l'Art de nourrir, entretenir sa vie : Pao-chi-hong, quoique âgé de soixante-dix ans, avait le teint d'un jeune enfant.

² En chinois : *Seng-kia*, sons qui figurent *Sangha*, l'assemblée, la réunion des auditeurs. Les bouddhistes rendaient un culte aux *trois objets précieux* (en chinois, *San-p'ao*), savoir : au Bouddha, à la Loi et à l'Assemblée (en sanscrit, *Bouddha*, *Sangha*, *Dharma*). Suivant Eug. Burnouf (*Introd. au Bouddh.*, p. 221), le *Sangha*, ou l'Assemblée, considéré sous un point de vue tout mythologique, était nommé le propre fils du *Bouddha*. Dans notre passage, on pourrait donc voir l'image du *Sangha* personnifié. Cependant une note de notre texte dit que dans l'Inde, *Sangha* désigne un grand maître, un grand lettré (*Ta-sse*), mais elle ne nous apprend pas si c'est une expression générale ou une expression particulière, appartenant à un maître déterminé. Nous voyons dans le *Peï-wen-yun-fou*, liv. XX, fol. 115, que Seng-hoëi, qui possédait des connaissances extraordinaires, avait été surnommé *Sangha*. On pourrait ajouter que le fondateur de l'école des Yôgâtchârâs s'appelait aussi *Sanghâ*.

³ En chinois, *fang-tchang*, dix pieds carrés. Cette expression qui signifie ordinairement un couvent bouddhique, désigne ici la cellule d'un religieux. Voici l'origine de cette acception. Sous la dynastie des *Thang*, dans la période *hien-khing* (656-660), Wang-youen-tse fut envoyé en mission dans l'Inde. Quand il fut arrivé à *Pi-ye* (Vaïcâlî), il rendit visite au religieux *Wei-mo* (Vinalakîrti) qui habitait une chambre creusée dans un rocher. L'ayant mesurée en long et en large, il trouva qu'elle avait dix pieds carrés (*fang-tchang*).

⁴ Allusion aux existences antérieures qu'admettent les bouddhistes.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

TCHANG-SENG

Cet humble étudiant est originaire de la partie occidentale de Lo-yang ; son nom de famille est Kong, et son nom honorifique Kiun-chouï. Il a passé par ici en allant à la capitale pour subir ses examens.

Il chante :

Le grand maître m'a minutieusement interrogé ¹.
Je vais lui ouvrir mon cœur dans le plus grand détail.
Je viens de la partie occidentale de Lo-yang ; c'est mon pays natal.
Je voyage de tous côtés pour mon instruction.
J'ai demeuré quelque temps à Hien-yang ².
Feu mon père était président du tribunal des rites.
Il mourut de maladie à l'âge de cinquante ans.
Dès mon enfance, je suis resté sans protection, sans appui.
Jusqu'ici, je ne possède, au monde, que l'héritage de son intégrité ³.

(L'air change)

J'ai appris que vous vous confondez avec la foule et vous vous abaissez jusqu'au vulgaire ⁴.
Votre vertu a vraiment la pureté du vent et l'éclat de la lune.
Je ne songe point à obtenir une charge ;
Mon unique désir est d'entendre vos instructions.

Il parle :

Ce jeune étudiant, se trouvant en voyage, n'a pas de quoi vous témoigner son respect. Il ose vous offrir une once d'argent pour

¹ Litt. : « Il m'a demandé, un à un ce que je *fais* et ce que je *cache* » (suivant le dictionnaire chinois-mandchou *Thsing-han-wen-hai*), comme s'il disait : mes affaires publiques et privées.

² Nom d'une ville du troisième ordre dépendant du département de Si-'an-fou, province du Chen-si.

³ Litt. : « Jusqu'à maintenant, il a laissé, dans les quatre mers (l'empire), un sac vide. »

⁴ Les expressions dont se sert l'auteur, sont empruntées au portrait que fait Lao-tseu de l'homme souverainement parfait, qui tempère l'éclat de sa vertu (*ho-kouang*), et descend jusqu'à la condition abjecte du peuple (*tong-tchin*, litt. « s'associe à la poussière »), pour le convertir et l'élever jusqu'à lui.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

subvenir aux besoins du couvent ; il espère que vous daignerez l'accepter.

Il chante :

Les dons de ce bachelier sont extrêmement minces ¹ ;
Il ignore les différentes qualités des métaux précieux ².
Il laisse le monde jaser sur ses défauts ou ses qualités ³ ;
Il ne craint pas qu'on examine minutieusement sa conduite ⁴.

(L'air change)

Il était venu exprès pour vous rendre visite.
Gardez-vous de faire des difficultés et de refuser.
Cette pièce d'argent ne peut suffire pour acheter du bois ou du riz ;
Elle servira tout au plus pour avoir du thé ou du bouillon.
Si vous vous chargez de porter mes paroles à la jeune beauté,
Que je vive ou meure, je ne vous oublierai jamais.

FA-PEN

Vous êtes ici, Monsieur, un étranger ; pourquoi parler de la sorte ?
J'imagine que vous devez avoir des instructions à me donner.

TCHANG-SENG

J'oserai vous adresser une instante prière. Comme mon hôtellerie est très fréquentée et très bruyante, il m'est difficile d'y étudier les livres canoniques et les historiens. Je désire louer pour quelque temps une chambre, afin d'entendre du matin au soir vos pieuses instructions. Quant au loyer mensuel, je vous payerai tout ce que vous voudrez.

FA-PEN

¹ En chinois : « sont minces comme une demi-feuille de papier. »

² En chinois : « il ne fait pas vert-sept et jaune-huit ». Ce passage était d'une grande difficulté. On lit dans l'ouvrage intitulé *Khe-kou-yao-lun* : Parmi les différentes espèces d'or, on estime que l'or vert a sept carats ; le jaune, huit carats ; le brun, neuf carats ; le rouge, dix carats.

³ En chinois : « il laisse les hommes raisonner sur le court et sur le long. »

⁴ En chinois : « il ne craint pas qu'on vérifie le poids de la livre et de l'once. »

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Dans notre humble couvent, il y a beaucoup de chambres vacantes ; vous avez la liberté de choisir. Autrement, ce vieux bonze vous offrira de partager son lit. Qu'en dites-vous ?

TCHANG-SENG *chante* :

Je ne veux point de la cuisine ¹ ; je ne veux point du bûcher.
Je ne veux pas du balcon du midi, ni du mur de l'est ;
[Mais une chambre du bâtiment latéral, voisine du pavillon
d'occident,
Et appuyée contre la galerie,] serait tout à fait de mon goût.
Qu'on ne me parle pas de la cellule du supérieur.

@

SCÈNE IV

Les précédents, Hong-niang

HONG-NIANG *entre*

Ma noble maîtresse m'a chargée de demander au supérieur quel jour il lui conviendra de célébrer un service pour le vieux seigneur (pour son époux). Après avoir fait clairement cette demande, je dois aller lui rendre réponse.

Apercevant Fa-pen :

Vénérable supérieur, (je vous souhaite) mille félicités ². La noble dame a chargé cette servante de vous demander quel jour vous pourrez célébrer un service pour le vieux seigneur (pour son époux).

TCHANG-SENG

¹ En chinois : *hiang-tsi-tch'ou*, la cuisine où sont accumulés les parfums. C'est ainsi qu'on appelle élégamment la cuisine d'un couvent. Voici l'origine de cette locution. Le sage *Wei-mo* (Vinalakîrti) avait envoyé le Bôdhisatva *Chi-hoa* dans le royaume des parfums (*Tchang-hiang-koue*, ou le royaume de Gandhâra). Il se prosterna devant le Bouddha et lui demanda les restes de son repas. En ce moment une quantité de parfums s'accumula devant lui. *Jou-lai* (le Tathâgata ou Bouddha) prit son vase aux aumônes, qui renfermait une quantité de parfums, y ajouta du riz et le lui donna.

² C'est-à-dire : Je vous salue.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Voilà une jolie personne.

Il chante :

Elle paraît être d'une noble famille ; ses manières sont graves et sévères ;

Elle n'a rien qui annonce la légèreté et l'étourderie.

Elle a fait au supérieur un profond salut.

Elle a ouvert ses lèvres vermeilles et lui a parlé avec une parfaite convenance.

(L'air change)

Sa charmante figure est ornée d'une légère teinte de fard ;

Elle porte un vêtement de soie blanche et unie ¹.

Ses manières sont pleines de grâce et d'aisance ; elle n'a rien de vulgaire.

Elle s'est tournée vers Tchang-lang ² et l'a regardé furtivement, sans avoir l'air de penser à lui.

(L'air change)

Si je pouvais me trouver avec votre aimable maîtresse sous la couverture où est brodé l'oiseau youen ³,

Je ne vous ordonnerais pas de plier la courte-pointe ni de faire le lit ⁴.

J'adresserai une prière à Mademoiselle et à la noble Dame ⁵ ;

Si elles repoussent ma demande,

J'écrirai moi-même un contrat et je vous marierai ⁶.

FA-PEN

¹ C'était un vêtement de deuil qu'elle portait depuis la mort de son maître, le ministre Thsouï.

² C'est-à-dire : Tchang-seng.

³ Comme s'il disait : Si je pouvais devenir son époux et partager sa couche.

Le mot *youen* désigne la femelle du canard mandarin ; le mâle se nomme *yang*. Ces deux oiseaux qui ne se quittent jamais, sont l'emblème des époux ou des amants. On les brode ordinairement sur la couverture du lit.

⁴ C'est-à-dire : Je ne souffrirais pas que vous remplissiez désormais l'office d'une servante.

⁵ C'est-à-dire : Je demanderai en mariage M^{lle} Ing-ing.

⁶ Je crois que ce passage signifie qu'il rédigera lui-même un acte authentique pour racheter sa liberté, et lui fournira les moyens de se marier d'une manière honorable. Il paraît évident qu'il parle ainsi pour mettre la soubrette Hong-niang dans ses intérêts.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Veillez, Monsieur, vous asseoir un instant ; attendez que le vieux bonze aille avec Mademoiselle (Ing-ing) donner un coup d'œil dans la chapelle du Bouddha.

TCHANG-SENG

Si ce jeune étudiant vous accompagnait, qu'en dites-vous ?

FA-PEN

Cela se peut.

TCHANG-SENG

Priez Mademoiselle de marcher devant ; je vous suivrai.

Il chante :

La jeune fille de la famille Thsouï s'est parée avec élégance ;
Je crains qu'elle ne cherche à plaire au supérieur qui est un gaillard
de bonne mine.

Si elle ne voulait pas l'épier furtivement et lui lancer les rayons de
ses yeux,

Pourquoi serait-elle venue ici sous ce brillant costume ?

(L'air change)

Dans les galeries circulaires, dans les cellules voûtées
Ton bonheur, Tchang-seng, est descendu du ciel.

FA-PEN

Vous affichez, Monsieur, de grandes prétentions. Que dites-vous
là ?

TCHANG-SENG

Il ne faut pas vous formaliser de mes paroles.

Il chante :

Ceux qui affichent de grandes prétentions, sont souvent téméraires
et extravagants.

Aurais-je fâché le docte religieux ¹ ?

¹ Il y a en chinois : *Thang-san-thsang*, c'est-à-dire, le docte religieux de la dynastie des Thang, qui est versé dans la connaissance des trois Recueils des ouvrages bouddhiques,

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Dans une aussi grande maison ¹, est-ce qu'il n'y a point de jeune serviteur ?

Pourquoi envoyer une servante pour porter un message ?

Vous vous obstinez à me contredire ; il faut que vous ayez la tête bien dure ² !

FA-PEN

C'est la fille de Thsouï, le ministre d'État, qui, mue par un sentiment de piété filiale, désire que je célèbre un service pour le bonheur de feu son père. Comme elle est pleine de sincérité, elle n'a pas voulu m'envoyer une personne étrangère. Elle a expressément chargé Hong-niang, jeune fille attachée à son service, d'aller me demander l'époque de cette pieuse cérémonie.

FA-PEN parlant à Hong-niang

Les offrandes sont en ordre, et les préparatifs du service religieux sont complètement terminés. Le quinzième jour du mois où l'on doit faire un sacrifice au Bouddha, vous prierez la respectable Dame et Mademoiselle de venir présenter des parfums.

TCHANG-SENG *d'une plaintive voix* ³ :

Hélas ! hélas ! Mon père et ma mère ont eu bien des peines pour m'élever. Je désire les remercier de leurs profonds bienfaits, qui ont été aussi grands que l'immensité des cieux. Comme Mademoiselle Ing-ing, qui n'est qu'une jeune fille, songe encore à remercier l'auteur de ses jours, j'ose espérer que le vénérable religieux me

savoir : les *Soûtrâs* ou livres sacrés, la *Vinaya* ou la discipline, et les *Çâstrâs* ou les traités philosophiques.

Le célèbre pèlerin chinois, *Hiouen-thsang*, avait reçu particulièrement le titre de *San-thsang fa-sse*, le maître de la loi (doctrine) des trois Recueils.

Ici, Tchang-seng désire ironiquement le religieux Fa-pen, comme si en parlant à un prédicateur médiocre, on l'appelait en plaisantant « Bourdaloue ou Bossuet ».

¹ C'est-à-dire : Dans un couvent d'hommes.

² Comme s'il disait : Vous avez l'air de ne pas me comprendre ; il faut que vous ayez l'esprit bouché.

³ La douleur qu'exprime plus bas Tchang-seng est une pure comédie. Il désire assister au service funèbre et y joindre son offrande, dans l'unique but de se rapprocher de M^{lle} Ing-ing.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

montrera une tendre pitié. Ce jeune étudiant offrira aussi cinq mille monnaies de cuivre. Pourrai-je présenter aussi ma modeste offrande, pour procurer le bonheur à mon père et à ma mère, et accomplir les devoirs de la piété filiale ? Quand la noble dame le saurait, je présume qu'elle ne s'y opposerait pas.

FA-PEN

Non certainement. Fa-tsong, allez avec Monsieur le bachelier et portez son offrande.

TCHANG-SENG *interrogeant secrètement Fa-tsong*

Ce jour-là, Mademoiselle doit-elle venir ?

FA-TSONG

C'est une affaire qui intéresse son père ; comment ne viendrait-elle pas ?

TCHANG-SENG

J'aurai fait un heureux emploi des cinq mille sapèques !

Il chante :

Si parmi les hommes, si même au haut du ciel je puis voir Ing-ing,
que m'importe le sacrifice funèbre ?

Je n'ai point l'ambition de presser intimement du jade souple ¹ et du
parfum moelleux ² ;

Si j'avais le bonheur de la toucher une fois du bout du doigt,
Tous mes maux se dissiperaient en un clin d'œil.

FA-PEN

Allons prendre le thé dans ma cellule.

¹ *Jade souple*, expression poétique pour dépeindre la mollesse, l'éclat de la peau et de la chair d'une belle personne. Le jade, dont les artistes chinois tirent un parti admirable, est une pierre excessivement dure et susceptible d'un beau poli. De là vient que pour dire, au figuré, une belle femme, des mets exquis, ils emploient les mots *yu-jin* (une personne de jade), *yu-chi* (des mets de jade). On conçoit pourquoi une peau douce et fine est appelée du *jade mou*, du *jade souple*.

² *Parfum moelleux* est encore une expression figurée pour désigner une peau fine, douce, et de plus ointe de délicieux parfums.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

TCHANG-SENG

Ce jeune étudiant a besoin d'aller changer de vêtements.

Il sort d'avance et dit :

Cette demoiselle va certainement sortir. Il faut que je l'attende ici.

HONG-NIANG *prenant congé de Fa-pen*

Je ne puis prendre le thé ; je crains que Madame ne me gronde d'être restée si longtemps.

(Hong-niang sort, Tchang-seng va au devant d'elle, il la salue)

@

SCÈNE V

Hong-niang, Tchang-seng

TCHANG-SENG

Mademoiselle, je vous salue.

HONG-NIANG

Monsieur, (je vous souhaite) mille félicités.

TCHANG-SENG

Ma petite dame, n'êtes-vous pas la servante de Mademoiselle Inging ?

HONG-NIANG

C'est moi-même. Pourquoi prenez-vous la peine de m'interroger ?

TCHANG-SENG

Ce jeune étudiant a un mot à vous dire ; le permettez-vous ?

HONG-NIANG

Les paroles s'échappent comme la flèche. Il ne faut pas les lancer étourdiment, car une fois entrées dans l'oreille des hommes, il est difficile de les retirer. Si vous avez quelque chose à me dire, parlez, rien ne vous en empêche.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

TCHANG-SENG

Mon nom de famille est Tchang, mon nom d'enfance est Kong, et mon nom honorifique Kiun-chouï. Je suis originaire de la partie occidentale de Lo-yang ; j'ai aujourd'hui vingt-trois ans. Je suis né à l'heure du rat, le dix-sept d'un premier mois de l'année. Je ne suis pas encore marié.

HONG-NIANG

Qui est-ce qui vous demande tout cela ? Je ne suis point une tireuse d'horoscope. Que voulez-vous que je fasse de l'année, du mois, du jour de votre naissance ?

TCHANG-SENG

Je vous adresserai encore une question. Mademoiselle a-t-elle l'habitude de sortir ?

HONG-NIANG *d'un ton fâché :*

Quand elle sortirait, qu'est-ce que cela peut vous faire ? Vous êtes, Monsieur, un sage dévoué à l'étude des lettres ; vous ne devez ni prononcer un mot ni faire un mouvement contraires aux rites. Ma respectable maîtresse gouverne sévèrement sa maison ; ses ordres sont aussi redoutables que la glace et la gelée. Un enfant de trois ans, à moins d'être appelé, n'oserait pas entrer brusquement dans sa chambre. Vous n'avez avec elle aucun lien de parenté : comment osez-vous parler ainsi ? Heureusement que c'est devant sa servante qui peut vous excuser. Si Madame venait à le savoir, elle ne vous tiendrait pas quitte à si bon marché. À l'avenir, si vous avez à faire une question convenable, cela vous est permis ; autrement, gardez-vous de faire une question téméraire.

(Hong-niang sort)

@

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

SCÈNE VI

TCHANG-SENG *après un long silence* :

En vérité, cette passion me fera mourir.

Il chante :

Depuis qu'elle a fini de parler, mon âme s'est remplie d'amertume et de douleur.

Des chagrins grands comme le ciel se sont concentrés dans mes sourcils.

Si la noble dame a un caractère aussi redoutable que la glace et la gelée,

Si, sans être appelé (un enfant) ne peut entrer dans sa chambre,

Si vous craignez si fort la sévérité de votre respectable mère,

Il me semble qu'au moment de partir vous ne deviez pas me retourner et me regarder.

Si vous me délaissez, comment voulez-vous que je vous délaisse ?

Votre image est profondément entrée dans mon âme ¹, et elle s'est emparée de tout mon être.

Si, dans cette vie, nous ne sommes pas comme deux lotus qui marient leur tête ²,

Direz-vous que dans ma vie passée, j'ai inutilement brûlé des parfums ³ ?

Je veux absolument vous tenir dans mes bras et vous admirer,

Vous presser sur mon cœur et vous dorloter,

Vous regarder tendrement et vous offrir mes hommages :

(L'air change)

J'avais appris que le mont Ou-chan ¹ était aussi éloigné que le ciel ;

¹ En chinois : «Vous avez profondément imbibé mes poumons et mes viscères ; vous avez fortement imprégné mon foie et mes entrailles. »

² C'est-à-dire : Si nous ne nous marions pas. Suivant une note du *Si-siang-ki*, liv. VII, fol. 41 ; l'expression *P'ing-theou-lien* (deux lettres qui réunissent leur tête) désigne, au figuré, deux époux qui causent ensemble sur le même oreiller.

³ C'est-à-dire : Que je n'étais pas prédestiné à devenir votre époux, et que les parfums que j'ai brûlés, dans cet espoir, devant le Bouddha, ont été en pure perte.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Mais, quand elle a cessé de parler, je me suis trouvé tout près du mont Ou-chan ².

Quoique mon corps chargé de péchés se tienne à côté de la galerie circulaire,

En réalité, mon âme réside auprès d'elle.

Peut-être voudrait-elle communiquer à l'hôte solitaire ³, ses sentiments amoureux ⁴ ?

Ma seule crainte est qu'elle ne révèle à sa mère les inspirations du printemps.

Son tendre cœur ⁵ doit être agité lorsqu'elle voit deux loriots jaunes ou deux papillons blancs réunis ensemble.

(L'air change)

Hong-niang, quoique jeune, vous avez un caractère ferme.

Si Tchang-seng pouvait s'unir à elle, il rencontrerait une personne gracieusement fardée,

Et moi, je déroberais les parfums de Han-cheou ⁶.

Ce serait un bonheur ravissant.

Comblez les vœux d'un jeune homme doux et affectueux.

Pourquoi craindre la sévérité de votre mère ?

(L'air change)

Hong-niang, vous vous inquiétez trop, et vous formez de vains projets.

Quand une charmante fille a rencontré un beau jeune homme et que leur âge se rapproche,

Si elle a des sourcils fins et délicats, il faut absolument qu'elle songe

¹ Suivant les poètes chinois, le mont Ou-chan est habité par des immortelles.

² C'est-à-dire : Près d'une jeune beauté comparable aux déesses du mont Ou-chan.

³ C'est-à-dire : À Tchang-seng.

⁴ En chinois, *Tch'un-kouang*, l'éclat du printemps. L'expression *Tch'un-i* (pensées de printemps) signifie des pensées ou des relations amoureuses.

⁵ En chinois, *Tch'un-sin*, son cœur de printemps, c'est-à-dire son cœur tendre ou sensible à l'amour.

⁶ C'est-à-dire : Je goûterais les plaisirs de l'amour (Voyez la note 42).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

à Tchang-tch'ang ¹.

Quand l'éclat du printemps ² sera passé, pourra-t-elle aimer Youen-lang ³ ?

Ce n'est pas que je veuille me vanter,

Si elle a de la vertu, une langue habile et une jolie figure.

Ce jeune étudiant est respectueux, modéré, doux et pacifique.

(L'air change)

Hong-niang, elle a des sourcils délicatement peints, ses joues sont ornées d'une légère teinte de fard,

Et son cou, beau comme le jade, exhale un doux parfum ⁴.

En bas, elle a une robe bleue où est brodé l'oiseau *youen*, et des pieds mignons comparables à des lotus d'or ⁵ ;

En haut, de ses manches roses ornées de phénix, sortent des doigts longs et minces, aussi beaux que le jade ¹.

Il vaudrait mieux, vraiment, ne pas être épris d'amour,

¹ C'est-à-dire : Obtenir un époux affectueusement dévoué comme Tchang-tch'ang. Il y a ici une allusion historique. Tchang-tch'ang, qui vivait sous le règne de Siouen-ti, de la dynastie des Han (entre les années 73-48 avant J.-C.), était gouverneur de la capitale. Il aimait tellement sa femme qu'il prenait le soin de peindre lui-même ses sourcils. Ce fait ayant circulé dans la ville, les magistrats *présentèrent* à ce sujet un rapport à l'empereur. Siouen-ti, l'ayant interrogé, il répondit : Dans l'appartement intérieur, asile secret des relations conjugales, est-ce un crime de peindre les sourcils de son épouse ? L'empereur qui appréciait ses services et sa capacité, se garda bien de le réprimander.

² C'est-à-dire : Quand sa beauté sera flétrie.

³ C'est-à-dire : Qu'il serait trop tard pour elle de songer à un jeune époux. Voici l'origine de cette allusion. Youen-lang-lieou et Chin-Youen-tchao étant allés sur le mont Thien-thai, pour cueillir des simples, s'égarèrent et se virent à bout de provisions. Ils aperçurent des pêcheurs au sommet de la montagne, et en mangèrent les fruits. Après avoir passé une rivière et franchi une montagne, ils rencontrèrent deux jeunes femmes, d'une rare beauté, qui les appelèrent par leur nom de famille et leur nom d'enfance. « Chers époux, dirent-elles, pourquoi venez-vous si tard ? » Elles les invitèrent à venir dans leur maison, et leur firent goûter les joies du mariage.

⁴ En chinois : Du blanc parfumé a été frotté sur sa gorge et son cou de jade mou. (Voyez la note 68.)

⁵ En poésie et dans le style élégant, les petits pieds des femmes chinoises sont toujours appelés *kin-lien*, des lotus d'or. La démarche d'une belle femme s'exprime par les mots *kin-lien pou*, pas de lotus d'or. Voici l'origine de ces locutions : Un prince de Thsi, nommé Tong-hoen-heou, ayant fait exécuter en or des fleurs de lotus, les fit fixer au sol, et ordonna à Pan-feï, sa favorite, de marcher dessus. Il s'écria alors que, sous chacun de ses pas, elle faisait naître des lotus d'or.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Si vous n'aviez pas laissé voir tant d'attraits séduisants,
J'aurais banni de mon cœur les chagrins qui l'assiègent.

@

SCÈNE VII

Tchang-seng, Fa-pen

TCHANG-SENG

Il parle :

J'ai oublié de dire adieu au supérieur. (*Il se retourne et apercevant Fa-pen.*) Ce jeune étudiant ose vous demander comment sont vos chambres.

FA-PEN

Près du pavillon qui est à l'occident de la pagode, il y a une chambre propre et élégante. Elle peut vous offrir un séjour agréable. Je vous prie de venir au premier moment.

TCHANG-SENG

Je retourne à l'hôtellerie pour rapporter mes bagages.

FA-PEN

Monsieur le bachelier, ne manquez pas de venir.

(Il sort)

@

SCÈNE VIII

TCHANG-SENG

Pour les bagages, je vais certainement les rapporter, mais comment pourrai-je supporter ma solitude ?

¹ On lit dans le texte : *Yu-siun*, des pousses de bambou de jade, expression poétique,

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Il chante :

Hong-niang ! la cour de mon hôtellerie est profonde, mon oreiller et
ma natte sont froids comme glace.

Ma lampe répand sur mes livres une lumière vacillante ;

Quand je devrais obtenir, dans ce monde, l'objet de mes vœux,

Comment pourrais-je supporter la longueur de cette nuit ?

Je ne puis dormir, et je me retourne sans cesse sur ma couche ¹ ;

Je pousse mille gémissements et dix mille soupirs ;

Je secoue ² cinq mille fois mon lit et mon oreiller.

(L'air change)

Elle est mignonne et vermeille : C'est une fleur qui parle ³ ;

Sa peau est douce et moelleuse, c'est du jade odorant.

L'ayant subitement rencontrée, je ne vois plus que vaguement ses
formes pures et gracieuses ;

Ne pouvant dormir, j'appuie mon menton sur ma main en songeant
doucement à elle.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

@

pour dire une jolie main.

¹ En chinois : « Je ne puis dormir, (je suis) comme la main qu'on retourne (*jou-fan-tch'ang*).

² Litt. : « Je pile cinq mille fois mon lit et mon oreiller. »

³ Il y a ici une allusion historique. On lit dans l'ouvrage intitulé *Thien-pao-i-sie* : A la surface du lac Thai-ye, des milliers de lotus étaient épanouis. L'empereur Hiouen-tsong se promenant un jour avec sa favorite *Koueï-feï* pour jouir de leur beauté, la montra aux personnes qui l'entouraient et dit : Quoique ces lotus soient charmants, pourrait-on les comparer à « ma fleur qui sait parler (*Ngo-kiäi yu-hoa*) » L'empereur voulait dire qu'ils étaient loin d'être aussi beaux que sa favorite.

Par suite de cette aventure, les poètes se servent quelquefois de l'expression *kiäi-yu-hoa* (la fleur qui sait parler), pour dire une jolie femme.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

ACTE TROISIÈME

@

SCÈNE I^{re}

ING-ING

Ma mère a chargé Hong-niang d'aller demander au supérieur quel jour il pourra célébrer un service. Il y a déjà longtemps qu'elle est partie, et je ne sais pourquoi elle ne vient pas lui rendre réponse.

@

SCÈNE II

Ing-ing, Hong-niang

HONG-NIANG

J'ai rendu réponse à la noble Dame ; il faut que j'aie aussi rendu réponse à Mademoiselle.

ING-ING

On vous avait chargée de demander au supérieur quel jour il pourra célébrer un service,

HONG-NIANG

Justement, je viens de rendre réponse à Madame ; j'allais, dans ce moment même, rendre réponse à Mademoiselle. Le 15 du deuxième mois est l'époque où il doit offrir je ne sais quel sacrifice au Bouddha. Il invite Madame et Mademoiselle à venir offrir des parfums.

HONG-NIANG *riant* :

Mademoiselle, je vais vous conter une aventure très amusante : le jeune bachelier que nous avons vu avant-hier devant la cour de notre vestibule, demeure maintenant dans le couvent.. Étant sorti d'avance hors de la porte, il m'attendit, et après un profond salut : Jeune fille,

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

me dit-il, n'êtes-vous pas Hong-niang ? Il ajouta : Ce jeune étudiant s'appelle Tchang-seng ; son nom d'enfance est Kong, et son nom honorifique Kien-chouï ; il est originaire de la partie occidentale de Lo-yang. Il a vingt-trois ans ; il est né le 7 d'un premier mois, à la onzième heure ; il n'est pas encore marié.

ING-ING

Qui est-ce qui vous a chargée de l'interroger ?

HONG-NIANG

Je ne sais vraiment pas qui lui demandait tout cela. Il prononça le petit nom de Mademoiselle et s'informa si elle avait l'habitude de sortir. Mais il s'est esquivé après avoir été vertement tancé par Hong-niang.

ING-ING

Vous avez eu tort de tancer vertement ce jeune homme.

HONG-NIANG

Je ne sais pas, Mademoiselle, à quoi il pense. Est-il possible qu'il y ait dans le monde de pareils fous ? Comment aurais-je pu ne pas le tancer de la bonne façon ?

ING-ING

L'avez-vous dit à ma mère ?

HONG-NIANG

Je n'en ai rien dit à Madame.

ING-ING

Eh bien ! à l'avenir, n'en soufflez mot à ma mère. Voici le soir arrivé : préparez une table de parfums, pour que nous allions toutes deux en brûler dans le jardin fleuri. Cet aimable ¹ printemps, avec

¹ Le texte offre une antiphrase badine qui signifie ce scélérat de printemps, cet odieux printemps.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

ses beautés, touche aux affaires du cœur ¹. Comme j'ai du loisir, je vais m'appuyer sur le coffre aux parfums et attendre le lever de la lune.

(Ing-ing et Hong-niang sortent)

@

SCÈNE III

TCHANG-SENG

Je me suis transporté dans le couvent, et j'ai été assez heureux pour m'établir précisément à côté du pavillon d'occident. Après avoir interrogé le supérieur, j'ai appris que Mademoiselle va, chaque soir, dans le jardin fleuri pour brûler des parfums. Par bonheur, le jardin fleuri est de l'autre côté de ce mur. Tout à l'heure, Mademoiselle va venir. Je vais aller d'avance au bord du grand bassin ; je me porterai à l'angle du mur en l'attendant. Si je pouvais une seule fois me rassasier de sa vue, ce serait charmant. Heureusement la nuit est profonde, et tout le monde est tranquille ; la lune est splendide, l'air est pur ; il fait un temps délicieux. Comme j'ai du loisir, je vais aller dans le couvent et causer avec le supérieur. Dans mon chagrin, je veux réciter des vers, en présence de la lune qui brille sur le pavillon d'occident.

Il chante :

Dans ce ciel pur et sans nuages,
Le fleuve d'argent ² répand sa douce lumière.
Le disque de la lune brille au firmament.
L'ombre des fleurs remplir la cour ; Le voie lactée.
Ses manches de satin sont glacées ;

¹ Suivant les poètes, la vue des beautés du printemps fait naître les tendres affections. De là vient que l'expression *tch'un-i* (*pensées de printemps*) signifie : des pensées amoureuses.

² La voie lactée.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Son tendre cœur doit palpiter vivement.

J'incline l'oreille et j'écoute ;

Je marche sur la pointe du pied,

Et j'attends furtivement et sans bruit.

(L'air change)

J'attends cette Ing-ing, si noble, si élégante, si gracieuse !

Maintenant que la première veille est passée,

Tout le monde repose en silence.

Je vais aller droit à la cour de Ing-ing ;

Quand je serai arrivé au bas de la rue tortueuse,

Si je vous rencontrais à l'improviste, beauté cruelle,

Je voudrais vous presser dans mes bras,

Vous dire le chagrin des rencontres rares et des longues séparations,

Et vous demander un rendez-vous mystérieux.

@

SCÈNE IV

Ing-ing, Tchang-seng, ensuite Hong-niang

ING-ING *entre*

Hong-niang, ouvrez la porte latérale, et apportez dehors la table des parfums.

TCHANG-SENG *chante :*

Tout à coup j'ai entendu crier la porte latérale ;

Le parfum de ses vêtements accompagne ses pas,

En m'élevant sur la pointe du pied, je la regarde fixement ;

Elle n'était pas si jolie, lorsque je l'ai vue pour la première fois.

(L'air change)

Cette nuit, j'ai vu à l'instant cette gracieuse créature.

Quand la déesse Tchang-o descendrait du palais de la lune,

Elle n'aurait point cette beauté accomplie.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Il parle :

J'imagine que ce modèle de grâces, lassé de la gêne et de la contrainte, a profité d'une occasion favorable pour s'échapper du palais de Kouang han ¹. Elle m'a permis de distinguer la moitié de son corps. Elle abaisse ses longues manches sans mot dire, et laisse flotter sa robe fleurie, sans faire un mouvement. Elle ressemble à la reine Siang-ling qui s'inclinait à la porte rouge du temple de Chun ; on dirait la déesse de la rivière Lo, que Tchîn-wang a célébrée dans ses vers.

Il chante :

D'un pas timide et furtif, elle suit un sentier fleuri.
Peut-être que la petitesse de ses pieds ralentit ses pas.
À mesure qu'elle approche, elle me fait découvrir mille attraits,
Et, malgré moi, elle s'empare de mon âme.

ING-ING à *Hong-niang*

Apportez des parfums.

TCHANG-SENG

Entendons pour qui cette jeune fille adresse des prières.

ING-ING

En brûlant ce bâton d'odeur, je désire que mon père qui n'est plus, renaisse parmi les dieux. En brûlant ce bâton d'odeur, je désire que ma respectable mère obtienne une longévité de cent ans. En brûlant ce bâton d'odeur...

(Ing-ing garde longtemps le silence)

HONG-NIANG

Mademoiselle, pourquoi ce bâton d'odeur ? Tous les soirs, vous êtes triste et rêveuse. Voulez-vous, Mademoiselle, que je fasse un vœu à votre place ?

¹ Le palais de la lune.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Je souhaite que Mademoiselle obtienne un époux supérieur aux hommes de son siècle, par le talent et l'instruction, honoré du titre de *tchoang-youen*, doué d'une figure charmante, de sentiments élevés, de manières nobles, d'un caractère doux et facile, et en même temps grave et sévère ; je désire qu'il vive avec Mademoiselle, jusqu'à cent ans, dans une heureuse union.

ING-ING *ajoute un bâton d'odeur, elle se prosterne et dit :*

Les chagrins infinis qui assiègent mon cœur sont tous compris dans cette profonde salutation.

(Elle pousse un long soupir)

TCHANG-SENG

Mademoiselle ! qu'avez-vous au fond du cœur, pour soupirer ainsi, en vous appuyant sur la balustrade ?

Il chante :

Dans cette nuit profonde, des nuages de parfums se répandent dans l'air.

Les jalousies ne sont plus agitées par le vent d'orient.

Après avoir fini de saluer, elle s'est appuyée sur la balustrade,

Et a poussé deux ou trois soupirs.

La lune brillante, avec son disque arrondi, ressemble à un miroir ;

On ne voit point de légers nuages ni de minces vapeurs ;

Seulement la fumée de l'encens et l'air qui s'échappe de la bouche

Forment un rideau vaporeux qui répand du vague sur tous les objets.

Il parle :

Je songe, en moi-même, que si cette jeune fille soupire, il doit y avoir quelque chose qui lui remue le cœur. Quoique je ne sois pas un *Sse-ma-siang-jou*, ne seriez-vous pas, Mademoiselle, une autre *Wen-kiun* ? Je vais essayer de réciter à haute voix une strophe de quatre vers ; je verrai ce qu'elle dira.

Il récite des vers :

Cette nuit, la lune brille dans tout son éclat.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Dans ce printemps, l'ombre des fleurs est douce et paisible.
Lorsque je suis en face du disque éclatant de la lune,
Pourquoi ne puis-je voir la déesse qui habite la lune ¹ ?

ING-ING

Il y a quelqu'un à l'angle du mur qui récite des vers.

HONG-NIANG

Cette voix est précisément celle de ce jeune fou de vingt trois ans,
qui n'est pas encore marié.

ING-ING

Ses vers sont pleins de pureté et de fraîcheur. Hong-niang ! je
vais essayer de composer une strophe pour lui répondre.

HONG-NIANG

Je vous écoute.

ING-ING *récite des vers :*

Derrière mes rideaux brodés règnent la solitude et le
silence.

Comment pourrai-je passer mon beau printemps ?

Je pense que celui qui a récité des vers à haute voix

Doit prendre en pitié la personne qui pousse de longs
soupirs.

TCHANG-SENG *surpris et joyeux :*

Elle a répondu à mes vers avec autant de promptitude que de
talent.

Il chante :

La première fois, je n'avais remarqué que le fard séduisant qui brillait
sur ses joues ;

Mais, au fond de son âme, elle cachait un esprit fin et pénétrant,

Elle a répondu habilement à mes vers,

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Chacune de ses expressions m'a révélé les sentiments de son cœur.

(L'air change)

Vos paroles sont pleines de grâce, vos sons et vos rimes sont frais et purs ;

Vraiment, on n'a pas eu tort d'emprunter au loriot (*ing*) votre joli nom d'enfance.

Si vous aimiez décidément le jeune étudiant,

Je voudrais, de ce côté du mur, comparer avec vous des vers jusqu'à l'aurore.

On pourrait dire alors que deux personnes intelligentes éprouvent un mutuel amour.

Il parle :

J'ai envie de franchir le mur pour juger de sa beauté.

Il chante :

Quand je serai arrivé en relevant mon manteau de soie,

Elle devra venir à ma rencontre et m'accueillir avec un visage riant.

Hong-niang, vous qui êtes ennemie de mon bonheur, ne soyez plus si indifférente ;

Dites-lui de se conformer gracieusement ² à mes vœux.

(L'air change)

J'ai entendu soudain un bruit qui m'a causé une vive émotion.

ING-ING

Fermez la porte latérale, et allons-nous-en.

(Elles sortent.)

@

¹ Comme s'il disait : Voir Ing-ing, qui est aussi belle que la déesse Tchang-'o (la déesse de la lune.)

² Il y a dans le texte *respectueusement*.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

SCÈNE V

TCHANG-SENG *chante* :

À ce bruit, les oiseaux qui dormaient se sont envolés ;
Les branches chargées de fleurs se sont balancées et ont agité leur
ombre ;

Une multitude de fleurs sont tombées et ont rempli le chemin,

(L'air change)

Sur la mousse verdoyante scintille la froide rosée ;

Les fleurs brillantes tamisent les rayons de la lune.

Auparavant, en pensant tendrement à elle, je me laissais consumer
tout le jour par une vaine langueur ;

Mais, dans cette nuit, j'ai réussi à marier mon affection avec la
sienne.

(L'air change)

Sa jalousie est baissée, sa porte est close.

Si j'essaie de l'interroger furtivement, elle me répondra à voix
basse.

La lune est brillante et l'air est pur.

Nous voici justement à la deuxième veille ;

Je serais heureux de la voir.

Mais maintenant, le ciel est contraire à notre union,

Et ce jeune étudiant n'est point favorisé par la destinée.

(L'air change)

Après avoir cherché le chemin du retour, je me tiens immobile dans
sa cour solitaire.

Le vent agite les branches des roseaux.

Le boisseau du nord (la grande Ourse) brille à travers les nuages.

Hélas ! dans cette nuit, un profond chagrin pèse sur mon cœur.

Si elle dédaigne de m'écouter, que deviendrai-je ?

Qu'est-il besoin de lui communiquer, avec mes yeux, mes sentiments
secrets ?

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Quoique vous ne parliez pas, j'ai compris votre pensée.

Il parle :

Dans cette nuit, quel démon nocturne apparaît à mes yeux ?

Il chante :

Ma lampe, placée sur un pied trop bas, répand une lueur incertaine.
Mon vieux paravent ne me défend pas du froid ;
Ma lampe cesse de m'éclairer ;
Mon rêve commence et ne s'achève pas ;
Un vent froid pénètre les treillis de ma fendue,
Et fait résonner le papier qui la couvre.
Mon oreiller est solitaire, et sous ma couverture règne un profond
silence.

Un homme dur comme le fer se sentirait ému.

(L'air change)

Je ne puis rester assis, je suis incapable de dormir.
Si je pouvais un jour, à l'abri des saules et en face des fleurs,
Au sein d'une nuit profonde et loin du bruit du monde,
Prenant les montagnes et les mers à témoin de mes serments,
Goûter les charmes d'une affection mutuelle,
Mon premier succès ¹ me paraîtrait mince comme un morceau de
soie ².

Je m'enivrerais alors de tendresse et d'amour.

Dès que nous serions réunis tous deux dans la chambre peinte, les
influences du printemps naîtraient d'elles-mêmes dans nos
cœurs ³.

(L'air change)

Le bonheur de ma vie entière a été fixé dans cette nuit.
Les deux stances de vers en sont l'éclatant témoignage.

¹ C'est-à-dire : la première rencontre qu'il a faite de Ing-ing.

² C'est-à-dire : insignifiant.

³ Les sentiments affectueux.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Je ne veux plus la chercher dans mes songes auprès de sa porte
verte ;

Désormais, j'irai l'attendre au bas des pêchers en fleurs.

FIN DU TROISIÈME ACTE

@

ACTE QUATRIÈME

@

SCÈNE I^{re}

TCHANG-SENG

Nous voici au quinzième jour de la seconde lune. Le religieux m'ayant invité à brûler des parfums, je vais aller un moment dans le temple. Les nuages sont purs, la pluie est douce, les fleurs du ciel (les étoiles) brillent en foule. La mer se soulève, le vent retourne les feuilles des livres sacrés.

Il chante :

Le disque de la lune domine encore le temple du Bouddha ¹ ;
Une épaisse vapeur enveloppe les tuiles vertes qui le couvrent.

@

SCÈNE II

Fa-pen, plusieurs religieux, Tchang-seng

FA-PEN conduisant les religieux

Nous voici au quinzième jour du second mois ; c'est le jour où Çakyamouni est entré dans le grand nirvâna. Jadis, le maître de maison Tchounda et Mandjouçri, préparèrent des mets et les offrirent au Bouddha. Si les hommes vertueux et les femmes pleines de foi présentent aujourd'hui des offrandes, ils sont assurés d'obtenir toutes sortes d'avantages et de bonheur. Tchang-seng est déjà arrivé. Faites résonner à grand bruit les instruments de musique. Quand le jour sera venu, on invitera la noble dame et sa fille à venir offrir des parfums.

Il chante :

¹ C'est-à-dire qu'il est grand matin et que la lune n'a pas encore disparu à l'approche du jour.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

La fumée des parfums se condense et forme un épais nuage,
Le sourd murmure des prières ressemble, au mugissement des flots.

(L'air change)

On voit onduler l'ombre des bannières.
Les bienfaiteurs du couvent sont tous arrivés ¹.

(L'air change)

À entendre le bruit des tambours et des cymbales,
On dirait le tonnerre du printemps qui gronde aux angles du temple.
Le son des cloches, les invocations du Bouddha,
Ressemblent au vent et à la pluie du monde entier qui fouette
bruyamment les sommets des pins.

Les vénérables religieux ne doivent point frapper à la porte du
ministre ².

Comment Hong-niang n'annonce-t-elle pas (le sacrifice) à la fenêtre
ornée de gaze ³ ?

Les prunelles de mes yeux brûlent de désir.

Dès que je l'aurai aperçue ⁴, je veux absolument me rassasier de sa
vue.

FA-PEN *apercevant Tchang-seng :*

Monsieur le bachelier, commencez par offrir des parfums. Si la
noble dame vous interroge, il vous suffira de dire que vous êtes mon
parent.

TCHANG-SENG *offre des parfums et fait un profond salut*

Il chante :

Mon seul désir est que les hommes du siècle présent obtiennent une
grande longévité,

¹ Indique d'une manière indirecte que Ing-ing n'est pas encore venue.

² C'est-à-dire : À la porte de M^{me} Tching, femme du ministre d'État.

³ C'est-à-dire : Pourquoi n'annonce-t-elle pas à Ing-ing et à sa mère qu'on célèbre le sacrifice ?

⁴ Il s'agit de M^{lle} Ing-ing dont le supérieur du couvent est lui-même épris.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Et que ceux qui ne sont plus, aient le bonheur de renaître parmi les dieux.

Pour le salut de mes parents, j'adore avec sincérité les trois Précieux ¹.

Je brûle encore des parfums et j'adresse, du fond du cœur, une fervente prière.

Je désire uniquement que Hong-niang ne me soit point hostile,
Que la noble dame ne voie rien, et que son chien n'aboie pas,
O Bouddha ! puissiez-vous me faire obtenir un rendez-vous mystérieux, et accomplir nos vœux secrets.

(La noble dame amène Ing-ing et Hong-niang)

@

SCÈNE III

Les précédents, Mme Tching, Ing-ing, Hong-niang

M^{me} TCHING *parle* :

Le vénérable supérieur m'ayant invité à brûler des parfums, je vais aller un instant au temple.

TCHANG-SENG *chante* :

Je me disais que la déesse du ciel de jade avait abandonné les nuages azurés.

Or, c'est une adorable jeune fille qui est venue prendre part à un pieux sacrifice.

Mais moi, qui suis miné par le chagrin et affaibli par la maladie,
Comment pourrai-je résister à votre beauté, capable de subjuguier une ville et de dompter un royaume ?

(L'air change)

Votre bouche parfumée a l'incarnat de la cerise.

¹ Les trois objets du culte bouddhique ; le Bouddha, la Loi, le clergé Bouddha, Dharma, Sangha).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Votre nez, d'une éclatante blancheur, ressemble au jade le plus pur ;
Votre teint, d'une pâleur délicate, rappelle les fleurs de pêcher ;
Votre taille, mince et svelte, a la légèreté du saule ;
Votre figure offre la réunion de toutes les grâces ;
Toute votre personne, souple et flexible comme l'osier, déploie sans
cesse de nouveaux charmes.

FA-PEN

Ce vieux bonze désire adresser respectueusement quelques mots à la noble dame. Il y a ici un de mes humbles parents : c'est un bachelier qui se rend à la capitale pour passer ses examens. Ayant perdu son père et sa mère, et ne sachant comment leur témoigner sa reconnaissance, il m'avait prié d'ajouter en son nom quelques offrandes. Dans le premier moment, je le lui promis, mais je craindrais que la noble dame ne me blâmât.

M^{me} TCHING

S'il veut faire des offrandes pour le salut de son père et de sa mère, comment pourrait-on vous blâmer ? Priez-le de venir, pour que je le voie.

TCHANG-SENG *aperçoit la noble dame*

Il chante :

Quoique le grand maître (le supérieur) soit avancé en âge,
Du haut de son siège, il attache ses yeux sur elle (Ing-ing).
Mes sentiments se montrent à la pointe de mes sourcils.
Mon affaire de cœur, il la connaît.
Ses soucis secrets, sa passion profonde, je l'ai devinée.
Je me sens rempli de douleur et de colère.
Les éclats des cymbales font ralentir les airs ;
Les novices poussent des cris perçants ;
Les religieux font entendre de bruyantes clameurs.
Vous ne devriez pas ravir l'amour des autres.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

(L'air change)

Si votre cœur est fortement épris, pourquoi affectez-vous un air indifférent ?

Moi, que l'amour transporte, je me sens torturé par un homme sans amour.

FA-PEN récitant des prières et bridant des images de papier

L'aurore est venue ; j'invite la noble dame et sa fille à s'en retourner.

(Mme Tching, sa fille et Hong-niang sortent)

@

SCÈNE IV

TCHANG-SENG

J'ai encore bien employé ma journée. Mais, que vont-elles faire de ce jeune étudiant ?

Il chante :

J'ai été tourmenté pendant toute la nuit.

La lune a déjà quitté l'horizon ;

La cloche a déjà retenti, le coq a déjà fait entendre son chant matinal.

La jeune beauté s'est promptement retirée ;

La pieuse cérémonie s'est terminée de bonne heure, et le service est fini.

Chacun, dans une sorte d'ivresse, a regagné sa maison ;

La lune a disparu à l'approche de l'aurore ;

Les chefs des religieux paraissent vraiment atteints de démence,

Ils frappent la tête de Fa-tsong, comme si c'était un instrument sonore,

(L'air change)

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Les vieux et les jeunes, les hommes vulgaires et les gens distingués ¹
se conduisent comme des fous.

Ils font plus de vacarme que dans la première nuit de l'année.

La charmante jeune fille dont les attraits m'ont enivré

A craint d'être remarquée par les hommes,

Et m'a regardé furtivement avec des yeux pleins de larmes.

(L'air change)

Elle a fait naître dans mon cœur une envie ² insupportable.

Sa voix plaintive ressemblait à celle du loriot qui gazouille au haut
des arbres.

Ses larmes ressemblaient aux gouttes de rosée qui tombent à
l'extrémité des fleurs.

Il m'est difficile d'imiter le supérieur

Qui cache ses sentiments secrets sous un air de tendre pitié.

Les frères servants qui allument les cierges méritent toute ma
haine ³.

Les novices qui brûlent les parfums sont vraiment détestables.

La lueur rouge des cierges est incertaine et vacillante.

Les nuages de parfums sont emportés par le vent.

Pendant que je cherchais Ing-ing avec des yeux passionnés,

Les bougies se sont éteintes et les parfums se sont évanouis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

@

¹ Ces quatre expressions s'appliquent aux bienfaiteurs du couvent (note du texte chinois).

² Une démangeaison.

³ Il accuse ceux-ci et les novices de regarder furtivement Ing-ing (note du texte chinois).

ACTE CINQUIÈME

@

SCÈNE I^{re}

Le général SUN-FEÏ-HOU à la tête d'une compagnie de soldats

Je m'appelle Sun-feï-hou. Maintenant l'empire est en proie au désordre. Ting-wen-ya, le général en chef, a perdu son commandement. Pour moi, avec une division de cinq mille cavaliers, je garde le pays de Ho-kiao. Par suite d'informations exactes, j'ai appris que Ing-ing, fille du ministre Ts'ouï-kio, a des sourcils noirs et brillants, des joues aussi vermeilles qu'un lotus, une figure à prendre une ville et subjuguier un royaume : une beauté égale à celle de Si-tseu et de Thaï-tchin ¹. Maintenant elle demeure dans le couvent de P'ou-khieou (de l'Assistance universelle), du département d'Ho-tchong-fou, où a été déposé, pour un temps, le corps du ministre Ts'ouï. Dernièrement, le 15 du deuxième mois, elle a fait célébrer un pieux service pour le salut de son père. Une multitude de personnes ont pu la voir. Il me vient une pensée. Si le général en chef n'a pas eu de succès, que pourrai-je faire tout seul ? Que les trois corps d'armée obéissent à mes ordres ; que les cavaliers mettent le mors aux chevaux, pour marcher en force, cette nuit même, vers le département d'Ho-tchong-fou, et enlever Ing-ing afin qu'elle devienne ma femme. Alors j'aurai contenté le souhait de toute ma vie.

(Il emmène ses soldats et sort)

@

SCÈNE II

FA-PEN tremblant de crainte

Le malheur vient de fondre sur nous. Qui aurait pensé que Sun-feï-hou, à la tête de cinq mille brigands, viendrait assiéger le couvent

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

et l'enfermer, pour ainsi dire, dans un tonneau de fer. Au bruit des tam-tam et des tambours, au milieu des clameurs des soldats qui agitent leurs étendards, il veut enlever Mademoiselle Ing-ing et en faire sa femme. Il faut que, sans perdre de temps, j'aie en informer la noble Dame et Mademoiselle.

M^{me} TCHING *d'un air effrayée* :

S'il en est ainsi, que faire ? que faire ?

LE SUPÉRIEUR

Allons tous deux dans la chambre de Mademoiselle, pour délibérer ensemble.

(Ils sortent)

@

SCÈNE III

Ing-ing entre avec Hong-niang

ING-ING

Depuis que j'ai vu, avant-hier, Tchang-seng, pendant le sacrifice, mon âme est tellement troublée que le thé et le riz n'ont plus de goût pour moi. Ajoutez à cela que nous sommes à la fin du printemps ; je sens redoubler mes chagrins. En vérité, ses vers charmants ont ému mon cœur, et je contemple avec amour le disque brillant de la lune ². À la vue des fleurs tombées, je reste sans voix et je m'indigne contre le vent de l'orient.

Elle chante :

La tristesse me mine et me maigrit, et une foule de chagrins
m'accablent.

Comment pourrai-je arriver à la fin du printemps ?

¹ La même que Kouei-fei, qui fut la favorite de Hiouen-tsong des Thang.

² La lune préside aux mariages, et son disque arrondi est l'emblème de l'union conjugale la plus parfaite.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Ma robe de soie est devenue trop large ; combien de temps pourra-t-elle durer encore ?

Le vent fait tournoyer la fumée des parfums ; je ne relèverai pas ma jalousie.

La pluie frappe les fleurs des poiriers ; je vais fermer étroitement ma porte.

Je ne veux pas m'appuyer sur la balustrade pour contempler, à perte de vue, les nuages qui passent

(L'air change)

Les fleurs sont tombées en foule, et le vent qui emporte des milliers de pétales ne fait qu'attrister mon âme.

La nuit dernière, lorsque j'étais près du bassin, l'aurore m'a surprise au milieu de mes rêves.

Dès ce matin, je quitte la balustrade, et je dis adieu au printemps.

Les papillons s'attachent tout à coup aux fleurs de saules qui volent dans l'air.

L'hirondelle enlève toute la poussière des fleurs tombées, pour pétrir son nid.

Les affections de mon cœur ¹ se trouvent tristement resserrées ;

(L'air change)

Le ciel me paraît bien près, en comparaison de l'homme qui est au-delà des fleurs ².

Sous les six dynasties ³, je ne sais combien il y avait de jolies femmes ⁴, et dans les trois royaumes de Thsan ¹, combien d'hommes d'une rare beauté.

¹ En chinois : « Mes affections tendres (litt. : qui s'attachent au printemps) sont courtes, et les branches soyeuses des saules sont longues. » Suivant une note du texte, elle s'exprime ainsi parce qu'elle ignore l'époque où elle se rencontrera avec Tchang-seng.

² En chinois : L'homme (Tchang-seng) séparé par les fleurs, est éloigné ; les bornes du ciel sont proches.

³ 1° Le Thsan occidental ; 2° le Thsan oriental ; 3° le Thsan méridional.

⁴ En chinois : De poussière d'or (c'était un objet de toilette).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

HONG-NIANG

Mademoiselle paraît accablée de chagrins. Je vais parfumer cette couverture, pour qu'elle repose doucement.

ING-ING *chante* :

Le froid glace ma couverture bleue et écrase ma natte brodée.
Gardez vous d'employer les parfums du musc et de la vanille.
Quand vous consumeriez tous les parfums de musc et de vanille,
Je ne saurais me réchauffer moi-même ².
En vérité, ses vers élégants comme une bourse brodée, ont captivé
mon cœur.

Pourquoi est-il difficile d'approcher de l'homme de la salle de jade ³ ?
Dans ce moment, je ne puis rester tranquillement assise ;
Je ne puis me tenir fermement debout.
Si je monte pour voir dans le lointain, je n'éprouve aucun plaisir.
Si je me promène, je me sens bientôt accablée de fatigue.
Tout le long du jour, je m'assoupis sous le poids des chagrins.

(L'air change)

Si j'en crois à votre parole, je voudrais dormir sur un oreiller de soie
tissue par les hommes-poissons.
Lorsque je sortais seulement de l'appartement intérieur,
Vous me suiviez constamment comme l'ombre.
Mais, dans ce moment, pourquoi semble-t-il m'éviter ?
La jeune Hong-niang ¹, qui me sert avec zèle, s'attache à tous mes
pas,
Et ma respectable mère me retient avec une extrême rigueur.
Parce que je suis une jeune fille, gardez-vous de croire que je n'en
suis pas irritée.

¹ 1° Les Tsin orientaux ; 2° la dynastie des Song ; 3° la dynastie de Thsi ; 4° la dynastie des Liang ; 5° la dynastie des Thsin ; 6° la dynastie des Souï.

² Elle veut dire qu'elle ne saurait dormir.

³ C'est-à-dire : L'homme aimable dont les vers m'ont charmé.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

(L'air change)

Vous connaissez mon caractère ; auparavant, lorsque j'apercevais un étranger,

J'étais tout à coup saisie de honte et de colère.

Quand je rencontrais un parent, je me retirais interdite et confuse.

Mais celui-là seul, dès que je l'ai aperçu,

J'en ai été tout à coup éprise.

L'avant-dernière nuit, j'ai suivi fidèlement les rimes de ses vers,

Et je lui ai répondu par des paroles pleines de nouveauté et de fraîcheur.

(L'air change)

Non seulement tous les mots étaient naturels,

Non seulement toutes les expressions étaient harmonieuses,

Mais nos deux strophes, d'un caractère neuf, étaient comparables à celles qu'avait brodées Sou-hoeï.

Qui est-ce qui voudra servir d'aiguille au fil de soie ?

Et faire pénétrer mes sentiments affectueux au-delà du mur oriental ² ?

(L'air change)

Vous êtes un hôte gracieux et distingué ; un homme doux et tranquille ;

Vos joues sont fraîches et fleuries, et votre corps est plein de noblesse.

Vous avez certainement un heureux naturel, un caractère complaisant et docile ;

Malgré soi, on pense à vous, et votre image s'imprime au fond du cœur.

¹ En chinois : La petite Meï-kiang (parfum du prunier). Cette expression désigne une servante, une soubrette.

² C'est-à-dire : Transmettre mes sentiments au jeune homme qui habite au-delà du mur oriental, de la même manière qu'on fait passer un fil à travers une aiguille.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Je crois bien que tous les astres du ciel ont réchauffé votre talent littéraire.

Mais qui ne vous plaindrait pas d'avoir étudié pendant dix ans sans que personne s'informe de vous ?

@

SCÈNE IV

Ing-ing, Hong-niang, Mme Tching, Fa-pen.

Mme Tching et Fa-pen entrent et frappent à la porte.

HONG-NIANG

Mademoiselle ? Pourquoi Madame et le supérieur viennent-ils d'arriver tout droit à votre porte ?

(Ing-ing aperçoit sa mère)

M^{me} TCHING

Chère enfant ! Est-ce que tu ne sais pas que le général Sun-feï-hou, à la tête de cinq mille soldats, assiège la porte du couvent ? Il dit que tu as des sourcils noirs et brillants, des joues aussi vermeilles qu'un lotus, une figure à prendre une ville et subjugué un royaume, une beauté égale à celle de Si-tseu et de Thaï-tchin. Il veut t'enlever de force et faire de toi la maîtresse de son camp ¹. Chère enfant ! Qu'allons-nous devenir ?

Elle chante :

Mon âme s'échappe de mon corps ; ce malheur m'écrase.

Avec ma manche de soie, je ne puis venir à bout d'essuyer mes larmes.

Dans ce moment, je ne vois pas le moyen de fuir ou de rester ;

Pas de porte pour avancer ou reculer.

Emprisonnés comme nous sommes, où chercher un parent pour nous protéger ?

Un orphelin et une veuve, une mère et un fils se trouvent sans asile.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Par un malheur soudain, mon heureux époux a succombé avant moi.
J'entends les tambours qui ébranlent les airs.
L'ennemi s'approche, comme un nuage immense,
Et soulève sous ses pas des torrents de poussière.

(L'air change)

On m'a rapporté les propos de ce barbare.
Il dit que ma fille a des sourcils noirs,
Des joues vermeilles comme un lotus,
Une figure à prendre une ville et à subjuguier un royaume,
Une beauté égale à celle de Si-tseu et de Thaï-tchin.

(L'air change)

Avec une armée de cinq mille soldats,
Il veut attaquer les trois cents religieux,
Et les exterminer, en un instant, jusqu'au dernier.
Ce brigand ne montre ni fidélité, ni dévouement pour l'Empereur.
N'écoutant que ses passions, il enlève violemment les hommes du
peuple.

Il veut anéantir ce couvent, comparable au palais du ciel ;
Et imiter Tchou-ko et Kong-ming, qui réduisirent en cendres les
magasins de Po-wang.

Elle parle :

Quoique je n'aie que cinquante ans, ma mort ne serait pas prématurée. Mais ma fille est jeune et n'est pas encore mariée. Maintenant qu'elle est tombée dans cet affreux malheur, comment l'en délivrer ?

ING-ING

Voici l'avis de votre fille. C'est seulement en me livrant à ce chef de brigands que vous pourrez sauver toute notre famille.

M^{me} TCHING *pleurant :*

¹ C'est-à-dire : sa femme.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Dans ma famille, il n'y a point de fils qui ait violé les lois ; point de fille qui se soit remariée. Comment aurais-je le cœur de t'offrir à ce brigand ? Ne serait-ce point flétrir l'honneur de notre maison ?

ING-ING

Ma mère ! ne soyez pas si avare de votre fille. Si vous m'offrez à ce chef de brigands, j'y vois cinq avantages.

Elle chante :

En premier lieu, on préservera de la mort le prince sublime du royaume ;

En second lieu, on empêchera que le couvent et le temple ne soient brûlés et réduits en poudre ;

En troisième lieu, les religieux échapperont au danger et pourront vivre tranquilles ;

En quatrième lieu, le cercueil de mon père reposera en paix ;

En cinquième lieu, Houan-lang, bien qu'il n'ait pas l'âge adulte, Pourra être considéré, dans l'avenir, comme l'héritier de la famille Thsouï.

Si Ing-ing se montre avare de son corps, et n'accompagne pas l'armée des insurgés.

Le couvent sera réduit en cendres et tous les religieux nageront dans le sang.

Les ossements de mon révérend père seront réduits en poussière.

Si mon bien-aimé est digne de pitié,

L'état de ma tendre mère est plus douloureux encore.

(L'air change)

Dans notre maison, il ne resterait pas même un jeune enfant.

Si je suis l'armée ¹, il est certain que je déshonorerai ma famille ;

J'aime mieux me serrer le cou avec une bande de soie et me donner la mort.

¹ Si j'épouse le chef des ennemis.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Si vous offrez mon cadavre au chef des brigands,
Vous échapperez au danger et conserverez votre vie.

FA-PEN *parle* :

Allons tous dans la salle de la loi, afin d'interroger les religieux qui demeurent au bas des deux galeries et les hommes du monde. Si quelqu'un a des vues élevées, il pourra préparer un plan habile et le soumettre aux délibérations de l'assemblée.

(Ils se retirent tous)

M^{me} TCHING

Ma chère enfant, qu'allons-nous devenir ? Ta mère a deux mots à te dire. Je ne puis vraiment me séparer de toi, mais il faut obéir à la nécessité. Maintenant, si quelqu'un des deux classes (peu importe qu'il soit religieux ou laïque) peut faire retirer les troupes ennemies, ta mère te préparera un riche trousseau et t'offrira à lui pour être son épouse. Quand même sa famille ne serait pas au niveau de la nôtre, cela vaudra mieux que de te dégrader en épousant un brigand.

Elle parle en pleurant :

Vénérable supérieur ! allez dans la salle de la loi et communiquez ces paroles d'une voix éclatante.

À *Ing-ing* :

Chère enfant ! j'ai fait ton malheur !

FA-PEN

Ce projet peut réussir.

ING-ING

O ma mère ! Vous avez formé tout ce projet dans l'intérêt de Ing-ing,
Et ce n'est pas d'un mot que vous pouviez l'exposer à fond devant les
hommes.

Ne soyez pas si avare du corps de Ing-ing.

Quel que soit l'homme de votre choix, s'il se distingue par de
brillants exploits ;

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

S'il repousse et extermine l'armée ennemie, s'il disperse ces
tourbillons de fumée et de poussière,
Donnez-lui une maison et des terres, je serai heureuse d'épouser un
héros,
Et de former avec lui une union aussi belle que celles de Thsin et de
Tsin.

@

SCÈNE V

Fa-pen, Tchang-seng, Mme Tching, Ing-ing.

Fa-pen crie à haute voix.

TCHANG-SENG *arrive en battant des mains et dit :*

J'ai un excellent plan pour faire retirer les ennemis. Pourquoi ne
m'interroge-t-on pas ?

(Il aperçoit Mme Tching)

FA-PEN

J'ai l'honneur de dire à Madame que ce jeune bachelier est
justement mon humble parent qui, avant-hier, le 15 du mois a
assisté au service funèbre.

M^{me} TCHING

Quel est son plan ?

TCHANG-SENG

Je dirai à Madame que les grandes récompenses font
nécessairement surgir des braves ; dès que les récompenses et les
châtiments sont mis en lumière, il n'y a pas de plan qui ne réussisse.

M^{me} TCHING

Tout à l'heure, je l'ai dit au supérieur, si quelqu'un peut faire
retirer les ennemis, je lui donnerai ma fille pour épouse.

TCHANG-SENG

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Puisqu'il en est ainsi, cet humble bachelier a un excellent stratagème. Je vais d'abord employer le supérieur.

FA-PEN

Ce vieux bonze n'entend rien aux combats ; veuillez, je vous prie, jeter vos vues sur un autre.

TCHANG-SENG

N'ayez pas peur, je ne veux pas vous charger de combattre. Il s'agit seulement d'aller parler ainsi au chef des ennemis :

« Telles sont les paroles de Madame : Mademoiselle porte encore des habits de deuil ; si le général veut l'avoir pour épouse, il faut qu'il fasse retirer ses soldats à la distance d'une portée de flèche, et qu'il attende. Quand on aura célébré pendant trois jours un service funèbre, ma fille dira un adieu solennel au cercueil du ministre d'État, et prendra les vêtements prescrits par les rites ; ensuite, j'irai l'offrir au général en chef.

Si, au contraire, je lui offre de suite ma fille, d'abord elle porte encore son costume de deuil ; ensuite cela pourra être funeste à l'armée. »

Allez vite porter ces paroles.

FA-PEN

Dans trois jours, que ferez-vous ?

TCHANG-SENG

J'ai un ami dont le nom de famille est Thou, et le nom d'enfance Kio ; son titre honorifique est « le général au cheval blanc ». Maintenant, à la tête de cent mille soldats, il garde les frontières de P'ou-kiun. Comme je suis lié avec lui d'une manière intime, il viendra infailliblement me délivrer.

FA-PEN

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Je dirai à Madame que si nous sommes en effet assez heureux pour que le général au cheval blanc vienne à notre secours, vous n'avez pas besoin de craindre même trois cents Sun-feï-hou ¹. Je vous en prie, Madame, tranquillisez-vous.

M^{me} TCHING

Je remercie mille fois Monsieur le bachelier. Hong-niang, accompagnez ma fille et retirez-vous avec elle.

ING-ING

Hong-niang ! Il serait vraiment difficile de trouver son pareil.

Elle chante :

Tous les religieux se sont enfuis pour sauver leur vie ;
Parmi les gens de notre maison, qui prend souci de nous ?
Mais cet étranger qui ne nous connaît pas déploie un zèle ardent.
Ce n'est pas que cet étudiant aime à pérorer et à donner des conseils
Et qu'il veuille, en se préservant lui-même, empêcher que le jade et
la pierre ne soient brûlés ensemble ².
Quel est le proche parent qui, me voyant en danger, aurait ainsi pitié
de ma frêle existence ?
Que ce bachelier réussisse ou non, je veux, pour le moment, me
reposer sur lui.
S'il a réellement une pièce officielle pour faire venir des troupes,
Et une lettre pour amener la soumission du royaume de Yen ³,
Je suis convaincue qu'avec la pointe de son pinceau il est capable de
balayer une armée de cinq mille soldats.

(Ing-ing emmène Hong-niang et sort)

@

¹ Nom du général ennemi, qui signifie Sun le Tigre volant (Feï-hou).

² C'est-à-dire : Que des personnes distinguées et des gens du commun ne périssent ensemble.

³ C'est-à-dire : Pour forcer l'armée ennemie à déposer les armes.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

SCÈNE VI

Fa-pen, Feï-hou, soldats

FA-PEN *criant à haute voix :*

Je prie le général de venir causer avec moi.

FEÏ-HOU *arrivant avec une compagnie de soldats :*

Qu'on se dépêche de m'amener Ing-ing.

FA-PEN

Général ! calmez votre colère. Voici les paroles importantes de la noble Dame. Elle m'a ordonné d'aller vous trouver et de vous dire ceci et cela.

FEÏ-HOU

S'il en est ainsi, je vous donne un délai de trois jours. Si on ne m'amène pas Ing-ing, je vous exterminerai tous, jusqu'au dernier. Allez parler à la noble Dame et faites-lui connaître d'avance le caractère droit et honnête de son futur gendre.

(Feï-hou emmène ses soldats et sort)

@

SCÈNE VII

Fa-pen, Tchang-seng, ensuite Hoeï-ming

FA-PEN

Les ennemis se sont retirés. Monsieur le bachelier, écrivez la lettre promise.

TCHANG-SENG

Ma lettre est déjà faite ; la voici ; seulement, j'ai besoin d'un homme pour aller la porter.

FA-PEN

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Dans la cuisine de notre couvent, j'ai un disciple nommé Hoeï-ming, dont le plus grand plaisir est de boire et de se battre.

Si vous l'invitez à y aller, il s'y refusera obstinément ; mais si vous le provoquez par quelques paroles, il voudra absolument y aller. C'est là l'unique moyen de le faire partir.

TCHANG-SENG à *haute voix* :

J'ai une lettre à envoyer au général du cheval blanc ; seulement je ne la confierai pas à Hoeï-ming, qui est à la cuisine. Quant aux autres, quel est celui qui osera s'en charger ?

HOEÏ-MING

Moi, Hoeï-ming ! Je veux absolument y aller, je veux y aller.

Il chante :

Je ne lis point le livre du Lotus de la bonne loi, et je n'ai nul respect
pour le *Liang-hoang-thsan* ¹.

J'ai jeté au vent mon bonnet de religieux, et j'ai quitté ma robe
brune.

Le désir de tuer a fait naître en moi le courage d'un héros.

J'ai saisi un bâton ferré, aussi terrible que la queue d'un dragon noir.

(L'air change)

Je n'ai ni le goût du vol, ni le goût du pillage.

Je veux voir comment ils feront la révérence ².

Marchant à grand pas, je sais tuer, je sais entrer dans l'ancre du tigre
et dans le gouffre du dragon.

Ce n'est pas que je sois insatiable, ce n'est pas que j'aie un courage
héroïque,

¹ Nom d'un livre bouddhique, dont le titre signifie : Méthode de repentir de l'auguste empereur des Liang.

Les fanfaronnades burlesques du frère cuisinier paraîtront à tout le monde du plus mauvais goût. Je les aurais supprimées volontiers, si je n'avais craint de laisser une lacune considérable.

² C'est-à-dire : Comment ils vont tomber sous mes coups.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Mais c'est que les légumes et le pain du couvent me paraissent
extrêmement fades.

Ces cinq mille hommes, je n'ai pas le temps de les faire cuire et rôtir.
Je veux, dans leurs entrailles, boire leur sang tout chaud pour
étancher ma soif ;

Je veux, du milieu de leur poitrine, arracher leur cœur et le dévorer
tout cru.

Il n'y a rien là qui répugne à mon goût.

(L'air change)

Dans votre bouillon, vous mettez une quantité de farine et toutes
sortes d'ingrédients.

Des herbes sures et du teou fou ¹ fétide ; c'est quelque chose de très
fade.

Je vais faire fermenter dix mille livres de farine noire.

Je prendrai ces cinq mille hommes, et, en un instant, j'en ferai un
immense pâté.

Gardez-vous d'arrêter mon ardeur ! gardez-vous d'arrêter mon
ardeur !

S'il reste de la chair fraîche, je la conserverai, en la faisant mariner
dans le sel.

FA-PEN

Holà ! Hoeï-ming. Monsieur le *kiaï-youen* ¹ ne veut pas de vous
pour messenger, et cependant vous vous obstinez à partir. Dites-moi
si vraiment vous osez y aller ou non.

HOEÏ-MING *chante* :

Ne me demandez pas si j'oserai y aller ou non.

Je veux aller demander au grand-maître s'il m'emploiera ou non.

Vous dites que Sun-feï-hou passe pour un vrai tigre.

¹ Sorte de fromage fait avec des haricots fermentés. C'est la nourriture ordinaire du
bas peuple.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Ce brigand ne sait que se livrer à la rapine.
En vérité, quel cas peut-on en faire ?

TCHANG-SENG

Vous avez quitté votre famille ² ; pourquoi avez-vous renoncé à la lecture des livres sacrés, à l'étude des formules magiques, et à la pratique des cérémonies religieuses, au milieu du temple, en compagnie de vos maîtres spirituels ? pourquoi voulez-vous porter ma lettre ?

HOEÏ-MING *chante* :

Je suis dégoûté d'expliquer les livres sacrés, et je ne me soucie plus de la méditation.

Mon couteau de cuisine, fraîchement trempé, n'a pas la moindre tache de poussière ou de rouille ³.

Quant aux autres nones ou religieux, en plein jour, ils ferment stupidement la porte de leur cellule,

Sans s'inquiéter de l'incendie qui menace les trois Précieux ⁴ et les dieux du couvent ⁵.

Si vous êtes véritablement versé dans la science des lettres et des armes,

Si vous voulez écrire à un ami à mille *li* d'ici,

Et lui envoyer une lettre qui puisse aider les assiégés et les sauver de tant de danger,

Moi, que voici, je me sens le courage d'y aller, sans faire déshonneur à votre message.

¹ Le premier de la promotion des licenciés. Fa-pen s'exprime ainsi, pour flatter Tchang-seng qui n'est encore qu'un simple bachelier.

² C'est-à-dire : Vous avez embrassé la vie monastique.

³ Il veut dire qu'il s'en sert souvent.

⁴ C'est-à-dire : Les images des trois objets du culte, qui sont le Bouddha, la Loi, le Clergé ; en sanscrit : Bouddha, Sangha, Dharma.

⁵ On lit dans le texte : *Kia-lan*, mot phonétique qui figure en abrégé l'expression sanscrite *Sanghârâma* (couvent). Mais, suivant une note chinoise, le mot *Kia-lan* désigne ici les statues des esprits placés aux deux cotés du couvent, pour protéger la loi du Bouddha.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

TCHANG-SENG

Voulez-vous aller tout seul ou avoir un autre homme pour vous aider ?

HOEÏ-MING *chante :*

Ordonnez à quelques religieux de venir avec des bannières et des parasols.

Les novices débiles s'armeront de rouleaux à farine ¹ et de tisonniers.

Vous autres, tenez-vous fermes, et tranquillisez les religieux.

Pour moi, bravant les fers de lance, j'irai sans peur provoquer l'ennemi.

TCHANG-SENG

S'il ne vous ordonnait pas d'y aller, que feriez-vous !

HOEÏ-MING

Comment oserait-il ne pas m'envoyer ? Vous pouvez être tranquille.

Il chante :

Si je montre une fois des yeux irrités, on verra bouillonner les flots de la mer ² ;

Si je pousse un cri, les montagnes s'ébranleront jusque dans leurs fondements ;

Si je frappe du pied la terre, elle tremblera sur ses bases ;

Si je lève le bras, les barrières du ciel s'agiteront avec fracas.

D'un seul pas j'atteindrai les objets éloignés, et je les pulvériserai avec ma massue de fer.

J'atteindrai sans effort les objets rapprochés, et, avec mon couteau, je les mettrai en pièces.

Du bout de mon pied, je lancerai les petits en l'air ;

¹ L'expression *mien-tchang* désigne un rouleau qu'on passe sur la pâte faite avec de la farine.

² Le frère cuisinier continue ses ridicules bravades.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Quant aux grands, il me suffira de les saisir, pour leur écraser le crâne.

TCHANG-SENG

Je vais vous donner ma lettre ; quand pourrez-vous partir ?

HOEÏ-MING *chante* :

Je suis d'un naturel violent et emporté, et jamais on ne m'a vu timide ni lâche.

Je brave les dangers ; le ciel m'a pétri d'audace.

De tout temps, j'étais sans pareil pour couper un clou ou briser un morceau de fer.

Je ne suis pas de ces hommes sans activité qui savent tout au plus arracher des herbes ou effeuiller des fleurs.

La mort m'est indifférente. Quand je lève mon sabre ou brandis mon glaive,

Qui oserait arrêter son cheval et ne pas fuir bride abattue ?

Jadis, j'attaquais les forts et je cédaï le pas aux faibles.

Je me nourris de fiel ¹ et je repousse les mets doucereux.

Ne m'importunez pas tant avec votre mariage ² ;

Si le général Thou ne retire pas ses troupes,

Monsieur le *Kiaï-youen* ³, vous pouvez regarder votre union comme manquée.

¹ Les Chinois regardent la poche du fiel comme le siège du courage, et s'imaginent faussement qu'on peut se donner du courage en buvant ou goûtant du fiel (*in-tan, tch'ang-t'an* ; on dit aussi *in-khou, tch'ang-khou*, boire l'amer, goûter l'amer). C'est ce qui a fait dire au poète Thou-fou : Un général intrépide doit *boire de l'amer* (*tch'ang-kou*). Li-siun dit dans une chanson : Je goûte du fiel et ne le trouve point amer ; il a pour moi la saveur du miel. (Dict. *P'ei-wen-yun-fou*, liv. 57, fol. 22).

On lit dans *l'Histoire des cinq petites dynasties* : Tchao-sse-kouan, ayant pris du fiel d'homme, le délaya dans du vin et s'écria après avoir bu : Au bout de mille fois, j'aurai un tel courage que nul ennemi n'aura la force de me résister.

En employant les expressions antiques, *in-khou*, boire l'amer (ou du fiel) et refuser le doux (*thse-kan*), Hoeï-ming veut dire simplement qu'il est animé d'un courage intrépide.

² C'est-à-dire : Si vous faites en sorte que je ne parte point et que le général, votre ami, ne vienne pas à notre secours.

³ On appelle ainsi le premier de la promotion des licenciés.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Si vous vous laissez abuser par de belles paroles et tombez dans
l'erreur,

Pendant le reste de votre vie, vous serez accablé de honte.

Il parle :

Je pars.

Il chante :

Pour seconder ma puissance imposante, battez trois fois le tambour.

Fort de l'appui du Bouddha, poussez un grand cri,

Déployez tes bannières brodées pour qu'on voie de loin mon ardeur
héroïque.

Regardez ! Ces cinq mille ennemis frissonnent d'avance, et sont
glacés de terreur.

TCHANG-SENG

Respectable Dame ! engagez Mademoiselle à se tranquilliser. Dès
que cette lettre sera arrivée, de braves soldats arriveront sur le
champ. Le poisson *li* a pris son vol cette nuit même, et, et son
arrivée, le cheval blanc va descendre du ciel ¹.

(Ils sortent tous)

@

SCÈNE VIII

Le général THOU arrivant à la tête de ses soldats

Mon nom de famille est Thou, mon nom d'enfance est Kio et mon
nom honorifique Kiun-chi. Je suis originaire de la partie orientale de

¹ Ces deux membres de phrase ne sont que la répétition métaphorique de ce qu'il vient de dire plus haut. Dans le style élégant, une lettre s'appelle *li-chou*, une lettre du poisson *li* (carpe). On raconte qu'une personne ayant reçu une carpe, qui lui avait été envoyée d'un pays éloigné, la fit ouvrir avant de la faire cuire et trouva dans son ventre une lettre écrite sur un morceau de soie blanche. (*Yun-fou-kiun-yu*, liv. XI, fol. 49.)

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Lo-yang. Dans mon enfance, j'ai étudié au collège, avec Tchang-seng. Ensuite, j'ai quitté les lettres pour embrasser la carrière des armes. J'obtins, à cette époque, le titre de *tchoang-youen* militaire ¹. J'ai été nommé « grand général pour la pacification de l'occident », et aujourd'hui, en qualité de général en chef, ayant sous mes ordres une armée de cent mille soldats, je protège et garde les frontières de P'ou-kiun. J'ai entendu dire à des personnes qui sont venues du département d'Ho-tchong-fou que mon frère Kiun-chouï ¹ demeure dans le couvent de P'ou-k'ieou (de l'Assistance universelle). Il ne vient pas me voir ; je n'en puis deviner la cause. Depuis peu, le général Ting-wen-ya, ayant perdu son commandement, lâche la bride à ses soldats, et enlève de force les hommes du peuple. Je devrais prendre un corps de troupe et ne déjeuner qu'après l'avoir exterminé. Cependant, comme j'ignore ce qu'il y a de vrai ou de faux, je n'ose agir à la légère. Hier, j'ai envoyé des hommes pour prendre des informations. Maintenant, je vais entrer dans ma tente, pour voir si l'on m'apportera des nouvelles de l'armée (de Sun-feï-hou).

(Il ouvre la porte de sa tente et s'assied)

@

SCÈNE IX

Thou-kio, Hoeï-ming

HOEÏ-MING

L'expression *cheval blanc* désigne le général Thou, surnommé *Pe-ma-tsiang-kiun* (le général au cheval blanc) que la lettre de Tchang-seng doit faire arriver à la tête de son armée.

¹ Dans les lettres, *tchoang-youen* est le titre de celui qui a obtenu le premier rang sur la liste des docteurs et que l'empereur fait entrer à l'Académie des Han-lin. Le titre de *tchoang-youen* militaire doit par conséquent être le plus élevé qu'on puisse obtenir dans les examens qui ont pour objet la science de la guerre.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

J'ai quitté le couvent de P'ou-k'ieou, et je suis arrivé de bon matin aux frontières de P'ou-kiun. C'est ici que se trouve la tente du général Thou ; j'ai envie d'y entrer tout droit.

(Des soldats l'arrêtent et avertissent le général)

THOU-KIO

Faites-le entrer.

(Hoeï-ming entre et se jette à genoux)

THOU-KIO

Moine tondu ! d'où viens-tu pour espionner ?

HOEÏ-MING

Je ne suis pas un espion. Je suis un religieux du couvent de P'ou-k'ieou (de *l'Assistance universelle*). Maintenant, Sun-feï-hou cause d'affreux désordres. Il est venu à la tête de cinq mille soldats, et après avoir entouré le couvent de ses troupes, il veut enlever de force la fille du défunt ministre Thsouï pour en faire sa femme. Il y a un voyageur nommé Tchang-kiun-chouï qui a écrit une lettre et m'a chargé de vous l'apporter dans votre tente ². Il espère que Votre Excellence viendra promptement les délivrer ³.

Le général THOU

Satellites ! Relâchez ce religieux. Tchang-kiun-chouï est mon frère. Donnez vite cette lettre.

Hoeï-ming se prosterne et présente la lettre. Le général Thou l'ouvre et lit :

« Le frère cadet et ancien condisciple, Tchang-kong, après s'être prosterné et avoir salué deux fois, présente cette lettre à Son Excellence le général en chef :

¹ Nom honorifique de Tchang-seng, que par amitié il appelle son frère.

² Littéralement : De la transmettre au bas de votre étendard.

³ Littéralement : Viendra promptement les sauver du danger, comme lorsqu'on détache une personne qui était suspendue la tête en bas.

Si-siang-ki ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Depuis que je me suis séparé de votre noble personne, l'année s'est renouvelée deux fois. Dans les soirées où régnaient le vent et la pluie, je pensais à vous et ne pouvais vous oublier. Ayant quitté ma famille pour me rendre à la capitale, je passai par la ville d'Ho-tchong-fou, et je voulus profiter de cette occasion pour vous faire une visite et causer avec vous de ce qui s'est passé depuis notre séparation. Mais, par suite des fatigues du voyage, je tombai tout à coup malade. Depuis quelque temps me trouvant un peu mieux, et n'étant plus retenu par la souffrance, j'ai pris de légers bagages, et me suis logé dans un couvent appelé Sia-sse ¹. Mais tout à coup des troupes ont surgi en désordre. La veuve du grand ministre Thsouï-kong, se voyant accablée de peines depuis la mort de son mari, emporta son corps dans un cercueil, et, à la nouvelle des troubles, elle s'établit pour un temps (dans le même couvent). Soudain, un homme violent et cruel, connaissant la beauté (de sa fille) est venu à la tête d'une armée de cinq mille soldats, et veut se livrer à la brutalité de son caractère. Les personnes qui ont des fils et des filles, se voyant réduites à l'extrémité, sont remplies d'indignation et de douleur. Je serais heureux de les secourir, mais je pense avec chagrin que, depuis que j'existe, je n'ai jamais eu le talent de saisir une poule, et jusqu'ici ma chétive personne n'a été bonne à rien. Je songe que mon frère aîné (vous), a reçu de pleins pouvoirs pour gouverner spécialement une contrée, que du côté où il se tourne d'un air menaçant le vent se tait et les nuages changent de couleur. Les anciens

¹ Ce couvent était appelé ainsi, d'après le petit nom de l'empereur de la dynastie des Liang, qui l'avait fait bâtir. C'est le même que le couvent *P'ou-k'ieou* (le couvent de l'Assistance universelle).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

vantaient Fang-cho, surnommé *Chao-hou* ¹. Vous, mon frère aîné, qui êtes plein d'humanité, vous ne rougiriez pas devant lui ². Maintenant, votre frère cadet est réduit à une telle extrémité qu'à peine aura-t-il le temps de fuir ³. Nous levons les yeux en haut et les tournons vers vous dans une attitude inquiète ⁴. Nous vous en supplions : donnez le signal avec vos drapeaux, marchez vers la ville d'Ho-tchong-fou, aussi rapide que la foudre. Partis le matin, vous arriverez le soir. Si vous nous tirez du danger qui nous presse ⁵, Thsouï-kong, qui repose dans l'autre monde, au bord des neuf fontaines, vous en aura aussi une profonde reconnaissance ⁶. Veuillez abaisser vos yeux sur cette lettre, à laquelle je n'ajouterai rien de plus. Tchang-kong vous salue de nouveau en s'inclinant jusqu'à terre. — Écrit le 16 du deuxième mois. »

Le général THOU

Puisqu'il en est ainsi, je vais de suite donner mes ordres. Vénérable religieux, retournez d'avance. J'accourrai cette nuit même, et quand vous serez arrivé dans le couvent j'aurai déjà pris ce brigand.

HOEÏ-MING

Dans le couvent, tout le monde est aux abois ; je vous en supplie, Excellence, arrivez avec toute la célérité possible.

(Il part)

¹ Fang-cho est cité dans le *Livre des Vers* comme un homme d'un courage intrépide, Cf. *Peï-wen-yun-fou*, liv. 90, fol. 102.

² C'est-à-dire : Vous êtes aussi brave que lui.

³ Littéralement : Il n'aurait pas le temps de transporter une bougie.

⁴ Littéralement : Avec les bras pendant.

⁵ Littéralement : Si vous faites en sorte que les petits poissons qui sont à sec ne regrettent point le fleuve de l'Occident.

⁶ Il y a ici deux allusions historiques par suite desquelles la réunion des mots *yu* (porter quelque chose dans son bec) et *kie* (nouer) sont devenues synonymes de « avoir de la reconnaissance, témoigner sa reconnaissance ».

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

THOU-KIO *donnant ses ordres :*

Chefs et soldats des trois corps d'armée ! écoutez mes ordres. Qu'on choisisse dans le camp du centre cinq mille hommes des plus braves ; qu'ils partent pendant la nuit et se rendent immédiatement au couvent de P'ou-khieou, de la ville d'Ho-tchong-fou pour délivrer mon frère cadet.

La multitude répond :

Vous êtes obéi.

(Ils partent tous)

@

SCÈNE X

Sun-feï-hou, soldats ; ensuite Thou-kio

SUN-FEÏ-HOU *arrivant précipitamment avec une compagnie de soldats*

Le seigneur au cheval blanc est déjà arrivé ; que faire ? que faire ? Descendons de cheval, quittons nos cuirasses, jetons nos lances et abandonnons-nous à la volonté de Son Excellence.

THOU-KIO *entre avec une compagnie de soldats*

Vous autres, pourquoi êtes-vous descendus de cheval et restez-vous prosternés sans cuirasses et sans armes ? Vous espérez sans doute que je vous pardonnerai. Eh bien ! soit. Je veux seulement prendre Sun-feï-hou, le décapiter, et publier ensuite mes ordres. Que ceux qui ne veulent pas rester retournent à leurs champs ; quant à ceux qui veulent rester, qu'ils me donnent leurs noms par écrit, je les incorporerai dans mes troupes.

(Tous les ennemis sortent)

@

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

SCÈNE XI

Mme Tching, accompagnée de Fa-pen ; Tchang-seng ; puis Thou-kio.

M^{me} TCHING

Il y a déjà deux jours que la lettre est partie, je m'étonne de ne pas voir rapporter la réponse.

TCHANG-SENG

En dehors de la porte du couvent, on entend d'immenses clameurs qui font l'effet du tonnerre ; je pense que mon frère aîné ¹ est arrivé.

Thou-kio et Tchang-seng se reconnaissent et se saluent.

TCHANG-SENG

Depuis que je me suis éloigné de votre honorable personne, il y a bien longtemps que je n'ai reçu vos instructions, Aujourd'hui que je vois votre visage, il me semble que c'est un songe.

THOU-KIO

Je viens justement d'apprendre le lieu de votre résidence. Je me trouvais dans votre voisinage, et, comme je ne suis pas allé vous rendre visite, je vous supplie de me pardonner.

(Thou-kio aperçoit Mme Tching et la salue.)

M^{me} TCHING

Un orphelin et une veuve, accablés de misères au milieu de leur route, se voyaient infailliblement à la veille de périr ; s'ils existent aujourd'hui, c'est, en vérité, parce que vous leur avez rendu la vie.

THOU-KIO

Si des brigands se sont livrés à d'affreux désordres, c'est que j'ai manqué de faire bonne garde et de les arrêter ; par là, j'ai été cause de vos dangers et de vos terreurs ; j'ai mérité mille morts. J'oserai

¹ C'est-à-dire : Mon ami intime, le général au cheval blanc.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

demander à mon excellent frère pourquoi il n'est pas venu me trouver à ma résidence ?

TCHANG-SENG

Votre frère cadet était subitement tombé malade : voilà pourquoi il a manqué d'aller vous rendre visite. Aujourd'hui, il a regardé comme un devoir de venir à la suite de son frère aîné. De plus, hier, Madame Tching m'a promis la main de sa fille ; mais je n'ose vous donner la peine de faire pour moi les premières démarches. Voici mon intention : Un mois après avoir accompli les grandes cérémonies (du mariage), j'irai vous offrir mes remerciements.

THOU-KIO

Je vous félicite ! je vous félicite ! Madame, cet humble fonctionnaire regardera comme un devoir de faire (pour son frère) les premières démarches.

M^{me} TCHING

Cette vieille dame a encore des arrangements à faire. Pour le moment, qu'on prépare le thé.

THOU-KIO

Tout à l'heure, cinq mille ennemis viennent de faire leur soumission ; il faut absolument que j'aie leur donner mes ordres ; un autre jour, je viendrai vous offrir mes félicitations.

TCHANG-SENG

Je n'ose retenir longtemps mon honorable frère aîné ; je craindrais d'entraver son commandement militaire.

Thou-kio monte à cheval ; il s'éloigne du couvent de P'ou-kieou et fait résonner ses étriers de fer. Les soldats se dirigent vers les frontières de P'ou-kiun, en entonnant un chant de victoire.

(Ils sortent)

@

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

SCÈNE XII

Mme Tching, Tchang-seng, Fa-pen

M^{me} TCHING

Monsieur le bachelier, nous ne pourrons jamais oublier votre immense bienfait. À partir d'aujourd'hui, cessez de demeurer dans le couvent et venez vous établir dans ma bibliothèque. Demain, je ferai préparer un petit repas, et je chargerai Hong-niang d'aller vous inviter. Ne manquez pas de venir.

(Elle sort.)

TCHANG-SENG *prenant congé de Fa-pen.*

Cet humble étudiant va prendre ses bagages et se retirer dans la bibliothèque. Un homme redoutable et sans principes avait fait allumer les signaux de la guerre ¹, mais, dans l'intérêt du roi Siang-wang, j'ai envoyé la pluie et les nuages.

SUN-FEÏ-HOU

Monsieur le bachelier, je vous aurai une reconnaissance infinie.

FA-PEN

Monsieur le bachelier, lorsque vous aurez du loisir, veuillez continuer à venir dans notre couvent pour causer avec moi.

(Tchang-seng et Fa-pen sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ACTE

@

¹ Jadis, en temps de guerre, les Chinois allumaient des feux sur des tours pour donner des ordres d'un endroit à l'autre ou communiquer des nouvelles. La citation qu'on fait ici du nom de Sieng-wang montre qu'à une époque où l'ennemi le menaçait et donnait des ordres de poste en poste au moyen de signaux ignés, la pluie survint, éteignit les feux allumés sur des tours et sauva l'armée de ce roi.

Tchang-seng veut dire que la lettre qu'il a écrite au général Thou-kio a désarmé tout à coup Sun-feï-hou et a sauvé toutes les personnes du couvent.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

ACTE SIXIÈME

@

SCÈNE I^{re}

Tchang-seng, Hong-niang

TCHANG-SENG

Hier soir, la noble Dame a dit qu'elle avait envoyé Hong-niang pour m'inviter. Je me suis levé avant l'aube du jour, et j'ai attendu du matin au soir sans la voir arriver. Oh, ma belle Hong-niang !

HONG-NIANG

Ma maîtresse m'a chargée d'aller inviter Tchang-seng ; il faut que je me hâte d'arriver.

Elle chante :

Cinq mille ennemis ont été dispersés en un moment, comme de légers nuages.

Toute notre maison, à la veille de périr, a reçu une nouvelle vie.
Nous pouvons épanouir notre cœur ; offrons un sacrifice aux dieux,

Et présentons-leur les rares produits de la terre et des eaux.
Tchang-seng, notre sauveur, mérite nos respects et nos hommages.
Avant-hier, toutes nos espérances paraissaient évanouies, mais une simple lettre a tenu lieu des ouvertures de mariage ¹.

(L'air change)

Maintenant que le pavillon de l'orient ² s'est dégagé du milieu des nuages,
Il n'est plus besoin de l'attendre ³, au lever de la lune, dans le pavillon d'occident.

¹ Litt. : Une lettre a été l'entremetteuse (de mariage) et le témoin.

² Dans l'antiquité, le pavillon de l'orient était l'endroit où les empereurs recevaient les hôtes renommés par leurs vertus ou leurs talents. Ici, il s'agit d'un homme d'un mérite distingué, que M^{me} Tching est sûre d'avoir pour gendre. Comme si Hong-niang disait : Maintenant que les doutes ou les craintes, au sujet d'un époux, se trouvent dissipés.

³ C'est-à-dire : Il n'est plus nécessaire que Ing-ing attende Tchang-seng.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Si quelqu'un réchauffait votre mince couverture et votre oreiller
solitaire, vous ne sentiriez pas les atteintes du froid ¹.

Vous brûlez ² dans une précieuse cassolette des parfums exquis.

Une brise légère traverse votre jalousie brodée ;

Le silence règne en dedans de la fenêtre verte.

Elle parle :

Me voici arrivée à la bibliothèque.

Elle chante :

Dans cette demeure sombre et retirée, je crois entendre quelqu'un
qui marche.

Les gouttes de la froide rosée scintillent sur la mousse verdoyante.

En dehors de la fenêtre, je vais tousser une fois.

TCHANG-SENG

Qui est là ?

HONG-NIANG

C'est moi-même.

(Tchang-seng ouvre la porte)

Elle chante :

Il a ouvert sa porte rouge, et m'a soudain répondu.

Il a joint les mains, s'est incliné avec grâce, et est venu au-devant de
moi ;

Je n'ai pas eu le temps de lui souhaiter dix mille bonheurs ³.

Son petit bonnet de crêpe noir éblouit les yeux.

Son vêtement est d'une éclatante blancheur.

Des pierres précieuses résonnent à sa ceinture.

(L'air change)

¹ Ce passage s'adresse à Ing-ing, que Hong-niang désire voir mariée avec Tchang-seng.

² Suivant une note du texte, ce passage et les deux suivants rappellent le pavillon d'orient où demeure Tchang-seng.

³ C'est-à-dire : De lui faire mon salut. Les personnes d'une basse condition et les jeunes gens, saluent les personnes âgées ou d'un rang honorable, en disant *Wan-fo* (dix mille bonheurs). Les femmes s'expriment aussi de même en pareil cas.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Son habit et son bonnet sont propres et élégants, mais sa figure est encore plus charmante.

Ne dites pas qu'il a su toucher seulement le cœur de Ing-ing ;
Depuis que j'ai vu ses traits, son talent et son caractère,
Quoique j'aie été jusqu'ici froide et insensible, j'en suis devenue vivement éprise.

Elle parle :

Je suis venue vous inviter de la part de Madame.

TCHANG-SENG

Je pars à l'instant.

HONG-NIANG *chante :*

Avant que j'eusse prononcé un mot, il s'est empressé de me répondre,
Comme s'il eût dû voler au devant de Ing-ing,
Mademoiselle, a-t-il dit, je viens, je viens tout de suite.
Dès que des bacheliers ont reçu une invitation,
On dirait des soldats qui ont entendu l'ordre du général.
D'avance, les cinq Esprits ¹ qui règnent au dedans de lui, ont montré le désir d'obéir au fouet et à l'éperon.

TCHANG-SENG

J'oserai demander à Mademoiselle Hong-niang quel est ce repas, et s'il y aura d'autres étrangers.

HONG-NIANG *chante :*

D'abord, c'est parce que vous avez dissipé ses craintes ;
Ensuite, c'est pour vous témoigner sa reconnaissance.
Elle n'a point invité des voisins, elle n'a point réuni des parents ;
Elle n'a point reçu de présents de cérémonie ¹ ;

¹ On entend par là les cinq Esprits qui président au cœur, au foie, à l'estomac, aux poumons, aux reins. Cette phrase veut dire qu'il a été ravi de joie, et qu'il s'est hâté, avec toute l'ardeur dont il était capable, d'obéir à l'invitation que lui apportait Hong-niang.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Elle a tenu à l'écart la multitude des religieux, et elle a invité un homme distingué, pour être l'époux de Ing-ing,

Et je vois qu'il a obéi avec respect à l'invitation qu'il a reçue.

Il s'est retourné et est resté immobile ².

La littérature a tourné la tête à ce bachelier ; il a l'air d'un fou, d'un écervelé ³.

Il a poli et lustré sa tête et son cou avec un soin extrême ; il est luisant comme un taon.

La vue est éblouie par l'éclat de sa toilette ; les dents mêmes en éprouvent un agacement douloureux ⁴.

Comme ce jeune homme s'est montré habile en une chose, il sera habile en toutes choses.

Ne le comparez pas à ceux qui, après avoir échoué dans une entreprise, échouent infailliblement en toutes choses.

Dans ce monde, quoique les plantes et les arbres soient privés de sentiment, on en voit cependant qui naissent liés ensemble.

(L'air change)

Bien que ce bachelier soit fort jeune, comment pourrait-il éviter le mal d'amour ?

Il a reçu du ciel une rare intelligence, et il sait se parer avec autant de grâce que d'éclat ;

La nuit, il dort seul et isolé.

J'ai entendu que les hommes de talent ont le cœur chaud,

¹ Il s'agit, je crois, de présents qu'on offre en signe de félicitation.

² Tel est le sens que donne une glose à l'expression *kou-ing*, regarder l'ombre... *Ibid.* Tchang-seng étant d'abord parti, se retourne ; après s'être retourné, il s'arrête tout court.

³ Suivant une note, les singulières expressions *fong-kien*, et *souan-ting*, signifient « un fou ».

⁴ Je passe vingt mots dont voici le sens : Il a mis sous clé six mesures de vieux riz, il a couvert avec soin sept ou huit terrines de navets. Suivant l'annotateur Ching-tan, ce passage signifierait que Tchang-seng saura bien nourrir Ing-ing (lorsqu'elle sera devenue son épouse). Quand cette explication serait exacte, de pareilles idées ne sauraient passer dans la traduction française.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Et que, s'ils rencontrent une belle personne qui les reçoit avec
froideur,

Le bonheur de leur vie entière se trouve compromis.

Sa conduite est sincère et ses sentiments sont vrais ;

Cette nuit, vous avez pu vous-même en acquérir la preuve.

(L'air change)

Cette soirée a été pleine de joie et d'allégresse ;

La jeune Ing-ing, si frêle et si délicate, comment a-t-elle pu y
résister ?

Quant à vous, soyez calme et doux ;

Lorsqu'à la clarté de la lampe, vous rapprocherez votre visage du
sien ¹,

Quand vous admirerez en détail ses traits charmants,

Quelque beau que vous soyez, vous ne pourrez vous détacher d'elle.

TCHANG-SENG *parle* :

J'aurais dû vous demander, Mademoiselle, quels sont les
préparatifs qu'on a faits aujourd'hui de ce côté-là ? Ce jeune
bachelier pourrait-il faire une démarche téméraire ?

HONG-NIANG *chante* :

De ce côté-là, la terre est tapissée de fleurs rouges ; on dirait une
épaisse couche de fard.

L'heure de la joie et l'image du bonheur sont arrivées en un clin
d'œil.

Madame, en m'envoyant, m'a dit : Pas de lenteur ; priez le bachelier
de ne point refuser.

Au milieu de la salle, il verra un tapis où deux oiseaux *youen* et
yang ², brodés en or, folâtrèrent à la clarté de la lune ;

¹ Litt. : « Vous croiserez votre cou de *youen*. L'oiseau *youen* et le *yang*, sa femelle, sont l'emblème de l'union conjugale.

² Ces deux oiseaux, qu'on appelle en français canards mandarins, sont le symbole de l'union conjugale.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Des deux côtés s'élèvent des paravents en jade, ornés de paons ¹,
que soulève le vent du printemps ;
En bas, la flûte du phénix et des castagnettes d'ivoire ; la guitare de
l'oie et l'orgue de l'oiseau *louan* ².

TCHANG-SENG

J'oserai adresser une question à Mademoiselle Hong-niang ; Ce
jeune étudiant, se trouvant en voyage, n'a absolument rien pour
faire des présents de cérémonie. Comment pourrait-il se présenter
devant Madame Tching ?

HONG-NIANG chante :

On ne demande pas avec opiniâtreté des présents de noce,
Le mariage va se conclure en un instant.
Cette heureuse union a été arrêtée par le ciel.
Vous êtes nés tous deux pour monter sur le *fong* et sur le *louan* ³.
Une fois appuyés sur l'oreiller, pourraient-ils craindre de ne pas voir
le Bouvier et la Tisseuse ⁴ ?

¹ Theou-sse-tcheou avait la charge de *Tchou-koue*. Il avait une fille très intelligente qui ayant lu *l'Histoire des femmes célèbres* l'avait retenue dans sa mémoire. Quelqu'un dit : Cette fille a une physionomie extraordinaire. Il ne faut pas la marier à la légère. Il peignit deux paons sur un paravent, et invita ceux qui la demandaient en mariage à tirer deux flèches sur ces paons, promettant à celui qui leur percerait un œil de la lui donner pour épouse. Kao-tsou, de la dynastie des Thang, qui avait tiré le dernier, perça un œil à chacun des deux paons. Theou donna aussitôt sa fille à l'empereur. De là est venue l'expression *kong-tsio-p'ing*, le paravent des paons.

² *Louan* est le nom d'un phénix femelle.

³ C'est-à-dire : Pour être unis ensemble, comme la fille du prince Mo-kong et le joueur de flûte, et être admis, à leur exemple, dans le séjour des dieux.

Fong, désigne le phénix mâle, et *louan*, le phénix femelle, qu'on appelle aussi *hoang*. Sous le règne de Mo-kong, du royaume de Thsin, il y avait, dit-on, un homme qui jouait si bien de la flûte appelée *siao*, qu'il pouvait faire venir les paons et les cigognes. Mo-kong avait une fille nommée Long-yu qui aimait à jouer de la même flûte. Le prince la lui donna en mariage, et construisit une tour qu'il appela *Fong-hoang-thaï*, la tour du phénix mâle et du phénix femelle. Les deux époux s'étant fixés au haut de cette tour, au bout de quelques mois, un phénix mâle et un phénix femelle descendirent du ciel. Les deux époux montèrent sur chacun des deux phénix, s'élevèrent jusqu'au ciel et disparurent.

⁴ C'est-à-dire : Pourraient-ils craindre de ne pas se marier ? Le bouvier (*Kien-nieou*) ; et la tisseuse (*Tchi-niu*, Lyra des astronomes) sont deux constellations que les Chinois ont personnifiées. Voici leur histoire suivant la mythologie : A l'orient du fleuve du ciel (la voie lactée), il y avait une femme qui était la nièce de l'empereur du ciel. Elle excellait dans les travaux de son sexe. Tous les ans, sur son métier, elle tissait les nuages de diverses

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Leur bonheur est vraiment parfait. Sans avoir dépensé la moitié d'un
fil de soie rouge ¹,

Ils ont formé une union qui était décrétée depuis un siècle.

Vous avez eu le talent d'écraser les ennemis et de susciter un brave
général.

Ce double mérite l'a attachée à vous aussi bien qu'une bande de
crêpe rouge ².

Le cœur de Ing-ing vous était soumis d'avance,

(Parce que) votre stratagème habile ³ a tenu lieu d'un million de
soldats.

Depuis l'antiquité, le talent littéraire est en grand honneur.

Où a-t-on vu une épouse vêtue d'une robe bleue et étincelante de
perles,

Qui n'ait pas été obtenue à l'aide d'une lettre jaune ⁴ écrite à la lueur
d'une lampe de bronze.

(L'air change)

couleurs, qui sont les vêtements du ciel. L'empereur céleste eut pitié de son isolement, et la maria à *Kieu-nieou* (au Bouvier) qui se trouvait au midi de la voie lactée.

Après son mariage, elle cessa de tisser. L'empereur céleste entra en colère, et, pour la punir, il la renvoya à l'orient du fleuve (de la voie lactée), et lui permit de ne voir son époux qu'une fois par an (la septième nuit de la septième lune).

¹ Allusion historique. Sous la dynastie des Thang, Kouo-youen-tchin était gouverneur de Tchang-tcheou. Comme il était d'une beauté remarquable, un ministre nommé Tchang-kia-tching voulut le marier à une de ses filles. « J'ai cinq filles, dit-il ; je les placerai derrière une tapisserie traversée par cinq fils de soie, chacune d'elles en tiendra un. Celle dont vous aurez tiré le fil de soie deviendra votre épouse. » Youen-tchin obtint la cinquième, qui était la plus belle de toutes.

² L'empereur Wou-ti, de la dynastie des Tsin (265-274 après J.-Ch.), recherchait les plus belles filles du peuple pour son harem. Dès qu'il en avait choisi une, il lui attachait au bras une bande de crêpe rouge.

³ C'est-à-dire : La lettre que vous avez écrite au général Thou. Litt. : En général, c'est parce que Kiun-chouï (c'est-à-dire Tchang-seng) avait dans la poitrine (dans l'esprit) un million de soldats. Il y a ici une allusion historique. Fan-tchong-yen, du royaume de Song, était gouverneur de Si-hia. Les ennemis disaient : Le petit *Fan* a dans la poitrine (dans l'esprit) un million de soldats. On ne peut le braver comme le vieux *Fan*.

L'expression *Siao-fan* (le petit Fan) désignait Youen-hao-koue, surnommé Hia. *Ta-fan* (le grand Fan) désignait Fan-yong qui avait aussi été gouverneur de Si-hia. Pour louer un homme qui a beaucoup de talent, on dit communément qu'il a dans la poitrine des cuirasses et des lances, ou bien des cuirassiers et des fantassins.

⁴ Litt. : Qui ne soit pas sortie d'un papier jaune et d'une lampe verte.

Les anciens écrivaient leurs lettres sur du papier jaune. Lorsqu'ils avaient fait une faute, ils l'effaçaient avec du *hiong-hoang* (de l'or piment).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Ma jeune maîtresse est sans famille, et Monsieur sans amis.
Dans toute sa personne aucun trouble, aucune inquiétude ne se révèle.
En vérité, elle est calme et silencieuse, mais elle attend avec impatience un hôte au cœur juste et bienveillant.
Par des détours sous la galerie, nous éviterons les religieux.
On ne peut résister aux ordres de Madame ; allons ensemble la trouver tout de suite.

TCHANG-SENG

En ce cas, Mademoiselle Hong-niang, veuillez seulement me précéder d'un pas ; je vous suivrai.

HONG-NIANG *chante* :

Monsieur le bachelier, ne faites pas tant de cérémonies ; Madame vous attend avec impatience.
Les anciens disaient : Il vaut mieux obéir à une invitation que de se confondre en respects ¹. N'obligez pas Hong-niang à venir vous inviter une seconde fois.

TCHANG-SENG

Hong-niang est partie. Je vais fermer la porte de la bibliothèque. Quand je serai arrivé chez la noble Dame, elle me dira : « Tchang-seng, vous voilà enfin arrivé. Puisque vous devez, avec Ing-ing, former un heureux couple, buvez d'abord deux tasses de vin ; vous pourrez ensuite goûter les joies du mariage ². »

Elle dira encore : « *Sun feï-hou*, vous avez réellement été mon grand bienfaiteur ; je vous ai d'immenses obligations. Un autre jour,

¹ Ceci est un proverbe dont les deux termes riment : « *Kong-king*, pou-jou-t'song-ming. » Pour donner l'équivalent de cette double consonance, il aurait fallu pouvoir trouver en français un synonyme du mot ordre qui rimât avec *respect*, comme si l'on disait : Il vaut mieux obéir à un *décret* que de montrer du *respect*.

² Litt. : Deinde in cubiculo connubium perficies.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

dès que j'aurai du loisir, je dépenserai dix ligatures ¹ de bonne monnaie, et j'inviterai le religieux Fa-pen à célébrer un service pour vous faire passer dans le séjour des dieux. Mon unique désir que le dieu Dragon produise les nuages du matin et envoie la pluie de la Loi pour témoigner secrètement ma reconnaissance au général Tigre ². »

(Il sort)

FIN DU SIXIÈME ACTE

@

¹ Dix ligatures répondent à 10 onces d'argent (ou 75 fr.). Une ligature représente en général 1.000 pièces de cuivre, qui sont percées au milieu pour être passées par une corde. Un tel chapelet de pièces, que l'on donne pour une once d'argent, et qui, suivant le change, varie quelquefois de 1.000 à 12 ou 1400, s'appelle *i-kouan*, une *enfilade* ; les missionnaires ont adopté le mot *ligature*.

² Allusion au surnom de *Fei-hou* (tigre volant) qu'on avait donné au général *Sun* qu'avait soumis et mis à mort le général *Thou*, appelé subitement avec son armée par la lettre de Tchang-seng.

ACTE SEPTIÈME

@

SCÈNE I^{re}

M^{me} Tchang, Hong-niang, Tchang-seng

M^{me} TCHING

Hong-niang est allée inviter Tchang-seng ; comment se fait-il qu'elle ne revienne pas ?

HONG-NIANG *apercevant sa maîtresse :*

Tchang-seng m'a priée d'aller devant ; il va arriver dans un instant.

(Tchang-seng salue M^{me} Tching.)

M^{me} TCHING

Avant-hier, si nous ne vous eussions pas eu, est-ce que nous serions du monde aujourd'hui ? Ma famille entière vous doit la vie. Je vais préparer un petit repas, qui ne peut compter pour une marque de reconnaissance. Quelque chétif qu'il soit, veuillez ne pas le dédaigner.

TCHANG-SENG

« Quand le bonheur arrive à celui qui s'appelle un homme (ordinaire) ¹, tout le peuple en profite et y trouve sa sécurité. »

Quant à la défaite des ennemis, qui a fait le bonheur de la noble Dame, c'est une affaire passée qui ne vaut pas la peine d'être mentionnée.

M^{me} TCHING

Prenez du vin, Monsieur le bachelier, et videz d'abord cette tasse pleine.

¹ Cette sentence est un axiome qu'on applique à l'empereur, qui s'appelle humblement *i-jin* (un homme comme les autres).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

TCHANG-SENG

Ce que m'offre une personne d'un âge respectable, je n'ose le refuser.

(Il se lève et boit ; puis il offre du vin à Mme Tching)

M^{me} TCHING

Monsieur le bachelier, veuillez vous asseoir.

TCHANG-SENG

C'est mon devoir de rester debout à vos côtés ; comment oserais-je m'asseoir en face de la noble Dame ?

M^{me} TCHING

Ne dit-on pas qu'il vaut mieux obéir à une invitation que de se confondre en respects ?

(Tchang-seng remercie et s'assied — M^{me} Tching appelle Hong-niang et lui ordonne de faire venir Mademoiselle)

@

SCÈNE II

ING-ING

Maintenant qu'il a balayé les ennemis ¹, je renais au bonheur ² ; le soleil et la lune, suspendus sur nos têtes, vont éclairer notre joyeux festin.

Elle chante :

Si Tchang-seng, le coryphée des licenciés ³ n'eût pas été ici,

¹ Litt. : Il a balayé le vent et la fumée.

² En chinois : Je reviens à la *région pure* (tsing-thou). La *région pure* est une expression bouddhique qui désigne un lieu idéal où tous les mortels doivent un jour vivre en paix et exempts de soucis et de tourments. (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. 37, fol. 48).

³ Tchang-seng s'appelle lui-même l'homme des livres (l'étudiant), le bachelier. C'est pour le flatter que Ing-ing lui donne ici ce titre honorable.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Quel autre aurait pu faire retirer les soldats ennemis ?
On a servi du vin et des fruits ; on a mis en ordre les instruments de
musique ;
Les cassolettes laissent échapper de légers nuages de parfums, et les
fleurs répandent une odeur délicieuse.
On a relevé les jalousies qu'agitait le vent d'orient.
Il a sauvé du malheur notre famille entière ;
Il est juste qu'on lui donne des marques solennelles de
reconnaissance et de respect.

HONG-NIANG

Aujourd'hui, Mademoiselle s'est levée de grand matin.

Elle chante :

Tout à l'heure, près de sa fenêtre ornée de gaze bleu, elle a peint ses
deux sourcils ;
Après avoir secoué la poussière parfumée qui salissait sa robe de
soie,
Du bout de ses doigts, elle a délicatement posé sur son front un
bandeau de fleurs d'or.
Si on ne l'avait pas éveillée en sursaut ¹,
Elle dormirait encore sous sa couverture brodée.

Elle parle :

Mademoiselle a fini de bonne heure sa toilette. Elle va laver ses
mains ; je vois sa tête lisse et brillante. Tchang-seng, vous avez bien
du bonheur. Mademoiselle est vraiment une noble épouse que vous
envoie le ciel.

ING-ING *chante :*

Tu babilles sans rime ni raison.
Tu dis que ma tête, que je devais parer, est lisse et brillante.
Cesse de m'étourdir par ton caquetage.

¹ C'est-à-dire : Si Hong-niang ne l'avait pas brusquement éveillée, par ordre de sa mère.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Il ne convient pas de dire ce qui vient à la bouche.
Comment sais-tu que son bonheur a été décrété par le ciel,
Et que je pourrai tout de suite devenir une noble dame ?

(L'air change)

Je te permets seulement de dire que je l'aime et qu'il répond à mon
amour ;

Dès aujourd'hui, cette affection mutuelle nous est bien permise.
Notre reconnaissance pour lui est une reconnaissance légitime.
Ma mère, vous vous inquiétez trop.

(L'air change)

Quoique je doive apporter une riche dot,
Qui aurait pensé que deux choses n'en formeraient qu'une et se
confondraient ensemble ¹ ?

Mais, Tchang-seng, pour avoir appelé un général et exterminé les
ennemis,

Est bien digne d'obtenir une partie de votre fortune.

Combien allez-vous dépenser pour nous unir ensemble ?

Gardez-vous de ménager l'argent et de vous tourmenter l'esprit.

Peut-être craignez-vous le tracassé du festin ?

(L'air change)

En dehors de la porte et devant la jalousie de la fenêtre,

Avant d'avoir déplacé mes petits pieds, j'ai lancé un regard furtif.

TCHANG-SENG

Ce jeune étudiant va changer de vêtement.

(Il aperçoit subitement Ing-ing)

ING-ING chante :

¹ Ce passage manque de clarté. Suivant une note du texte, « la première chose est l'émotion causée par la beauté (titre du premier acte) la seconde, la demande en mariage. Ce n'est point son sentiment qu'elle exprime, mais l'opinion publique. » Comme si elle disait : Qui aurait pensé que le mariage suivrait de si près la première entrevue ?

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Qui aurait pensé qu'avec son esprit habile à saisir un moment favorable, il aurait réussi à m'apercevoir ?
J'en suis tout émue. — Je m'enfuis ! je m'enfuis !

@

SCÈNE III

M^{me} TCHING

Viens, ma chère fille, pour saluer ton frère aîné ¹.

TCHANG-SENG

Hélas ! ces paroles ne sont pas d'un bon augure.

ING-ING

Hélas ! ma mère a retiré sa parole ².

HONG-NIANG

Hélas ! cet amour fait aujourd'hui votre malheur.

Elle chante :

À la voir, on la dirait blessée par une épine et incapable de se mouvoir.

En proie à une sorte de délire, elle ne sait de quel côté se diriger.

Troublée, hors d'elle-même, elle ne peut répondre.

Dévorée d'inquiétude, il lui est difficile de rester couchée ou assise.

(L'air change)

En vérité, sa vieille mère est bien méticuleuse.

Comment veut-elle qu'elle le salue comme une sœur cadette salue son frère aîné ?

Les eaux blanches du pont azuré ont débordé ¹ ;

¹ Dans ce moment, elle ne veut plus donner sa fille à Tchang-seng, qu'elle désigne ici par un titre de pure politesse. Elle voudrait remplir les instructions de feu son mari qui la destinait à Tching-heng, son neveu.

² Litt. : Ma mère a changé les sorts.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Un incendie subit a consumé le temple du dieu étranger ².

Les flots écumeux ont violemment séparé en deux le poisson *pi-mo-yu* ³.

D'où vient cette tristesse profonde ?

Le chagrin voile son front et contracte ses sourcils.

(L'air change)

Son cou blanc comme la neige est tristement penché,

Ses cheveux noirs sont complètement épars,

Son esprit intelligent est à bout de ressources.

Aura-t-elle encore l'occasion de le voir et de causer librement ?

Ses yeux brillants comme des étoiles sont mornes et éteints ;

Sa bouche parfumée exhale d'amers soupirs ;

Elle se consume de douleur et ne peut se consoler.

En vérité, ce festin s'est évanoui en un instant ⁴.

M^{me} TCHING

Hong-niang, apportez du vin chaud, et que ma fille en présente une tasse à son frère aîné.

(Ing-ing lui présente une tasse de vin)

¹ Ces deux phrases rappellent deux allusions historiques et donnent à entendre que le mariage projeté est manqué pour toujours. Wei-seng avait donné un rendez-vous au bas du pont bleu à une jeune fille qu'il devait épouser. La jeune fille n'étant pas venue, Wei-seng ne bougea point de l'endroit convenu, quoique l'eau de la rivière fût venue envahir le pont bleu. Il embrassa un des piliers du pont et mourut.

Sous la dynastie des Tsi du nord, à la naissance de l'empereur du royaume de Cho occidental, la princesse sa mère chargea Tchîn-chi de le nourrir et de l'élever. Quand il fut devenu grand, la princesse convint un jour d'aller le rejoindre dans un certain temple. À son arrivée, elle le trouva profondément endormi. Elle lui ôta la tablette de jade avec laquelle il jouait dans son enfance, la cacha dans son sein et se retira. À son réveil, le jeune prince s'en aperçut et devint tellement furieux, qu'il mit le feu au temple.

² Cf. note 182.

³ C'est le répétition de l'idée exprimée dans la note 182. Dans la mer orientale, il y a, dit-on, une espèce de poisson, qu'on suppose composé de deux corps pourvus chacun d'un œil. Ce n'est que lorsque les deux parties sont réunies qu'il peut circuler au milieu des eaux. Ici, la séparation des deux corps du *pi-mo-yu* est l'emblème de la séparation de deux époux ou de deux personnes qui doivent se marier ensemble.

Suivant le dictionnaire mongol de Kowalewski, le poisson *pi-mo-yu* (*kalphini*) est une espèce de sole ou de barbue (*pleuronectes*).

⁴ Litt. : Ressemble, en vérité, à la réunion des corbeaux (qui se séparent aussi aisément qu'ils se rassemblent).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

TCHANG-SENG

Ce jeune étudiant est un bien petit buveur ¹.

ING-ING

Hong-niang, emportez les tasses et les soucoupes.

Elle chante :

Il ne boirait pas du suc de jade ni de l'eau d'or.

Pourrait-il croire que le pavillon d'occident qu'il voyait éclairé par la
lune

S'évanouirait comme l'illusion d'un songe ² ?

De chaudes larmes tombent furtivement de ses yeux ;

Il les essuie avec l'air d'un homme en délire, et en a mouillé sa
manche de soie,

Il ouvre avec peine ses yeux fatigués ;

Frappé d'inertie, il s'est ramassé sur lui-même.

Il a de la peine à élever la main, et ne peut la porter à la hauteur de
l'assiette ³.

Le maladie qui le mine s'aggrave de plus en plus.

Décidément, il lui sera difficile de recouvrer sa première vigueur ⁴.

Ma mère, maintenant que vous l'avez tué,

Qui viendra à notre secours ¹ ?

¹ Litt. : Ma capacité est fort étroite ; c'est-à-dire : Je ne puis boire une si grande tasse de vin.

² Litt. : Se changerait en rameau du midi, vu dans un songe. L'expression *nan-ko-mong*, le rêve du rameau du midi, s'applique aux choses illusoires. En voici l'origine, suivant la mythologie chinoise : Chun-yu-fun, s'étant endormi au pied d'un *hoai* (*sophora japonica*), rêva qu'un roi lui avait donné en mariage sa fille appelée *Kin-tchi-kong-tchou* (la princesse au rameau d'or) et l'avait nommé gouverneur d'un district appelé *Nan-ko-kiun* (le district du rameau du midi). À son réveil, il vit une caverne bien éclairée où avec de la terre on avait construit des murs, des tours, des palais. Il aperçut une immense quantité de fourmis qui avaient pour roi une grande fourmi à ailes blanches et à tête rouge. Il pénétra au fond d'une autre caverne habitée par des fourmis et conduisant à un immense rameau tourné vers le midi (*nan-ko*) ; c'était précisément le district du *rameau du midi* qu'il avait été chargé de gouverner.

³ Il a pris la tasse de vin, sans regarder autour de lui, et il n'a pas la force de l'élever jusqu'à sa bouche.

⁴ Litt. : De revenir à la vie.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

M^{me} TCHING

Ma fille, il faut absolument que tu offres une tasse de vin à ton frère aîné (à Tchang-seng).

(Ing-ing lui offre une tasse de vin)

TCHANG-SENG

J'ai déjà dit que cet étudiant est un bien petit buveur.

ING-ING

Tchang-seng ! veuillez accepter cette tasse de vin.

Elle chante :

Lorsque je verse du vin de la cruche pour adoucir vos soucis,
Vous baissez silencieusement la tête et vous ne cessez de refuser,
Et pourtant l'ivresse n'a point rougi votre visage.
Vous trouvez trop grand ce verre de cristal.
Croyez-moi, le vin vous remettra le cœur.

(L'air change)

Si maintenant vous vous laissez ainsi abattre par la douleur,
Je me demande quelle sera dans la suite la mesure de votre amour ?
Je voulais vous dévoiler les tristes sentiments qui m'oppressent,
Mais hélas ! ma mère est assise à mes côtés
Et je me trouve très éloignée de vous.
Le court espace qui nous sépare me paraît égal à la distance du ciel.

(Tchang-seng ayant bu un verre de vin, Ing-ing se met à table)

M^{me} TCHING

Hong-niang ! versez encore du vin ; et vous, Monsieur le bachelier, videz-moi ce verre plein.

(Tchang-seng ne répond pas)

ING-ING chante :

¹ L'expression *leou-lo*, qui termine le vers, est expliquée en note de deux manières : 1° par le mot *jeu, badinage* (vous tuez les gens, et vous regardez cela comme un jeu d'enfant ?) ; 2° par le mot *partisan* (quel partisan emploieriez-vous encore ?).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Quoique vous soyez l'auteur de ce fatal changement ¹,
On a déjà deviné l'énigme.
Croyez-vous encore le consoler par des paroles doucereuses ² ?
Vous ne ferez qu'ajouter à sa douleur.

(L'air change)

La plupart des femmes ont naturellement une destinée malheureuse.
En tout temps, les bacheliers ont manqué d'énergie ³.
Le chagrin a tué l'oie sauvage qui a perdu son guide ⁴ ;
Et la fille à la dote opulente se voit abandonnée.
J'ignore en quel lieu elle ⁵ va m'envoyer.

(Tchang-seng rit froidement)

ING-ING *chante* :

Pensez-vous qu'il rie aux éclats ?
Ce sont les perles de ses larmes qui sortent de son sein.
Si, avec sa lettre, il n'avait pas vaincu l'armée des ennemis
Comment notre famille entière aurait-elle conservé sa vie ?
S'il ne songe pas à contracter un mariage, à quoi pense-t-il ?
Il est bien difficile à prendre.
Les mensonges que vous débitez sont grands comme le ciel.
Si je réussis, je le devrai à vous, ma mère ;
Si j'échoue, vous serez un autre Siao-ho ⁶.

¹ Elle s'adresse à sa mère.

² C'est-à-dire : En l'invitant doucement à boire.

³ Elle se plaint indirectement de ce que Tchang-seng semble regretter de l'avoir demandée en mariage.

⁴ L'oie sauvage qui mène la bande s'appelle *theou-ngo* (l'oie-tête). Elle s'afflige d'avoir perdu son père et se compare aux oies sauvages qui ont perdu leur guide et qui errent en désordre.

⁵ Ce mot désigne sa mère qu'elle accuse secrètement de s'opposer son mariage.

⁶ C'est-à-dire : Vous serez la cause de mon malheur. *Siao-ho* était un lettré célèbre qui rendit de grands services à Lieou-pang, vainqueur du dernier prince des Tsin (l'an 206 av. J.-Ch.). Il devint premier ministre. Tchang-liang lui ayant dit que Han-sin se soumettait à la dynastie des Han, Siao-ho s'entretint avec lui et admira son intelligence. Peu après, Han-sin se soumit aux Han. L'empereur le nomma général en chef. Quant les Han eurent pris possession de l'empire, l'empereur donna à Tchih-hi le titre de comte de Hoaï-in. Tchih-hi refusa obstinément ce titre. Han-sin ayant formé

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

(L'air change)

Dès ce moment ma figure, qui a l'éclat du jade, va se flétrir comme
la fleur du poirier.

Mes lèvres vermeilles comme la cerise vont devenir ternes et pâles.

Que faire ? Ma douleur est profonde comme la sombre mer ; elle est
épaisse comme la vaste terre, et immense comme le ciel
d'azur.

Avant-hier, je la contemplais comme le mont Thaï-hang ¹ ;

J'éprouvais une soif que toute la mer d'orient n'aurait pu éteindre.

Aujourd'hui elle m'a réduite au comble du malheur.

Elle a brisé deux tendres boutons de fleurs jumelles.

Elle a coupé la ceinture qui unissait deux cœurs parfumés d'amour.

Elle a séparé deux rameaux beaux comme le jade qui étaient
étroitement unis ².

Il est difficile, me disais-je, de vivre (avec un époux) jusqu'à ce que
l'âge ait blanchi les cheveux.

Qui aurait pensé que je verrais mon printemps arrêté dans sa fleur ?

avec lui un projet de révolte, l'empereur fit mourir Tchih-hi. L'impératrice Liu-heou, informée que Han-sin avait trempé dans le complot de Tchih-hi, s'était concertée avec le premier ministre (Siao-ho) pour le faire périr aussi. Elle fit publier la victoire remportée sur les rebelles, afin que tous les grands vissent au palais offrir leurs compliments de félicitation. Han sin fut le seul qui s'excusa. Mais l'impératrice n'ayant point reçu ses excuses, il se fit porter au palais. À peine fut-il sur les degrés de la salle impériale que l'impératrice le fit saisir et décapiter. Voilà pourquoi l'on dit ici que la victoire (le succès) ou la défaite (l'insuccès) dépendent de Siao-ho, c'est-à-dire de M^{me} Tchih dont la décision est souveraine.

¹ C'est-à-dire : Je la regardais (ma mère) comme une personne digne d'admiration et de respect.

² Il y a ici une allusion à un fait historique qui paraît mêlé de circonstances fabuleuses. La femme de Han-pong, magistrat du royaume de Tsin, était extrêmement belle. L'empereur Khang-wang l'enleva et en fit sa favorite. Son mari ayant été emprisonné par ordre de l'empereur, se donna la mort. L'empereur emmena sa favorite et la fit monter sur un belvédère pour la récréer ; mais, celle-ci, toujours affligée de la mort de son époux, se précipita du haut de la tour et se tua. On trouva dans sa ceinture une lettre où elle demandait que son corps fût enseveli dans le même tombeau que son mari. L'empereur entra en colère et repoussa sa demande. Il ordonna que sa tombe fût élevée en face de celle de Han-pong. Dans la suite, deux arbres appelés *tse* poussèrent au-dessus des deux tombeaux. Leurs racines se croisèrent sous terre, et en haut leurs branches se marièrent. On vit deux oiseaux nommés *youen* et *yang* (canards mandarins, mâle et femelle, qui sont l'emblème d'une heureuse union) qui

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Mon avenir, brillant comme une pièce de brocard, s'est évanoui
devant moi.

D'un côté, elle l'a trompé par des paroles doucereuses ;

D'un autre, elle m'a abusée par l'appât d'une vaine renommée.

M^{me} TCHING

Hong-niang, conduisez Ing-ing dans sa chambre à coucher.

(Ing-ing prend congé de Tchang-seng et sort)

TCHANG-SENG

Ce jeune étudiant se sent étourdi par le vin et vous demande la permission de se retirer. Il désire, auparavant, dire un mot à la noble Dame. Il ne sait si elle y consentira. Précédemment, des ennemis forcenés voulaient s'abandonner à la violence. Dans un moment de trouble et d'alarme, la noble Dame a dit quelle donnerait Ing-ing en mariage à celui qui pourrait faire retirer les ennemis. A-t-elle fait ou non cette promesse ?

M^{me} TCHING

Je l'ai faite.

TCHANG-SENG

Dans ce moment, quel est l'homme qui s'est mis en avant avec un courage intrépide ?

M^{me} TCHING

Il est bien vrai, Monsieur le bachelier, que c'est à vous que nous devons notre salut. Mais, lorsque feu le ministre était du monde ¹...

.....

TCHANG-SENG

Veillez, Madame, vous arrêter un moment. Dans ce moment-là, lorsque j'écrivis promptement une lettre pour appeler à votre secours

perchèrent constamment sur cet arbre en faisant entendre jour et nuit des cris plaintifs.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

le général Thou, croyez-vous par hasard que c'était uniquement pour manger et boire aujourd'hui ? Ce matin, Hong-niang m'avait instruit de vos intentions, et je croyais compter sur une promesse d'or, et épouser avec bonheur une personne belle comme le jade. Je ne sais, Madame, dans quelle vue vous m'avez jeté à la tête les mots de frère aîné et de sœur cadette. Dites-moi, je vous prie, quel besoin a Mademoiselle de me regarder comme son frère aîné ? Pour moi, je n'ai vraiment nulle envie de l'avoir pour sœur cadette. On dit avec raison qu'il est toujours temps de réparer une erreur. Je vous prie, Madame, de réfléchir mûrement.

M^{me} TCHING

Lorsque feu le ministre était du monde, il avait réellement promis cette jeune fille à mon neveu Tching-heng. Avant-hier, je lui ai écrit une lettre pour l'appeler auprès de moi. Quand il sera arrivé, que pourrai-je faire ? Maintenant, je désire vous offrir une quantité d'or, d'argent et de pièces de soie, pour vous témoigner ma reconnaissance. Mon unique vœu est que vous cherchiez une autre jeune fille dans quelque famille noble et puissante, pour en faire votre épouse. Il me semble que cela vous arrangera tous deux.

TCHANG-SENG

Voilà donc, Madame, votre résolution ! Si le général Thou ne fût pas venu à ma prière, et que Sun-feï-hou vous eût traitée sans ménagement, dans ce moment, Madame, qu'auriez-vous dit ? Pour moi, qu'ai-je besoin d'or et de soieries ? Maintenant, je vous fais mes adieux.

M^{me} TCHING

Monsieur le bachelier, veuillez rester. En ce moment, vous avez un peu trop bu. Hong-niang, donnez le bras à Monsieur, et conduisez-le dans la bibliothèque, pour qu'il se repose. Demain nous

¹ Elle veut dire que son mari avait promis Ing-ing à Tchang-heng.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

causerons de nouveau ensemble.

(M^{me} Tching sort)

HONG-NIANG *donnant le bras à Tchang-seng*

Monsieur le bachelier ! ne seriez-vous pas bien aise de boire encore un verre de vin ?

TCHANG-SENG

Hong-niang ! vous parlez comme une folle. Quel vin ai-je donc bu ? Depuis que j'ai vu Mademoiselle, j'ai oublié de manger, et j'ai perdu le sommeil. Jusqu'à ce jour, j'ai éprouvé des chagrins sans nombre, et je n'ai personne à qui je puisse les raconter. Je ne vous cacherai point la vérité. Mais, qu'ai-je besoin de parler de la lettre que j'ai écrite à l'occasion des événements passés ? Seulement, Madame qui est une personne d'un caractère imposant et du rang le plus élevé, dont la bouche ressemble à l'or et les paroles au jade, m'avait promis sa fille en mariage. Mademoiselle Hong-niang, il n'y a pas que vous et moi qui l'ayons entendue. Les nombreux religieux et laïques qui demeurent au bas des deux galeries, au haut du ciel le suprême Bouddha, sur la terre les divinités protectrices de la loi, tous, tous l'ont entendue. Pouvais-je espérer qu'elle changerait tout à coup ses promesses, qu'elle me réduirait à épuiser toutes les ressources de mon esprit sans trouver le moyen de me tirer d'affaire. Quand verrai-je la fin de tout cela ? J'aime mieux, Mademoiselle, détacher ma ceinture et me donner la mort sous vos yeux. On aura pitié d'un étranger qui ferme sa porte pour se pendre à une poutre, et dont l'âme va errer loin de son village et de la maison qui l'a vu naître.

(Il détache sa ceinture)

HONG-NIANG

Monsieur le bachelier ! calmez votre agitation : je connais à fond vos sentiments pour Mademoiselle. Dans les commencements, il est

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

bien vrai qu'elle ne vous connaissait pas ; mais, quand vous êtes venu, elle m'a blâmée sévèrement. Pour le moment, la parole de Madame est connue de tout le monde ¹. Ajoutez à cela qu'elle doit reconnaître un bienfait par un autre bienfait. Je vais employer toutes les ressources de mon esprit pour servir vos intérêts.

TCHANG-SENG

S'il en est ainsi, que je vive ou meure, je n'oublierai pas ce service. Seulement, j'ignore quel moyen il faudra employer pour réussir ?

HONG-NIANG

J'ai vu que vous aviez une guitare ; vous savez sans doute en jouer habilement. Ma jeune maîtresse aime avec passion les sons de la guitare. Ce soir je ne manquerai pas d'aller avec Mademoiselle dans le jardin pour brûler des parfums. Je vous ferai signe en toussant. Quand vous aurez entendu, vous pourrez jouer un air. Je verrai ce que dira Mademoiselle, et je lui ferai connaître vos sentiments intimes. Si elle dit quelque chose, je viendrai demain matin vous le rapporter. Je crains que Madame ne m'appelle d'un moment à l'autre ; il faut absolument que je m'en retourne.

(Elle sort)

TCHANG-SENG

Anciennement, j'étais venu comme un homme veuf dans ce couvent de Siao-sse ; serait-il possible que ce soir même vit luire pour moi le printemps du mariage ?

(Il sort)

FIN DU SEPTIÈME ACTE

@

¹ C'est-à-dire, la promesse qu'elle a faite en faveur de celui qui éloignerait les ennemis.

ACTE HUITIÈME

@

SCÈNE I^{re}

TCHANG-SENG

Hong-niang m'a engagé à attendre cette nuit le moment où, dans le jardin des fleurs, Mademoiselle brûlera des parfums, d'exprimer avec ma guitare les sentiments de mon cœur et d'écouter ce qu'elle dira. Quand je pense à ces paroles, je trouve qu'elles sont extrêmement justes. Le ciel s'est entouré des ombres du soir. O Lune, soyez-moi propice et hâtez-vous de paraître. J'entends déjà le bruit des cloches et des tambours.

(Il accorde sa guitare)

O ma guitare ! Cet humble étudiant t'a accompagnée sur les lacs et sur les mers. Le grand succès d'aujourd'hui dépend de toi seule. O Ciel ! soyez-moi propice. Puisse un léger vent porter mes tendres accents aux oreilles de mon amie, belle comme le jade et blanche comme la neige ¹, qui possède si bien le sentiment de la musique.

@

SCÈNE II

(Ing-ing entre dans le jardin, accompagnée de Hong-niang)

HONG-NIANG

Mademoiselle ! allons brûler des parfums. La lune est belle ; elle brille dans tout son éclat.

ING-ING

Comment puis-je songer à brûler des parfums ? O Lune ! qu'avais-tu besoin de paraître ?

Elle chante :

¹ Litt. : sculptée dans du jade et pétrie avec de la céruse.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Les nuages se sont dissipés, le ciel s'est éclairci, et le disque de glace
(la lune) s'est subitement montré.

Le vent a balayé les fleurs et elles se sont amassées sur les marches
parfumées.

Une cruelle séparation m'accable de mille regrets et de dix mille
douleurs.

O ma mère ! Quiconque commence mal finit rarement bien.

S'il a été un amant fugitif comme l'ombre, j'ai été pour lui comme
ces favorites qui n'existent qu'en peinture.

(L'air change)

C'est en vain que je pense à lui et que je prononce son nom ; on
dirait que je ne l'ai vu qu'en songe.

Hier soir, il a ouvert la porte du pavillon d'orient,

Je me disais que peut-être j'aurais le bonheur de le posséder ¹.

Lorsque j'avais l'esprit troublé, elle ² m'ordonnait de relever mes
manches de soie bleue,

Et de lui présenter ³ continuellement une coupe de jade.

Je m'imaginai que l'hôtesse avait (pour lui) une affection profonde.

Elle m'a imposé les devoirs d'une sœur envers son frère ⁴,

Et elle l'a réduit à l'état d'un poisson séparé de son élément ⁵.

HONG-NIANG

Voyez, Mademoiselle, la lune a fini sa course ; je pense que
demain il y aura du vent.

ING-ING

Hélas ! il est vrai que la lune a achevé sa carrière.

¹ Litt. : que peut-être je rôtirais un phénix et ferais cuire un dragon (c'est-à-dire, que je me repaîtrais de mets délicieux).

² Ma mère.

³ De présenter à Tchang-seng.

⁴ C'est-à-dire, elle a oublié la promesse qu'elle a faite de me marier avec lui, et elle a voulu que je ne le regardasse plus que comme un frère (Voyez acte VII, scène III).

⁵ Litt. : elle a fait de lui un poisson qui a de la peine à être uni à l'eau, ou qui ne peut plus être uni à l'eau.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Elle chante :

Dans le monde, lorsqu'une personne belle comme le jade s'enferme
derrière ses rideaux brodés,

C'est qu'elle redoute les propos galants des hommes.

Maintenant que *Tchang-'o*¹ se cache à l'occident, pour reparaître à
l'orient, je me demande qui va s'unir à elle.

Je suis irritée contre le maître du ciel² ;

Pourquoi ne rêve-t-il pas qu'il se promène comme Phei-hang dans le
séjour des dieux³ ?

Vous étendez devant elle d'épais rideaux⁴ de soie, et dans la crainte
que son cœur n'éprouve quelque émotion, vous l'enfermez
étroitement dans le palais de la lune⁵.

(Hong-niang tousse légèrement.)

TCHANG-SENG

C'est Hong-niang qui tousse ; Mademoiselle est arrivée.

(Il pince sa guitare)

ING-ING

Hong-niang ! Entends-tu ces sons ! D'où viennent-ils ?

HONG-NIANG

Mademoiselle, devinez un peu.

ING-ING chante :

¹ La déesse de la lune qui préside aux mariages.

² Sous entendu : qui ne m'est pas propice.

³ Un certain Phei-hang épousa une jeune immortelle nommée Yun-ing, et s'éleva avec elle dans le séjour des dieux. Ing-ing compare Tchang-seng à Phei-hang et elle-même à Yun-ing. Comme si elle disait ; Comment ne songe-t-il pas à m'épouser, moi qui suis belle comme une déesse ? Voy. le roman des *Deux jeunes filles Lettrées*, t. II, p. 49 et 146, où il faut lire *Phei-hang* au lieu de *Fei-hang*.

⁴ Elle parle au maître du ciel, et par là elle désigne indirectement sa mère qui la tient enfermée avec une extrême rigueur dans l'appartement intérieur (note du texte chinois).

⁵ En chinois : *Tchang-han-kong*, le palais du vaste froid. C'est le nom de la demeure céleste de *Tchang-'o*, la déesse de la lune.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Est-ce le bruit des pendeloques de ma précieuse aiguille de tête, qui résonnent à chaque pas que je fais ?

Est-ce le cliquetis des pièces de jade attachées à la ceinture de ma robe traînante ?

Est-ce la girouette du toit qui est secouée par le vent ?

Sont-ce les anneaux d'or de la jalousie qui s'agitent ensemble et produisent ce bruit harmonieux ?

(L'air change)

Est-ce la cloche nocturne qui résonne dans le temple de Bouddha ?

Sont-ce les lames de bambou qui frémissent au milieu de la balustrade tortueuse ?

Est-ce le bruit d'un pied d'ivoire ou de ciseaux d'acier, qui se heurtent l'un contre l'autre ?

Est-ce le bruit de l'eau de la clepsydre qui tombe goutte à goutte dans le vase de cuivre ?

Je vais me glisser furtivement et écouter encore.

Me voici à l'angle oriental du mur.

Près du pavillon d'occident, j'ai entendu les sons de la guitare.

(L'air change)

Tantôt, on dirait les sabres et les lances de cavaliers bardés de fer qui se choquent avec fracas.

Tantôt, on croit entendre, dans un lointain mystérieux, le doux murmure des eaux.

Tantôt, c'est un bruit éclatant, semblable aux cris de la cigogne qui gémit au milieu des airs.

Tantôt, c'est un faible murmure pareil à la voix d'une petite fille qui babille devant sa fenêtre.

(L'air change)

Quoique ses pensées soient épuisées, ses regrets sont inépuisables.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Je crois entendre les plaintes touchantes du phénix ¹ qui a perdu sa compagne.

Avant que sa chanson ne fût parvenue jusqu'à moi, j'en avais déjà compris le sens.

Évidemment, l'oiseau *pé-lao* ² et la légère hirondelle se trouvent à l'écart, l'un à l'occident, l'autre à l'orient.

La parole cet impuissant pour exprimer ma douleur.

HONG-NIANG

Mademoiselle ! restez ici pour écouter ; je vais aller voir Madame ; je reviendrai de suite.

(Elle sort)

ING-ING *chante :*

Ce n'est pas que d'autres personnes, douées comme moi d'une oreille fine,

Puissent connaître les sentiments intimes de votre âme.

C'est que celles qui ont le don de la musique éprouvent naturellement les mêmes sentiments.

Et si elles souffrent dans leurs affections, elles ressentent le même brisement de cœur.

TCHANG-SENG

En dehors de la fenêtre, j'ai entendu des sons articulés à voix basse. C'est certainement Mademoiselle. Je vais essayer de jouer un air.

ING-ING

Je vais m'approcher tout près de cette fenêtre.

TCHANG-SENG *soupire et dit :*

¹ Le phénix mâle et le phénix femelle sont l'emblème de deux époux ou de deux amants.

² Le *pé-lao* est un oiseau qui cherche la solitude, tandis que l'hirondelle aime la société des siens. Cette comparaison est destinée à peindre l'état de deux amants qui gémissent de se voir séparés l'un de l'autre (note du texte chinois).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

O ma guitare ! Jadis Sse-ma-siang-jou ¹ rechercha l'amour de Tcho-wen-kiun, et il joua un air appelé « *Le Phénix qui cherche sa compagne*. » Je n'oserais me croire un autre Siang-jou, mais, Mademoiselle, comment pourrait-on vous comparer Tcho-wen-kiun ? Je vais jouer cet air sur le même mode :

Lorsqu'il y a une jolie femme,
Ceux qui l'ont vue ne peuvent l'oublier.
S'ils sont un jour sans la voir,
Ils pensent à elle avec une sorte de délire.
Le phénix vole de tous côtés,
Il cherche sa compagne dans le monde entier.
Mais où est ma belle amie ?
Elle n'est pas près du mur oriental.
Que ma guitare parle pour moi ;
Puisse-t-elle exprimer mes profonds chagrins.
Quel jour daignera-t-elle écouter mes vœux
Et adoucir les tourments de mon cœur ?
Je voudrais m'unir à une personne vertueuse,
La prendre par la main et marcher avec elle.
Mais si je ne puis l'avoir pour compagne,
Elle m'abreuvera de douleurs et causera mon trépas ².

ING-ING

L'exécution est habile ; mais les accords sont tristes et les sons plaintifs ; de sorte qu'en l'entendant, mes yeux, à mon insu, se remplissent de larmes.

Elle chante :

¹ Sse-ma-siang-jou se trouvant un jour à dîner chez un homme riche appelé Tcho-wang-sun, dont la fille, Tcho-wen-kiun, était veuve depuis quelque temps. Ayant été invité à toucher sa guitare, il joua la chanson du *Phénix qui cherche sa compagne* (c'est-à-dire, du jeune homme qui recherche une jeune fille), afin de toucher le cœur de Tcho-wen-kiun. Celle-ci, l'ayant écouté par les fentes de la porte, fut tellement ravie de la musique qu'elle venait d'entendre, qu'elle s'enfuit la nuit même avec Sse-ma-siang-jou, qui l'épousa.

² Il a joué cet air sur sa guitare, mais il n'en a pas chanté les paroles (note du texte chinois.)

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Du commencement à la fin, le ton n'était pas le même.

Ce n'est pas le bruit des cloches qui résonnent dans le silence de la nuit.

Ce n'est point le vieillard ivre du Pavillon de la Cigogne jaune ¹.

Ce ne sont point les plaintes sur la mort du *ki-lin* ², ni les gémissements sur l'absence du phénix ³.

(L'air change)

Chaque mot ressemble aux gouttes d'eau qui tombent lentement dans le clepsydre.

Chaque son est moelleux comme une robe large ou une ceinture relâchée.

Le chagrin de l'éloignement, la douleur de la séparation.

Respirent dans ces accords

Et ne font qu'augmenter les tourments de mon cœur.

TCHANG-SENG *dépose sa guitare et dit:*

¹ Dans le pays de Kiang-hia, de la province de Hou-nan, Sin-weï-kong vendait du vin. Il y eut un lettré couvert de haillons et d'une haute stature qui avait l'habitude de boire chez lui sans payer. Au haut de six mois, le cabaretier s'étant fâché, il lui dit : « Je vous dois beaucoup pour le vin que j'ai bu, mais je n'ai rien pour vous payer. » Il prit alors la peau d'une orange jaune, et dessina une cigogne sur le mur du cabaret, Il ajouta : « Lorsque des voyageurs viendront boire ici, priez-les seulement de battre des mains et de chanter. La cigogne descendra et dansera devant eux. Voilà de quelle manière je vous paie mes dettes. »

À cette nouvelle, des hommes distingués vinrent en foule de tous côtés pour acheter du vin, et le boire sur place. Au bout de dix ans, Sin-weï-kong se trouva immensément riche. Un jour, l'ancien lettré revint, prit une flûte, et à peine avait-il préludé qu'il monta sur une cigogne et disparut. Par suite de cet événement, Sin-weï-kong fit construire un pavillon qu'il appela *Hoang-ho-leou* (le Pavillon de la Cigogne jaune).

² Le *ki-lin* est un animal fabuleux dont l'apparition, suivant les Chinois, présage l'avènement d'un prince vertueux. Le cocher de Cho-sun, du royaume de Lou, lui dit un jour : « En allant ramasser des broussailles dans une plaine déserte, j'ai pris un *ki-lin*. » Il regarda cette capture, et revint après avoir cassé la jambe gauche au *ki-lin*. Cho-sun l'abandonna en dehors de la banlieue. Confucius alla le voir et s'écria : « O *ki-lin* pourquoi es-tu venu ? » Il versa des larmes abondantes qui mouillèrent le devant de son vêtement. Tseu-kong lui ayant demandé la cause de ses pleurs, il lui répondit : « Quand le *ki-lin* paraît, il annonce le règne d'un prince vertueux. Mais pour s'être montré hors de saison, il a encouru sa perte. Voilà pourquoi je pleure sur son sort. »

³ Le phénix est un oiseau fabuleux dont l'apparition était, dit-on, d'un heureux présage. — Il se montra sous le règne de l'empereur Chun ; du temps de Wen-wang, il chanta sur le mont Ki-chan. Confucius s'écria un jour : « Le phénix ne vient pas ; la

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Madame Tching a oublié mes bienfaits et a manqué de justice.
Seulement Mademoiselle ne devait pas me tromper.

(Hong-niang arrive furtivement)

ING-ING *parle :*

Vos plaintes sont bien injustes.

Elle chante :

C'est là un stratagème de ma mère,
Comment pouvez-vous dire que je vous ai trompé ?
Si elle me laissait libre, j'imiterais l'oiseau *louan* qui cherche le
phénix ¹.

Mais, jour et nuit, elle me tue de travail,
Et ne me laisse pas un moment de loisir.
Elle se soucie peu qu'on m'accable d'imprécations.

(L'air change)

Dehors, le vent souffle doucement à travers le tissu serré de la jalousie.
Ici dedans, la lampe brille dans ma chambre solitaire.
L'intérieur est garni de papier rouge,
Et elle est entourée d'un treillis à mailles serrées.
Ce n'est pas le mont Yun-chan ², protégé par dix mille enceintes ;
Comment trouverai-je quelqu'un pour lui porter de mes nouvelles ?
Jadis, quoique le mont Ou-chan ³ eût seize sommets, on put voir en
songe la déesse de Kao-thang ⁴.

table appelée *Ho-thou* ne sort pas du fleuve. (Voyez le *Chou-king*, de Gaubil, p. 360.)
Mon rôle est fini. » (Note du texte chinois.)

¹ C'est-à-dire : j'imiterais la femelle du phénix qui recherche le phénix mâle (je vous rechercherais pour vous épouser). Il y a ici une allusion à l'air qu'a joué Tchang-seng, *le Phénix qui recherche sa compagne*, ainsi qu'à la belle Tcho-wen-kiun qui courut après Sse-ma-siang-jou pour devenir son épouse.

² Comme si elle disait : La demeure de Tchang-seng n'est ni inabordable ni séparée d'ici par une grande distance.

³ Suivant les poètes chinois, le mont Ou-chan est habité par des déesses. Il se trouve dans le district Ou-chan-hien, de la province actuelle du Hou-kouang.

⁴ Litt. : Kao-thang entra au milieu d'un songe. — Jadis notre ancien roi (Siang-wang de Thsou) se promenant à Kao-thang (ville occidentale du royaume de Thsi) s'endormit de fatigue pendant le jour et vit en songe une déesse du mont Ou-chan,

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

HONG-NIANG *paraissant tout à coup* :

De quel songe parlez-vous ? Si Madame le savait, comment cela se passerait-il ?

ING-ING *chante* :

Elle est accourue avec précipitation,
Et m'a rempli d'émotion et de crainte,
Je n'ai pas bougé de place.
Jeune fille, pourquoi cries-tu si fort ?
Je voudrais l'envelopper ¹ dans mes bras et le retenir.
Je crains qu'il ne soit allé près de ma mère, et qu'elle ne le fasse mourir.

HONG-NIANG

Tout à l'heure, j'ai appris que Tchang-seng voulait s'en aller. Mademoiselle, que faut-il que je fasse ?

ING-ING

Hong-niang, va lui parler, et fais en sorte qu'il reste deux ou trois jours.

Elle chante :

Annonce-lui que Madame veut à l'instant lui parler.
Quoiqu'il arrive, ne trompe pas mon espérance.
Cruelle mère, qui manque à tes promesses,
Veux-tu décidément éloigner à jamais
Cet ami plein de droiture et de sincérité ?

HONG-NIANG

Mademoiselle ! vous n'avez pas besoin de me donner des ordres. Je sais parfaitement mon rôle. Demain, j'irai le voir.

(Ing-ing et Hong-niang sortent)

qui lui dit : Je suis une noble femme de Kao-thang. (Dict. *Peï-wen-yun-fou*, liv. XXII, fol. 182.)

¹ Savoir : Tchang-seng.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

TCHANG-SENG

Mademoiselle est partie. Hong-niang, vous n'avez pas un moment à perdre ; cette nuit même, venez me rendre réponse. Ne sachant que faire, je vais aller dormir.

(Tchang-seng sort)

FIN DU HUITIÈME ACTE

@

ACTE NEUVIÈME

@

ING-ING *accompagnée de Hong-niang*

Depuis que j'ai entendu, la nuit dernière, les sons de la guitare, je ne suis pas du tout à mon aise. Hong-niang, au lieu de marcher sans but de côté et d'autre, va faire un tour dans la bibliothèque où demeure Tchang-seng ; tu verras ce qu'il dira et tu viendras m'en rendre compte.

HONG-NIANG

Je n'irai pas ; si Madame venait à le savoir, elle ne plaisanterait pas.

ING-ING

Si je n'en dis rien à ma mère, comment pourra-t-elle le savoir ? Allons, vas-y promptement.

HONG-NIANG

Eh bien ! j'y vais. Je me contenterai de lui dire : Monsieur Tchang-seng, croyez-vous que vous soyez seul malade d'amour ? Ma jeune maîtresse n'est pas non plus à son aise. Les beaux jours du printemps se sont passés sans qu'elle ait partagé la coupe nuptiale ; et voilà qu'au milieu de la nuit, sans en savoir la cause, elle a encore entendu les sons de la guitare.

HONG-NIANG *chante :*

Elle n'a nulle envie de tenir le fil et l'aiguille ¹,
Le fard et la céruse s'effacent sur sa figure sans qu'elle ait le courage
de les renouveler ²,
Les peines du printemps ¹ écrasent la pointe de ses sourcils.
Si un flambeau divin ² faisait voir le fond de son cœur,

¹ Elle n'a plus aucun goût pour les travaux de son sexe.

² Elle néglige le soin de sa toilette.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

La langueur qui l'accable serait guérie sur le champ.

(Hong-niang sort)

ING-ING

Hong-niang est partie. Je vais voir quelle réponse elle m'apportera. Les nombreuses affaires du cœur peuvent s'expliquer d'un seul mot. Après avoir songé toute la nuit à mon amour, je vais dormir jusqu'au soir ³.

(Elle sort)

TCHANG-SENG

On me fera mourir de chagrin. Je m'étais adressé au supérieur du couvent et je l'avais prié de dire que ma maladie s'aggrave de plus en plus. Comment n'a-t-on pas envoyé quelqu'un pour me visiter ? Je tombe de fatigue. Il faut que je dorme un peu.

(Il s'endort)

HONG-NIANG

J'obéis aux ordres de Mademoiselle qui m'a chargé d'aller voir Tchang-seng. Je vais faire un tour de son côté. Je songe que sans l'assistance de Tchang-seng personne dans toute notre maison ne serait aujourd'hui du monde.

M^{me} TCHING

Elle chante :

¹ Les peines d'amour.

² Litt. : Si le rhinocéros divin était allumé une seule fois, c.-à-d., si la corne du rhinocéros divin était allumée une seule fois. Il y a ici une allusion à un fait fabuleux rapporté par le philosophe Pao-pou-tseu. Wen-kiao, surnommé Thaï-tchin, passait un jour la rivière appelée Nieou-tchou-kiao. Ayant entendu dire qu'au fond de cette rivière habitaient des monstres extraordinaires, il alluma une corne de rhinocéros, de l'espèce qu'on nomme *thong-thien-si* (le rhinocéros qui pénètre le ciel), et il aperçut les habitants des eaux. L'expression *s'éclairer avec la corne du rhinocéros* est passée en proverbe pour dire « scruter curieusement la vie des autres. »

Hong-niang veut dire que si Tchang-seng pouvait lire dans le cœur de Ing-ing, il verrait les sentiments qui l'animent, et apaiserait ses tourments en hâtant l'époque du mariage.

³ En chinois *tsin-ji*, tout le jour, jusqu'à la fin du jour.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Comme elle ¹ transportait le corps du ministre et demeurait pour un
temps dans le couvent Siao-sse,

Un malheur subit est venu fondre sur elle.

Sa jeune fille et son fils orphelin ont failli périr sous le fer des soldats.

(L'air change)

Grâce au dévouement de Tchang-seng,

Une lettre de sa main a de suite fait surgir une armée.

Vraiment, le talent littéraire est bien utile.

Le Ciel et la Terre ne s'intéressent en particulier à personne.

Si l'on n'eut coupé la plante et arraché la racine ²,

Et si l'on n'eut exterminé près de dix mille hommes,

Il était à craindre que toute la famille ne fût détruite.

Après avoir promis d'unir ensemble Ing-ing et Kiun-chouï ³,

Madame a manqué à sa parole ; elle a allégué de vains prétextes, et
a ruiné ce mariage.

Elle a voulu qu'ils se traitassent de frère et de sœur, et maintenant
elle a mis de côté toute idée de mariage ;

L'un a éprouvé un trouble funeste qui a paralysé son esprit élégant,

L'autre a inondé de ses larmes le fard de sa figure.

(L'air change)

L'un, miné par le chagrin, a vu, comme P'an-lang ⁴, grisonner les
cheveux de ses tempes.

L'autre, comme Thou-weï-niang ⁵, n'est plus ce qu'elle était
auparavant.

Sa ceinture est devenue trop large pour sa taille amaigrie.

¹ Madame Tching.

² C'est-à-dire : Si le général Thou n'avait tué Sun-feï-hou, qui avait cerné le couvent avec ses troupes.

³ Surnom de Tchang-seng.

⁴ *P'an-yo*, surnommé Wan-tseu, qui était originaire du royaume de Tsin, vit grisonner ses cheveux lorsqu'il n'avait encore que trente-deux ans.

⁵ Allusion à une femme à qui le poète Weï-ing-wou donna une pièce de vers.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

L'un, dans son trouble, se laisse aller au sommeil et n'a plus de goût
pour étudier les livres sacrés et les historiens ;

L'autre, triste et abattue, n'a pas la force de tenir le fil et l'aiguille.

L'un, sur les cordes de sa guitare, exprime, avec amertume, la
douleur de la séparation ;

L'autre, sur une feuille de papier fleuri, exhale, en vers plaintifs ses
angoisses déchirantes.

Les sentiments secrets qui s'échappent du pinceau, les peines du
cœur qui frémissent sous les cordes de soie, dépeignent un
amour mutuel.

(L'air change)

C'est vraiment à ces signes qu'on reconnaît un homme de talent et
une jolie femme.

Moi, Hong-niang, je songe en moi-même. J'ai un esprit intelligent.

Pourquoi les amoureux qui ne réussissent pas, sont-ils tous de
même ?

Ceux-ci se bornent à prendre de grands airs ;

Moi, je ne ferais ni une ni deux :

N'écoutant que ma douleur, j'en finirai de suite avec la vie.

Elle parle :

Me voici enfin arrivée. Je vais mouiller le papier de la fenêtre avec
de la salive et le crever, pour voir ce qu'il fait dans la bibliothèque.

Elle chante :

Je vais mouiller et crever le papier de cette fenêtre et regarder
furtivement.

Je pense qu'il dort tout habillé.

Voyez un peu, il a replié le devant de son vêtement de soie.

Il dort tout seul ; il a l'air accablé de chagrin.

Il n'a personne pour le servir. La pâleur règne dans ses traits.

Sa respiration est faible et languissante.

Ses joues sont jaunes et maigries.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Holà ! Tchang-seng, si vous ne mourez pas de maladie,
Vous mourrez certainement de douleur.

(L'air change)

Je vais frapper avec mon aiguille de tête dorée un des battants de la
porte.

TCHANG-SENG

Qui est là ?

HONG-NIANG

Je suis le génie Ou-wen-chi ¹, qui répand le mal d'amour.

(Tchang-seng ouvre sa porte ; Hong-niang entre)

TCHANG-SENG

Je suis très reconnaissant des instructions que vous m'avez
données la nuit dernière. Ce service est gravé dans mon cœur ; je ne
l'oublierai jamais. Seulement j'ignore ce qu'a répondu Mademoiselle.

(Hong-niang se met à rire et cache sa bouche avec la main.)

HONG-NIANG *parle* :

Mademoiselle, dites-vous ? Je vais vous conter cela.

Elle chante :

La nuit dernière,
Lorsque l'air était pur, la lune brillante, l'obscurité profonde,
Elle m'a ordonné d'aller vous voir,
Jusqu'à ce moment, elle n'a mis ni fard ni céruse ;
Elle a pensé mille fois à l'examen du palais ².

TCHANG-SENG

¹ Cette expression signifie : Le messager des cinq épidermes. Un éditeur écrit *Yn-yun-chi*, le génie qui préside au mariage ; mais la note fait observer que le mot *yun* est au ton *p'ing* et ne peut s'accorder avec l'air de la chanson.

² L'examen qu'on subit devant l'empereur pour arriver à l'Académie des Han-lin. Quoique Tchang-seng ne soit encore que bachelier, Ing-ing rêve pour lui la plus haute dignité littéraire.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Puisque Mademoiselle me porte tant d'intérêt ¹, Hong-niang, j'aurais un écrit à envoyer : si j'osais vous le confier, le porteriez-vous ?

HONG-NIANG *chante* :

Quand elle aura vu ces vers, quand elle aura lu cette romance ²,
Je pense qu'elle s'abandonnera à de sérieuses réflexions.

Elle parle :

Elle prendra un air aimable et me dira : Hong-niang, de qui est le message que tu m'apportes ? Après l'avoir reçu elle dira :

Elle chante :

Petite coquine ! Comment peux-tu te conduire avec tant
d'impudence ?

Puis, cric-crac, elle déchirera le papier en mille pièces.

TCHANG-SENG

Mademoiselle, cela n'arrivera certainement pas ; c'est seulement que Hong-niang ne veut pas porter mon message. Je vous donnerai une quantité d'argent et de soie pour vous témoigner ma reconnaissance.

HONG-NIANG ³ *chante* :

Vous faites le brave ⁴, mais vous n'avez que des sentiments
vulgaires.

Vous vous vantez d'être riche :

Est-ce que je suis venu ici en vue de vos présents ?

Voulez-vous traiter Hong-niang comme un pédagogue,

Que l'on récompense par vil salaire ?

¹ Litt. : Puisqu'elle a un cœur qui daigne compatir.

² En ce moment, Tchang-seng n'a pas encore écrit de lettre. Hong-niang, qui ignore qu'il veut en écrire une, suppose qu'il s'agit d'une pièce de vers ou d'une romance.

³ Hong-niang s'irrite à l'idée que Tchang-seng veut récompenser son zèle désintéressé avec de l'or et des pièces de soie, et elle lui adresse des reproches qui vont jusqu'à l'injure.

⁴ Litt. : Vous tendez l'arc.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Croyez-vous vraiment que je soupire après votre or ou vos présents ?

(L'air change)

Vous me regardez comme une branche de pêcher ou de poirier que le vent de printemps balance en dehors du mur ¹,

Ou comme ces ignobles créatures qui étalent, sur le seuil de la porte, leur beauté vénale ² ?

Quoique je ne sois qu'une servante, j'ai de la dignité dans le caractère.

Si, du moins, vous me priez d'avoir pitié d'un pauvre étudiant seul et isolé,

J'aurais encore quelque bon conseil à vous donner.

TCHANG-SENG

Eh bien soit ! Je m'en rapporte à vous. Ayez pitié de ce pauvre étudiant, seul et isolé. Mais que ferez-vous ?

HONG-NIANG

Vous allez voir. Écrivez : je vous porterai cela.

(Tchang-seng se met à écrire)

HONG-NIANG

Écrivez-vous quelque chose de joli ? Lisez-le moi : je vous écoute.

TCHANG-SENG *lisant* :

« Tchang-kong vous salue cent fois. Quand j'eus apporté une lettre au bas du pavillon de la belle Choang-wen ³ hier soir votre honorable mère récompensa mes services par de la haine ; de sorte que ce jeune étudiant resta plus mort que vivant. Le sommeil ne vint plus me visiter. Je me confiai à ma guitare pour exhaler mes chagrins. Depuis ce moment, le musicien et la guitare ont disparu. Je

¹ C'est-à-dire : Vous croyez que j'ai un esprit mobile et léger.

² C'est-à-dire : Les courtisanes qui n'ont en vue que l'argent.

³ Nom d'une jolie femme citée dans le *P'eï-wen-yun-fou*, liv. XII, fol. 11. — Tchang-seng lui compare Ing-ing.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

profite de la visite de Hong-niang pour vous adresser encore quelques lignes. À mon avis, quoique Song-yu ¹ soit voisin du mur oriental, il est comme séparé par le fleuve d'occident, dont parle Tchoang-tcheou ². La vie de l'homme est infiniment précieuse. Si, par hasard, vous daignez me prendre en pitié, Kong ³ attendra votre réponse avec la plus vive impatience. J'ai ajouté une pièce de vers de cinq syllabes :

Si vous daignez jeter les yeux sur ma lettre,
Mes peines d'amour en seront augmentées (*sic*) ⁴.
Le jour du bonheur est tombé au printemps.
Qu'est-il besoin de vous offrir de vaines louanges ?
N'oubliez pas le disque brillant ⁵ de la lune
Et pensez aux fleurs ⁶ qui s'épanouissent en foule.

Tchang-kong vous salue encore une fois.

Il chante :

Je voulais déployer une feuille de papier et faire un brouillon,
Mais au moment où j'abaissais le pinceau, ma pensée s'est enfuie.
J'ai d'abord écrit quelques phrases pour m'informer de sa santé.
Ensuite, j'ai composé huit vers de cinq syllabes.
En un instant, à force d'écrire, j'ai fait une lettre propre à unir deux
cœurs.
Vous êtes très intelligente, très fine, très charmante, très coquette.
Quoique vos sentiments semblent manquer un peu de sincérité,
Comment mon esprit vulgaire pourrait-il s'élever jusque-là ? ¹.

¹ Song-yu était un *ta-fou* (magistrat) du royaume de Thsou. Il composa neuf élégies sur la mort de Kio-youen. Tchang-seng se compare à Song-yu.

² Le même que le philosophe Tchoang-tseu, qui florissait dans le quatrième siècle avant notre ère. Tchang-seng veut dire que quoique voisin de Ing-ing il lui semble qu'il est séparé d'elle par un intervalle immense.

³ Surnom de Tchang-seng.

⁴ J'aimerais mieux : en seront diminuées.

⁵ Dans les idées des Chinois, le disque arrondi de la lune est l'emblème d'un heureux mariage.

⁶ Les fleurs semblent rappeler ici l'époque du printemps, qui, suivant les Chinois, inspire de tendres sentiments.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

(L'air change)

Allons ! Voilà que j'ai écrit tout de travers les deux mots *Youeng-yang* ².

Je crois maintenant que l'âme est le siège de la volonté.

Je vais sonder ses intentions et voir si elle est contente ou fâchée.

Tranquillise-toi, jeune étudiant,

Je suis tout disposé à terminer ceci.

Je n'apporterai ni refus ni prétextes,

Je sais bien ce que je dirai.

Seulement, lorsque la nuit dernière je jouais de la guitare,

Cette belle personne m'a encouragé à lui communiquer mes sentiments.

HONG-NIANG

Cette lettre, je vais vous la porter. — Seulement, Monsieur le bachelier, vous devez songer à acquérir du mérite et de la réputation ; ne renoncez pas à vos nobles projets.

Elle chante :

Avec cette main qui dérobe les parfums ³,

Il faut que vous cueilliez le rameau de *l'olea fragrans* ⁴.

N'allez pas, par des expressions licencieuses, profaner les dragons et les serpents ⁵.

Prenez garde que les minces racines du *nymphæa* n'arrêtent l'aile audacieuse ⁶ de l'oiseau *Pong*

¹ Comment pourrais-je distinguer si vos sentiments sont sincères ou non (note du texte).

² *Youen* est le nom d'un canard mâle et *Yang* celui de la femelle, qui sont regardés comme l'emblème de l'amour conjugal.

³ C'est-à-dire, cette main qui est celle d'un jeune homme galant, ou amoureux. L'expression, dérober des parfums, signifie faire l'amour.

⁴ Comme si elle disait : les palmes de la renommée.

⁵ C'est-à-dire, déshonorer votre écriture qui a la grâce des dragons et la légèreté des serpents. Wang-i, qui vivait sous les Tsin et excellait à tracer les caractères cursifs appelés *Thsao-tseu*. On disait que son écriture avait la majesté du dragon et la légèreté des serpents.

⁶ Comme si elle disait ; prenez garde qu'une petite intrigue amoureuse ne compromette votre avenir littéraire.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Et que le loriot ¹ jaune ne paralyse les grands projets de l'oie sauvage.

N'allez pas, pour une jolie femme qui a des rideaux bleus et une couverture brodée,

Manquer la salle de jade ², le cheval de bronze ³ et le rang de *Hio-sse* ⁴.

(L'air change)

Vous êtes devenu malade de cent façons comme Tchinyo ⁵

Et vous avez une figure aussi triste que Song-yu ⁶.

Votre figure est maigrie et vous paraissez miné par les peines d'amour.

TCHANG-SENG

Hong-niang ! Voilà de bonnes paroles. Jusqu'à la fin de ma vie elles resteront gravées dans mon cœur. Seulement, prenez bien soin de cette lettre.

HONG-NIANG

Monsieur le bachelier, n'ayez aucune inquiétude.

Elle chante :

¹ Il y a ici une allusion délicate. Ce loriot s'appelle *Ing*, mot dont la répétition forme le nom de Ing-ing. Comme si elle disait : prenez garde que votre amour pour Mademoiselle Ing-ing ne vous empêche de prendre votre essor et ne fasse échouer vos grands desseins.

² Les deux expressions *salle de jade* et *cheval de bronze* désignent l'Académie. À l'époque où Sou-i-kien avait le rang de *Hio-sse* (académicien), l'empereur Thai-tsou, de la dynastie des Song, écrivit quatre caractères dans le genre appelé *Feï-pe* (c'étaient des caractères à jour) et les fit suspendre au haut de la Salle ornée de jade (*Yu-thang* — l'Académie).

³ L'empereur Wou-ti, ayant obtenu des chevaux de *Ta-wan* (Fergana), en fit fondre un semblable en bronze, qu'on plaça à la porte de l'Académie.

⁴ Un empereur avait préposé un *Hio-sse* (académicien) à chacune des salles appelées : *Han-lin-youen* (la salle de l'Académie), *Hong-wen-kouan* (l'hôtel de la haute littérature) et *Tsi-hien-youen* (la salle où l'on rassemble les juges).

Il y a en chinois *San-hio-sse* (trois académiciens), comme si elle disait : la dignité d'un des trois académiciens (mentionnés ci-dessus).

⁵ *Tching-yo*, surnommé Hieou-wen, avait reçu de l'empereur Wou-ti, de la dynastie des Liang, le titre de *Chang-chou* (président d'un des six ministères) et celui de *Po-sse* (lettré éminent). Il écrivit à Sin-mien une lettre où il disait : Je suis vieux et malade. C'est à peine si je puis supporter la ceinture qui pend à mon côté.

⁶ *Song-yu* composa neuf élégies sur la mort de Kio-youen.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

S'il n'a pas fini de communiquer, par le mouvement de ses sourcils et
de ses yeux, ses sentiments secrets ¹,

Je vais réfléchir jour et nuit.

Puisqu'il y a là-dedans quelque chose d'aussi précieux que le jade ²,

Je veux absolument que ce papier amène une heureuse issue.

Avec le bout de ma langue, je parlerai bel et bien ;

Je lui transmettrai les sentiments que contient votre lettre,

Et je réponds que cette jolie personne viendra vous faire une visite.

(Hong-niang sort)

TCHANG-SENG

Mademoiselle Hong-niang a porté ma lettre. Ce n'est pas que je
veuille me vanter ; mais c'est un talisman propre à unir les époux.
Lorsque demain elle me rapportera la réponse, j'apprendrai
infailliblement quelque bonne nouvelle. Si je ne profitais pas d'un
vent favorable pour envoyer mes beaux vers, comment obtiendrais-
je qu'une jeune immortelle vienne me visiter en songe ³ ?

(Tchang-seng sort)

FIN DU NEUVIÈME ACTE

@

¹ Allusion à la première entrevue de Tchang-seng et de Ing-ing.

² Allusion au contenu de la lettre.

³ C'est-à-dire, que la belle Ing-ing vienne me rendre visite, comme une immortelle qu'on voit en songe.

ACTE DIXIÈME

@

ING-ING

Je pense que Hong-niang va arriver d'un moment à l'autre. Je me suis levée de trop bonne heure ; je vais encore dormir un peu.

(Elle s'endort)

HONG-NIANG

Par ordre de Mademoiselle, je suis allé voir Tchang-seng. Je rapporte une lettre qui contient sa réponse. Il n'a pas reçu un mot de Mademoiselle. Est-ce qu'elle dormirait encore ? Eh bien, je vais entrer.

Elle parle :

Je vois que le soleil éclaire doucement tout le tour de sa fenêtre verte ; sous l'influence du printemps, les hirondelles voltigent sans bruit deux à deux ¹.

Elle chante :

Le vent a cessé. La jalousie est immobile.

Se fenêtre, garnie de gaze, exhale l'odeur de la vanille et du musc.

En ouvrant sa porte rouge, j'ai fait résonner les deux anneaux de cuivre.

Sur un haut piédestal s'élève un petit lotus d'or,

Sa lampe d'argent jette encore une vive lumière.

je voudrais tirer doucement ses moelleux rideaux.

Je vais d'abord soulever sa mince jalousie ornée de soie vermeille et regarder furtivement.

(L'air change)

Son aiguille de tête est pendante, le globe de jade est tombé en travers et ses cheveux noirs traînent en désordre.

¹ Ce passage renferme une allusion aux amants à qui, suivant les Chinois, le printemps inspire de tendres sentiments.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Le soleil est déjà assez élevé et cependant ses yeux ne sont pas encore ouverts.

Vous êtes bien paresseuse, bien paresseuse.

(Ing-ing s'allonge et baille)

HONG-NIANG chante :

Elle s'est un peu soulevée ;

Elle s'est plusieurs fois gratté l'oreille ;

Elle a poussé un long soupir.

Elle parle :

Quoiqu'il en soit, cette lettre, comment la remettre à Mademoiselle ? J'aime mieux la poser sur la boîte de toilette ; j'attendrai qu'elle la voie elle-même.

(Elle passe la lettre à Ing-ing et arrange sa toilette. — Hong-niang la regarde furtivement)

HONG-NIANG chante :

Sa toilette du soir était fanée ; ses cheveux noirs étaient épars.

D'une main délicate elle a étendu un léger nuage de blanc sur ses joues.

Et elle a relevé brusquement ses cheveux ¹.

Après avoir fermé sa boîte de toilette,

Elle a pris l'enveloppe du bout des doigts ;

Elle a ouvert la lettre et l'a dévorée des yeux.

Elle l'a tournée et retournée vingt fois sans montrer du déplaisir ².

Puis, d'un air soucieux, elle a froncé le sourcil ;

Tout à coup, elle a laissé retomber son cou blanc comme la neige ¹,

Et sa figure vermeille a blêmi de colère.

¹ Elle a déjà vu la lettre (note du texte).

² Elle songe à la manière dont elle va traiter Hong-niang ; elle ne fait pas encore attention au contenu de la lettre (note du texte).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Elle réfléchit et parle :

Hélas ! Tout est fini.

ING-ING *d'un ton irrité :*

Hong-niang, viens ici.

HONG-NIANG

Me voici.

ING-ING

Hong-niang ! d'où vient ceci ? Je suis la fille d'un ministre d'État. Qui est-ce qui ose chercher à me séduire avec cette lettre ? Est-ce que je suis accoutumée à voir une pareille chose ? Je vais aller le dire à ma mère ; je veux, petite coquine, qu'elle te fouette sans pitié.

HONG-NIANG

C'est vous, Mademoiselle, qui m'avez envoyée chez lui et m'avez ordonné de rapporter sa réponse. Si Mademoiselle ne m'avait pas envoyée, est-ce que j'aurais osé la lui demander ? D'ailleurs, je n'ai pas appris à lire ; est-ce que je sais ce qu'il a écrit ?

Elle chante :

Évidemment c'est votre faute,
Vous m'accablez sans rime ni raison,
Et vous poussez les autres à me prendre en haine,
Si vous n'y êtes pas accoutumée, qui est-ce qui peut l'être mieux que
vous ?

Elle parle :

Mademoiselle, ne faites pas tant de bruit. Au lieu d'aller le dire à Madame, laissez-moi prendre ce billet, et lui dénoncer la personne coupable.

ING-ING

¹ Elle se fâche secrètement en voyant que Hong-niang a apporté cette lettre ; puis elle se demande si elle doit assoupir cette affaire ou éclater. Enfin, elle laisse voir, sans mot dire, la violence de sa colère (note du texte).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Quand tu seras près de Madame, qui accuseras-tu ?

HONG-NIANG

J'accuserai Tchang-seng.

ING-ING, après un moment de réflexion:

Hong-niang, garde-toi d'y aller. Je lui fais grâce pour cette fois.

HONG-NIANG

Mademoiselle ! est-ce que vous ne le ferez pas fouetter sans pitié ?

ING-ING

À propos, je ne t'ai pas demandé des nouvelles de la maladie de Tchang-seng.

HONG-NIANG

C'est que je n'osais en ouvrir la bouche.

ING-ING

Eh bien ! parle à ton aise.

HONG-NIANG chante :

Dans ce moment, son visage est tout maigri ; vraiment, il fait peine à voir.

Il a perdu le goût du thé et du riz, et craint de faire le moindre mouvement.

ING-ING

Prie vite un habile médecin d'aller examiner sa maladie.

HONG-NIANG

Il n'a pas la moindre maladie. Voici ce qu'il dit lui-même :

Elle chante :

Jour et nuit, je soupire après le moment du bonheur.

J'ai perdu le sommeil, et j'oublie de manger.

Jour et nuit, je contemple le mur oriental, et j'essuie mes yeux baignés de larmes.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Si l'on veut guérir ma maladie, il n'y a qu'un remède, c'est de m'unir
à celle que j'aime.

ING-ING

Heureusement que ta langue est discrète ; car si d'autres le savaient, que deviendrait l'honneur de notre maison ? Si à l'avenir il vient à tenir de pareils propos, garde-toi d'en rien dire. Je veux avoir avec lui les rapports d'une sœur avec son frère aîné. Il n'y aura jamais rien de plus.

HONG-NIANG

Voilà de bien belles paroles !

Elle chante :

Vous craignez qu'il ne vous séduise, et, du matin au soir, vous avez
peur que Madame ne découvre ce mystère.

Seulement ni vous ni moi ne seront jamais tranquilles.

Pourquoi donc demandez-vous si sa maladie est dangereuse ?

Contentez-vous de grimper à un arbre

Ou de monter au haut d'une échelle pour le regarder.

ING-ING

Quoique notre famille lui ait de grandes obligations, est-ce qu'il devrait agir ainsi ? Donne-moi un pinceau et du papier, pour que je lui écrive ma réponse. Je veux qu'à l'avenir il ne recommence plus.

HONG-NIANG

Mademoiselle ! qu'allez-vous lui écrire ?

ING-ING

Hong-niang, tu ne le sauras pas.

(Elle écrit)

ING-ING

Hong-niang, prends ma lettre et va lui dire ceci : « Mademoiselle m'a chargée d'aller vous voir. Ses sentiments pour vous sont ceux d'une sœur pour un frère ; elle n'a pas d'autre idée. Si une autre fois

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

vous recommencez, elle est décidée à le dire à Madame. Hong-niang s'abouchera avec vous, petit scélérat ; elle aura à vous parler. »

HONG-NIANG

Mademoiselle, vous revenez encore là dessus ! Je ne porterai pas ce billet. Pourquoi ces amers reproches ?

ING-ING *jette la lettre par terre*

Cette petite coquine, comment se fait-il qu'elle soit si bouchée ?

(Elle sort)

HONG-NIANG *ramasse la lettre et poussant un soupir :*

Hélas ! Mademoiselle, pourquoi vous emporter ainsi !

Elle chante :

Les jeunes filles ¹ ne savent pas retenir leur langue,

Et elles aiment à déchirer les autres à belles dents.

Au lieu de vous abandonner ainsi à la colère,

Il vaut mieux ne plus penser à ce bachelier ;

Vous deviendrez le modèle des jeunes filles bien nées.

(L'air change)

Pour moi, dans mon songe, je croyais vous voir unis tous deux,

Mais, à mon réveil, je vous ai trouvée seule.

Vous en avez perdu le sommeil, et vous oubliez de manger.

Votre robe de soie ne vous préserve point du froid de la cinquième
veille.

Votre douleur est sans bornes.

Morne et silencieuse, vous baignez la balustrade de vos larmes.

(L'air change)

Vous semblez attendre le lever de l'étoile *Chin-keou* ².

C'est en vain que vous espérez l'époque du bonheur.

Je ne veux plus fermer complètement la porte latérale ;

¹ Allusion à Ing-ing.

² La même que *Choui-sing* (Mercure). Elle est difficile à voir. Hong-niang veut dire que Ing-ing passe toutes les nuits à attendre Tchang-seng.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Je veux que tous deux vous deveniez époux,
Et que votre amour ne trouve plus d'obstacles.
Pour vous, dans le banquet, parez-vous avec élégance ;
Moi, je resterai bouche close ; je ressemblerai au mont *Tso-ho-
chan* ¹.

(L'air change)

Lorsqu'autrefois vous vous pariez le soir au haut du pavillon, après la
chute des fleurs de pêcher,
Vous craigniez encore que vos vêtements ne fussent trop minces.
Mais hier soir lorsque vous écoutiez les sons de la guitare,
Lorsque la rosée était abondante et la lune dans tout son éclat,
Pourquoi, dans la soirée, ne craigniez-vous pas la fraîcheur du
printemps ?

Vous avez failli devenir la proie du jeune étudiant ².
Dans ce moment, n'étiez-vous pas bien hardie ?
Vous ne trouviez pas que c'était un galant grossier et vulgaire.
Immobile à votre fenêtre, vous ressembliez presque à la montagne
Wang-fou-chan ³.

(L'air change)

Vous ne demandiez pas mieux que de l'avoir pour époux.
J'avais porté de bon cœur votre lettre ;
Vous ne songiez pas alors à m'accuser d'impudence.
Votre unique crainte était qu'on découvrit ce mystère.

¹ Elle compare ses deux lèvres, étroitement fermées, à une certaine montagne qui, suivant la fable, fut formée par deux montagnes qui étaient situées l'une au midi et l'autre au nord, et qu'un dieu rapprocha et réunit d'une manière inséparable.

² Littéralement : vous avez failli être avalée par le jeune étudiant.

³ Littéralement : à la montagne où l'on regarde de loin le mari, c'est-à-dire, à la femme changée en pierre en attendant son mari. Il y a ici une allusion à un fait fabuleux. Jadis, un homme était parti pour le royaume de Thsou. Plusieurs années s'étant passées sans que sa femme le vit revenir, elle monta sur cette montagne et fut changée en pierre. Suivent l'ouvrage intitulé *Fang-yu-ching-lan*, cette montagne était située dans le district de Tang-thou, de la province du Kiang-nan (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. XV, fol. 71).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Je supportais cela, pour un moment, comme si l'on m'eût appliqué le moxa.

Quoique cette conduite fût honteuse, elle faisait votre bonheur.
Devant le monde, vous employiez tous les artifices du langage, pour vous déguiser ;

Mais en secret vous fronciez les sourcils et vous fondiez en larmes.

(Elle parle.)

Si je ne fusse pas venue, elle aurait dit que j'ai désobéi à ses ordres ; de plus, Tchang-seng attend sa réponse. Je ne puis me dispenser de retourner dans la bibliothèque.

(Elle frappe à la porte.)

TCHANG-SENG

Hong-niang, vous voilà donc arrivée ? Quel effet a produit ma lettre ?

HONG-NIANG

Elle n'a servi de rien. Monsieur le bachelier, n'allez pas en perdre la tête.

TCHANG-SENG

Pourtant ma lettre me paraissait un talisman propre à amener un mariage. C'est seulement parce que Hong-niang n'a pas mis le moindre zèle pour servir mes intérêts. Voilà pourquoi j'ai échoué.

HONG-NIANG

Comment dites-vous que j'ai manqué de zèle pour servir vos intérêts ? J'en prends à témoin le ciel azuré qui s'élève au-dessus de ma tête. Je voudrais bien entendre le contenu de votre lettre.

Elle chante :

Ce n'est point que Hong-niang ait été indocile ou négligente, c'est que le destin vous est contraire.

Elle y a vu l'aveu de votre faute, la preuve que vous vouliez la séduire est ma propre condamnation.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Si elle n'avait pas eu des égards pour moi,
Si elle n'eût pardonné votre étourderie,
Elle m'aurait peut-être accablée de coups.

(L'air change)

Dès aujourd'hui, je vous visiterai rarement, et il ne vous sera pas
aisé de me voir.

La lune est cachée par le Pavillon d'Occident ¹ ;

On peut dire que le phénix a quitté le pavillon de *Thsin* ²,

Et que les nuages se sont amassés sur le mont *Ou-chan* ³.

Vos espérances sont déçues et les miennes se sont évanouies.

Monsieur le bachelier, ne vous irritez pas.

Le festin est fini ; les convives n'ont qu'à partir au plus vite ⁴.

Elle parle :

Désormais, Monsieur, vous n'avez plus besoin de révéler vos
sentiments secrets. Pour moi, je crains que Madame ne me
demande ; il faut que je m'en retourne.

TCHANG-SENG

Mademoiselle Hong-niang.

(Il s'arrête, puis il pousse un long soupir.)

Mademoiselle Hong-niang ! une fois que vous serez partie, qui
est-ce qui plaidera désormais la cause de ce pauvre étudiant ?

¹ Par ces derniers vers, Hong-niang veut dire que le mariage est manqué et que Tchang-seng doit renoncer à ses projets. — La lune dans son plein est l'emblème d'une heureuse union. Les mots *la lune est cachée* signifient qu'il ne doit plus songer à épouser Ing-ing, qui habite le Pavillon d'Occident.

² C'est-à-dire, l'épouse a disparu. — Du temps de Mo-kong, prince de Thsin, il y avait une jeune fille, nommée Long-yu, qui excellait à jouer de la flûte. Il la prit de suite pour son épouse. Au bout de quelques années, en jouant de la flûte, elle imitait le chant du phénix et de sa compagne ; de sorte qu'ils vinrent se placer sur sa maison. Le prince construisit une tour appelée *Fong-thai*, la tour du phénix. Un jour le mari et la femme suivirent le phénix et disparurent.

³ Suivant la mythologie chinoise, le mont *Ou-chan* était habité par des déesses. Les mots « les nuages se sont amassés, etc. » signifient qu'ils dérobent la vue des déesses — et au figuré que Tchang-seng ne verra plus Ing-ing, qui est belle comme une déesse du mont *Ou-chan*.

⁴ C'est-à-dire : c'est une affaire finie. Renoncez-y, sans vous désoler. Faites comme les convives qui, le festin terminé, quittent la salle sans souci ni regret.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

(Il se jette à genoux.)

Mademoiselle Hong-niang, mademoiselle Hong-niang, il faut absolument que vous trouviez un moyen pour me sauver la vie.

HONG-NIANG

Monsieur le bachelier, vous êtes un homme de talent, accoutumé à lire dans les livres. Est-ce que vous ne comprenez pas ma pensée ?

Elle chante :

N'allez pas faire le fou pour user d'artifice
En cherchant à obtenir son amour et goûter le bonheur,
Vous m'avez exposée à voir déchirer ma chair et briser mes os.
Tout ce que je crains c'est qu'avec sa main délicate elle ne prenne un
bâton et me maltraite cruellement.

Comment pourrai-je faire passer un câble par le trou d'une
aiguille ¹ ?

Voulez-vous que je m'expose encore aux coups pour servir vos
intérêts ?

Puis-je, en restant la bouche fermée, donner de vos nouvelles et
communiquer vos sentiments ² ?

Jusqu'ici, je me suis assez compromise pour vous.

TCHANG-SENG *restant toujours à genoux et poussant des soupirs :*

Ce jeune étudiant n'a de recours qu'en vous. Mon sort, Hong-niang, est entre vos mains. Mademoiselle !

HONG-NIANG *chante :*

Je ne puis résister, au charme de vos paroles ;
Mais vous me mettez vraiment dans un grand embarras.

Elle parle :

¹ C'est-à-dire : comment pourrai-je faire une chose impossible ? C'est-à-dire, apaiser sa colère et faire réussir vos projets de mariage.

² Hong-niang semble l'exhorter à écrire et à parler lui-même.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Allons, il n'y a pas moyen de se taire. Je vais m'expliquer nettement. Mademoiselle a répondu à votre lettre ; regardez vous-même.

(Elle présente la lettre.)

TCHANG-SENG *ouvre la lettre et après l'avoir lue en entier il rit aux éclats :*

Mademoiselle, il m'arrive aujourd'hui un immense bonheur.

(Il la lit encore d'un bout à l'autre.)

Si j'avais su que la lettre de Mademoiselle allait arriver, j'aurais dû aller au devant de vous pour la recevoir. Comme j'ai manqué à ce devoir, veuillez ne pas m'en faire un crime, mademoiselle Hong-niang, ce sera aussi pour vous un sujet de joie.

HONG-NIANG

Je ne sais ce que vous voulez dire.

TCHANG-SENG *riant :*

Mademoiselle, voulez-vous me faire l'injure de croire que je mens. La lettre dit ceci et cela.

HONG-NIANG

Est-ce bien possible ?

TCHANG-SENG

Dans cette lettre, elle me donne rendez-vous pour que j'aie cette nuit dans le jardin fleuri.

HONG-NIANG

Pourquoi vous aurait-elle donné rendez-vous dans le jardin fleuri ?

TCHANG-SENG

Elle m'a donné rendez-vous pour que nous ayons une entrevue.

HONG-NIANG

Et pourquoi cette entrevue ?

TCHANG-SENG *riant :*

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Mademoiselle Hong-niang, vous me demandez pourquoi cette entrevue ?

HONG-NIANG

Je n'en crois rien.

TCHANG-SENG

Libre à vous.

HONG-NIANG

Eh bien ! lisez un peu ; je vous écoute.

TCHANG-SENG

Ce sont quatre vers de cinq syllabes d'une beauté admirable :

Attendez la lune au bas du Pavillon d'Occident.

La porte qui est du côté du vent sera à moitié ouverte.

Quand je verrai s'agiter l'ombre des fleurs qui sont près du mur,

Je soupçonnerai l'arrivée de l'homme qui est beau comme le jade.

Mademoiselle Hong-niang, me croyez-vous ou non ?

HONG-NIANG

Comment expliquez-vous cela ?

TCHANG-SENG

Qu'est-il besoin d'explication ?

HONG-NIANG

Je vous jure que je n'y comprends rien,

TCHANG-SENG

Eh bien ! je vais vous expliquer cela :

« *Attendez la lune au bas du Pavillon d'Occident.* » — (Elle m'invite à attendre le lever de la lune et à venir.)

« *La porte tournée du côté du vent sera à moitié ouverte.* » — (Elle ouvrira la porte en m'attendant.)

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

« Quand je verrai s'agiter l'ombre des fleurs qui touchent le mur, » — (Elle m'ordonne d'escalader le mur.)

« *Je soupçonnerai l'arrivée de l'homme beau comme le jade.* » — Ce vers n'a pas besoin d'explication. Elle veut parler de mon arrivée.)

HONG-NIANG

Est-ce bien la véritable explication !

TCHANG-SENG

Si ce n'est pas là l'explication véritable de ces vers, vous n'avez, Mademoiselle, qu'à les expliquer vous-même. Je n'aurais jamais songé à vous tromper. Pour expliquer des vers énigmatiques, je suis un autre Thou-kia ¹. J'ai l'humeur galante comme Souï-ho ², et le goût du plaisir comme Lou-kia ³. Si on ne les explique pas ainsi, comment les expliquer ?

HONG-NIANG

Elle a donc vraiment écrit comme cela ?

TCHANG-SENG

Voilà bien son écriture, mademoiselle Hong-niang !

(Il s'arrête. Après un moment de silence, il lit encore.)

HONG-NIANG

Elle a donc vraiment écrit comme cela ?

TCHANG-SENG

Mademoiselle Hong-niang, vous êtes bien ridicule ! Voici son écriture : il n'y a rien de plus évident.

HONG-NIANG *d'un ton irrité:*

¹ Le même que *Thou-ta-pe*. Je n'ai pu trouver aucuns renseignements sur lui.

² *Souï-ho* vivait sous le règne de l'empereur Kao-tsou, de la dynastie des Han, entre les années 195 et 187.

³ *Lou-kia* vivait sous la dynastie des Han. Il publia un ouvrage intitulé *Sin-yu* (Nouveaux discours).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Voyez un peu : ainsi donc Mademoiselle aurait agi en cachette de moi !

Elle chante :

Quand a-t-on vu une personne qui fait porter une lettre lui donner le change et en cacher le contenu à son messenger ¹.

C'était, il est vrai, une bagatelle, mais on voit que son esprit devient astucieux et trompeur.

Elle vous a invité à franchir le mur pour avoir avec vous une entrevue intime.

Ainsi donc les cinq syllabes renfermaient la datte ² de la cinquième veille.

Les quatre vers cachaient l'embuscade du général Han-sin, sur le mont Khieou-li-chan.

Au moment décisif vous tendez des pièges aux gens.

Voulez-vous marier les nuages avec la pluie ¹, et trouver la paix au milieu du bruit.

¹ En chinois : elle a trompé le *poisson* et l'*oie sauvage* (yu-ing), expression qui désigne la personne qui porte une lettre. Il y a ici deux allusions historiques.

— Tchîn-ching avait écrit des caractères noirs sur un morceau de soie rouge qu'il plaça dans le ventre d'un poisson. Celui qui avait acheté le poisson le fit cuire et trouva la lettre. On raconte autrement le même fait : « Un étranger (dit un poète), venant d'un pays lointain, m'ayant donné une carpe, j'ordonnai à mon domestique de la faire cuire. Il trouva dans le ventre du poisson une lettre écrite sur un morceau de soie blanche. — De là est venue l'expression *yu-chou* (lettre du poisson) pour dire simplement une lettre.

— Voici la seconde allusion historique. Sou-wou, qui vivait sous la dynastie des Han dans l'année 300 avant notre ère, avait été envoyé en ambassade auprès du roi des *Hiong-nou*, qui le fit enfermer dans un souterrain. Dix-neuf ans après, l'empereur Tchao-ti ayant fait la paix avec les *Hiong-nou* demanda la mise en liberté de Sou-wou. Mais on répondit qu'il était mort. Quelque temps après, l'empereur fit savoir au *Chen-yu* qu'il avait tué, dans le parc de *Chang-lin*, une oie qui portait une lettre attachée à sa patte, et que d'après cette lettre Sou-wou et ses compagnons étaient en tel endroit occupés à garder les moutons. Le roi des *Hiong-nou* fut rempli d'étonnement. Il adressa ses excuses à l'empereur des Han et renvoya Sou-wou. — Par suite de cette aventure, le mot de *oie sauvage* a désigné tantôt une lettre, tantôt le messenger chargé de la porter.

² Il y a ici une allusion historique et un jeu de mots sur le mot datte (*tsao*), qui a le même son que l'adverbe *tsao* (de bonne heure), qui s'écrit d'une manière différente.

Jadis un religieux bouddhiste alla interroger Lou-tsou, qui ne lui répondit pas. Lou-tsou lui donna trois grains de riz et une datte (*tsao*). Le religieux dit : J'ai compris. Le vénérable maître m'ordonne de venir de bonne heure (*tsao*) à la troisième veille.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Vous me chargez de porter une lettre et vous cherchez du loisir au milieu des affaires.

(L'air change)

Le papier était brillant et blanc comme le jade ;

Les caractères exhalaient une odeur de vanille et de musc.

Toutes les lignes d'écriture étaient complètement mouillées, n'était-ce point ce qu'on appelle « la sueur d'une belle » ;

C'étaient des larmes d'amour, échappées de ses yeux rougis par la douleur.

Les chagrins du printemps ² remplissaient tout le papier, et l'encre n'était pas encore sèche.

Je ne puis maintenant conserver des doutes.

Ainsi donc un lettré qui aspirait à entrer dans la salle de jade ³

Va devenir le jouet d'une jeune fille dont les cheveux noirs sont ornés d'un oiseau d'or !

(L'air change)

Vous l'aimez d'une façon particulière,

Et moi, vous me dédaignez et me laissez de côté.

Quand ressemblerez-vous à Meng-kouang, l'épouse de Liang-hong ⁴ ?

¹ Expression délicate qui répond aux mots grecs : φιλότητι μιγηναι. — Sous le règne de Kao-tsou de la dynastie des Han (100 ans avant notre ère), le général Han-sin étant sur le point de livrer bataille à Hiang-yu, dans l'arrondissement de Sin-tcheou, se mit en embuscade sur le mont Khieou-li-chan pour vaincre le général ennemi (Hong-niang veut dire que Ing-ing a tendu un piège à Tchang-seng).

² Les peines d'amour.

³ Dans l'Académie.

⁴ Litt. : « quand Meng-kouang recevra-t-elle la tasse de Liang-hong ? » Hong-niang blâme Ing-ing de chercher à nouer une intrigue amoureuse au lieu de contracter un mariage honorable. Meng-kouang était la femme de Liang-hong. Elle était fort laide et très vertueuse. Beaucoup d'habitants de son village l'avaient demandée en mariage, mais elle avait repoussé leurs sollicitations. Quand elle fut arrivée à l'âge de trente ans, son père et sa mère lui demandèrent qui elle désirait épouser. Elle répondit : je voudrais un mari intègre comme Liang-hong. Celui-ci, en ayant été informé, la demanda en mariage. Meng-kouang entra chez lui, avec une riche parure, mais il fut sept jours sans lui parler. Sa femme lui en ayant demandé la cause, « Je voulais, dit-il, une femme vêtue de laine, pour me soustraire avec elle aux tracas du monde. Mais aujourd'hui, vous êtes fardée, vous avez peint vos sourcils, et vous êtes vêtue de soie brodée. Ce n'est pas là ce que je demandais. » Sa femme prit aussitôt un vêtement

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Elle l'a flatté par de douces paroles qui auraient fondu la glace de trois hivers.

Elle m'a blessée par de mauvais propos, aussi fâcheux que le froid du sixième mois.

À partir d'aujourd'hui, je vous regarderai comme une jeune écervelée.

Comment osez-vous jeter des fruits à Pouan-ngan ¹ ?

TCHANG-SENG

Ce jeune étudiant ne fait que lire dans les livres. Comment pourra-t-il escalader le mur du jardin fleuri ?

HONG-NIANG *chante* :

Les fleurs qui touchent le mur sont basses,

La porte tournée du côté du vent est à moitié ouverte.

Cette adresse à dérober les parfums va s'essayer aujourd'hui.

Si vous redoutez la hauteur du mur,

Comment franchirez-vous la porte du dragon ² ?

Si vous craignez que les fleurs ne soient trop épaisses,

Comment cueillerez-vous le laurier des immortels ¹ ?

d'étoffe grossière, employa une longue épine pour aiguille de tête et se présenta ensuite devant Liang-hong. Chaque fois qu'elle apportait à manger à son mari elle élevait une tasse à la hauteur de ses sourcils et n'osait le regarder. Elle se retira avec lui sur le mont Pa-ling-chan.

¹ C'est-à-dire : comment osez-vous provoquer ce jeune homme ? Pouan-ngan, était originaire du royaume de Tsin. Il était doué d'une rare beauté. Quand il se promenait dans les rues de Lo-yang, les femmes et les jeunes filles accouraient à l'envi, et lui jetaient les plus beaux fruits, et en remplissaient son char.

² *Franchir la porte du dragon*, est une expression figurée pour dire « être compté au nombre des lettrés célèbres ». En voici l'origine. Sous le règne de l'empereur Houan-ti de la dynastie des Han, Li-ing avait une grande réputation. Lorsqu'un homme avait été reçu par lui, on disait qu'il avait *franchi la porte du dragon*. Sa réputation lui vint de ce qu'il n'admettait dans son commerce que des hommes distingués. — Long-men est un endroit qu'on appelle aussi *Ho-tsin* (le gué du fleuve jaune) ; il est situé à 900 *lis* (90 lieues de Tchang-ngan). Les eaux forment une barre élevée que les tortues et les poissons ne peuvent franchir. On dit communément que les poissons qui la franchissent se changent en dragons. Sous la dynastie des Thang, on disait que les lettrés qui obtenaient le degré de docteur avaient franchi la porte du dragon, et ceux qui ne l'avaient pu franchir (ceux qui échouaient au concours) s'en revenaient le front meurtri.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Allons ! hâtez-vous ; gardez-vous de craindre.

Ses yeux ² brillants comme les eaux d'automne se creusent à force
de regarder dans le lointain ³.

Elle a froncé ses sourcils, semblables à une montagne du printemps.

TCHANG-SENG *parle* :

J'ai déjà vu deux fois le jardin fleuri.

Il chante :

Quoique j'y sois allé deux fois,

J'ose croire que ce n'était pas comme cette fois-ci.

Autrefois ⁴, vous avez composé des vers sur les rimes des miens,

Mais ce fut sans résultat.

Si j'arrive aujourd'hui au bonheur, je le devrai uniquement à cette
lettre.

(Hong-niang sort.)

TCHANG-SENG *parle* :

Toutes les choses du monde sont déterminées d'avance. Tout à l'heure, au moment où Hong-niang est venue, j'étais bien loin d'être content, bien loin d'être joyeux. Qui aurait pensé que Mademoiselle me donnerait cette grande marque d'affection ? Vraiment, pour deviner des vers énigmatiques, je suis un autre Thou-kia ; j'ai l'humeur galante de Souï-ho, et le goût de la dépense comme Lou-kia. Ces quatre vers, si on ne les expliquait pas à ma manière, comment les expliquer ?

Attendez la lune au bas du Pavillon d'Occident : cela signifie que je dois attendre le lever de la lune.

¹ C'est-à-dire, comment obtiendrez-vous le grade de *kiu-jin* (licencié) ? Suivant les poètes chinois, il y a un *olea fragrans* qui croît dans la lune ; il est haut de 5000 pieds. Ils comparent celui qui obtient le grade de licencié à un homme qui aurait coupé une branche de cet arbre divin.

² Les yeux de Ing-ing.

³ Savoir, pour découvrir Tchang-seng qu'elle attend avec impatience.

⁴ Il parle à Ing-ing.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

La porte tournée du côté du vent sera à moitié ouverte : c'est-à-dire qu'alors sa porte sera ouverte.

Quant s'agitera l'ombre des fleurs qui touchent le mur,

Je soupçonnerai l'arrivée de l'homme beau comme le jade : c'est-à-dire quand l'ombre des fleurs se reflétera sur les arbres, ce sera le moment favorable pour que je vienne.

Aujourd'hui, Ô Ciel rigoureux, tu as bien de la peine à te couvrir des ombres du soir. Pourquoi me disputes-tu ce seul jour ? Lettre charmante ! Lettre délicieuse ! Paroles ravissantes ! Allons ! tout à l'heure le soleil va se cacher derrière la montagne de l'ouest. Aujourd'hui, les feuilles de pêcher m'apportent le rendez-vous. Mon bonheur, qui semblait arrêté, vient de prendre racine. Ah ! l'heure de midi approche. Attendons encore un peu.

(Il regarde encore.)

Ah ! pourquoi le soleil a-t-il tant de peine à descendre à l'occident ? Le ciel est pur ; l'immensité du firmament est sans nuages, et une brise fraîche souffle avec douceur. Que n'ai-je l'art de resserrer l'espace ? Je chasserais le soleil, et je le ferais disparaître à l'occident. Ah ! il commence à se coucher. Attendons encore. Qui est-ce qui retient, au haut du ciel, le corbeau à trois pieds (le soleil) ? Que n'ai-je l'arc de Heou-i pour percer d'une flèche ce disque et le faire tomber ? Grâce au Ciel ! Grâce à la Terre, le génie du soleil finit par descendre ¹. Enfin, on allume les lampes ; ah ! on bat le tambour ; ah ! on fait résonner les cloches ². Je vais fermer la porte de la Bibliothèque. Quand je serai arrivé là, je saisirai les branches pendantes des saules, je franchirai tout doucement le mur, et j'irai presser Mademoiselle dans mes bras. Ah ! Mademoiselle, c'est vous seule qui causez mes chagrins. Vingt perles sont cachées dans cette

¹ C'est-à-dire, enfin le soleil se couche.

² C'est-à-dire, pour annoncer la nuit.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

lettre ¹ ; le bonheur que je rêvais depuis trois mille ans ² m'attend dans le jardin fleuri.

FIN DU DIXIÈME ACTE

@

¹ C'est-à-dire cette lettre recèle un trésor.

² Allusions aux existences antérieures des bouddhistes.

ACTE ONZIÈME

@

HONG-NIANG

Aujourd'hui, lorsque Mademoiselle m'a chargé de porter une lettre à Tchang-seng, devant moi, elle a étalé de beaux sentiments qu'elle n'a pas ¹, mais dans la lettre elle lui a donné un rendez-vous secret. Puisque Mademoiselle n'a pas voulu me parler avec franchise, je ne dois pas lui dire que je sais tout. Je l'engagerai seulement à venir brûler des parfums, et quand elle sera là, je verrai comment elle fera pour me tromper.

HONG-NIANG *parlant à* ING-ING

Mademoiselle, allons brûler des parfums.

ING-ING

Les fleurs ont amassé leurs parfums, le vent du soir souffle avec douceur, dans la cour règne un profond silence, la lune brille dans tout son éclat.

HONG-NIANG

Le vent du soir est frais ; il pénètre par la gaze de la fenêtre.
Elle a fait tomber l'anneau d'or et a déployé la jalousie brodée.
Les vapeurs du soir flottent autour de la porte ;
Des nuages rougeâtres colorent l'entresol de leurs derniers reflets.
Au haut du pavillon, placée devant son miroir, elle vient justement
d'achever sa toilette.

(L'air change)

Elle fuit le bruit et le vacarme ;
À la surface de l'étang, couvert d'herbes d'un vert tendre, on voit les
canards tranquillement endormis.
C'est un spectacle charmant.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Sur les saules pleureurs, d'un jaune pâle, repose une troupe de corbeaux.

Avec ses petits pieds beaux comme des lotus d'or, elle écrase les rejets des (Magnolia) *Mou-tan*.

Son aiguille de tête, ornée de jade, s'appuie sur une rose vermeille ;
La mousse qui tapisse le chemin est douce et glissante ;
Les perles de la rosée ont mouillé ses bas de satin.

Elle parle :

Regardons un peu ; Mademoiselle et Tchang-seng attendent tous deux l'arrivée du soir.

Elle chante :

Depuis certain jour, au moment où le soleil se levait, vous songiez au disque brillant de la lune ²,

Un quart d'heure vous semblait une année.

Lorsque vous voyiez le soleil descendre lentement au sommet des saules,

Vous vous disiez : Est-ce que quelque dieu ne le frappera pas d'un coup mortel ³ ?

Elle chante :

Elle s'était habillée avec coquetterie,

Pour se préparer à la réunion des nuages de la pluie sur le mont *Ou-hia* ⁴,

Elle aspirait au commerce intime de l'hirondelle et du loriot ⁵ ;

¹ Elle dit qu'elle ne voulait avoir avec Tchang-seng que les rapports respectueux d'une sœur cadette avec son frère aîné.

² C'est-à-dire, dès l'aurore vous attendiez impatiemment l'arrivée de la nuit, pour vous rencontrer avec Tchang-seng.

³ C'est-à-dire, ne le fera pas tomber sur la terre pour que la nuit arrive à l'instant. Allusion à Heou-i, l'habile archer, qui, suivant la fable, lança une balle au soleil et le fit tomber sur la terre.

⁴ C'est-à-dire, pour se préparer à un combat amoureux. Les mots : *union des nuages et de la pluie* sont une expression délicate pour dire l'union charnelle de deux amants ou de deux époux.

⁵ Mot à mot : Elle voulait être la camarade de l'hirondelle (mâle) et la compagne du loriot. Cette pensée n'est que la répétition de la précédente, comme si elle disait :

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Son cœur avait l'ardeur du singe et son esprit l'emportement du coursier.

Le thé et le riz n'approchaient point de ses lèvres ¹,

Et pourtant sa beauté effaçait la lune et faisait honte aux fleurs.

Ses attraits étaient-ils naturels ou dus à un habile artifice ?

Dans une telle circonstance, l'entraînement de la passion est difficile à arrêter.

Pour moi, je ne sais qu'en penser ¹.

HONG-NIANG *parle* :

Mademoiselle, tenez-vous sur cette colline factice, je vais fermer la porte latérale, je crains que quelqu'un n'entende notre conversation.

(Hong-niang regarde en dehors de la porte.)

TCHANG-SENG

Voici le moment de passer.

(Il regarde en dedans de la porte.)

HONG-NIANG *chante* :

Que vois-je ? Est-ce l'ombre d'un arbre *hoai*, agité par le vent, ou un corbeau endormi sur ses branches ?

C'est le bonnet de crêpe noir de l'homme qui est beau comme le jade.

Cachez-vous à côté de la balustrade circulaire ;

Il se tient, en tournant le dos, au bas de la colline factice,

En cet endroit, vous pourrez vous communiquer vos tendres pensées.

TCHANG-SENG *saisit Hong-niang dans ses bras* :

Ma chère Demoiselle !

« Elle voulait se réunir à lui pour faire l'amour ensemble comme deux hirondelles et deux loriots. »

¹ C'est-à-dire, elle oubliait de boire et de manger.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

HONG-NIANG

C'est moi. Vous êtes heureux de m'avoir saisie par erreur ; si par erreur vous eussiez saisi Madame, que seriez-vous devenu ?

Elle chante :

Peu importe que vous me preniez subitement dans vos bras

Et que vous me regardiez d'un œil amoureux.

Vous me paraissez avoir un cœur affamé, et des yeux éblouis.

Elle parle :

Dites-moi un peu si c'est bien vous que je vois ?

TCHANG-SENG

Votre serviteur est un autre Thou-kia pour deviner des vers énigmatiques. J'ai l'humeur galante de Souï-ho, et les goûts volages de Lou-kia ². Il faut décidément que j'en fasse la conquête.

HONG-NIANG

Ne passez pas par la porte ; on dirait que je suis allée vous recevoir. Allons, escaladez ce mur. Voyez-vous, Tchang-seng ? Cette nuit, ces lieux charmants favorisent évidemment votre union mutuelle.

Elle chante :

Regardez : de légers nuages voilent le disque de la lune.

On dirait une lampe d'argent entourée de papier rouge.

Les feuilles des saules, des bouquets de fleurs sont tombés au bas de
la jalousie ;

La mousse verdoyante vous tiendra lieu d'un lit large et brodé.

(L'air change)

La nuit est belle et profonde, la cour est déserte et silencieuse ;

De plus, elle est cachée par des rameaux fleuris qui flottent jusqu'en
bas.

¹ Je ne veux plus m'abandonner aux conjectures et aux soupçons ; j'attends que le texte suivant m'apprenne la vérité (glose du texte chinois).

² Plus haut, on trouvera des notes (279, 280, 281) sur ces trois personnages.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Seulement, c'est une fille bien jeune.

Vous devrez la consoler par de tendres paroles, la flatter par des discours caressants,

Et gagner son amour par de douces manières.

Gardez-vous de la considérer comme les fleurs fanées des saules qui bordent les routes ¹.

(L'air change)

C'est une personne pleine de grâce, qui ressemble à un jade sans défauts.

Ne vous contentez pas de contempler ses joues d'une éclatante blancheur,

Ni les cheveux de ses tempes, légers comme un nuage et noirs comme l'œil du corbeau.

Je ne veux plus aller m'exposer à des émotions de crainte et de terreur ² ;

Je n'ai point l'ambition de boire du vin médiocre ou du thé insipide ³.

Voici le moment de prendre vos ébats sous la couverture brodée.

Ne consommez pas votre esprit par une folle ardeur.

Renoncez à vos inquiétudes passées et oubliez vos chagrins.

Préparez-vous à ouvrir la brèche et à emporter la place.

(Tchang-seng escalade le mur.)

ING-ING

Qui est là ?

TCHANG-SENG

C'est le jeune étudiant.

(Ing-ing appelle Hong-niang qui ne lui répond pas.)

ING-ING d'une voix irritée :

¹ Expression figurée pour dire les courtisanes.

² Allusion aux coups de bâton dont elle a été menacée.

³ Elle veut dire qu'elle ne se soucie point de prendre part au banquet nuptial.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Holà ! Tchang-seng, quelle espèce d'homme êtes-vous ? J'étais ici à brûler des parfums. Vous venez ici sans motif ; qu'avez-vous à répondre ?

TCHANG-SENG

Hélas !

HONG-NIANG *chante* :

Pourquoi l'entremetteuse ¹ n'éprouve-t-elle ni crainte ni effroi ?
C'est que deux époux passionnés ne songent point à se faire la guerre.

Je vais marcher doucement et me glisser d'un pas furtif pour les entendre à la dérobée.

Celui-ci rougit de honte, celle-là a l'air fâché.

(L'air change)

L'un n'ose dire un mot, l'autre a changé ses batteries ;
Celui-ci est calme et silencieux ; celle-là chuchote sans cesse.

HONG-NIANG *qui se tient à distance appelle Tchang-seng à voix basse* :

Tchang-seng, vous avez bien jaser en cachette. Allons, allez en avant. Seulement, si l'affaire était portée en justice, je craindrais fort que vous ne fussiez couvert de honte.

Elle chante :

Le fier Souï-ho serait glacé de crainte, et Lou-kia se verrait arrêté tout court ².

Vous croiseriez les mains et prenant une attitude respectueuse, vous auriez l'air d'être sourd ou muet.

(L'air change)

Dans un lieu secret, vous êtes habile à tenir de légers propos.

Mais vos adroits stratagèmes, si l'on venait à les sonder, s'en iraient en fumée.

¹ C'est-à-dire : moi qui ai conduit cette intrigue.

² Hong-niang plaisante Tchang-seng, qui, par vanité, s'était comparé à ces deux personnages.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Qui aurait pensé que le coin de la colline factice ¹ ne valait pas le bas du Pavillon d'Occident ?

ING-ING

Hong-niang ! il y a ici un voleur.

HONG-NIANG

Mademoiselle, devinez qui c'est.

TCHANG-SENG

Mademoiselle, c'est le jeune étudiant.

HONG-NIANG ²

Tchang-seng, qui vous a dit de venir ? Quelle affaire secrète vous a amené ici ?

(Tchang-seng garde le silence.)

ING-ING

Qu'on le saisisse vite, et qu'on le traîne devant ma noble mère.

(Tchang-seng garde le silence)

HONG-NIANG

Si on le traîne devant Madame, on détruira sa réputation. Permettez-moi, Mademoiselle, de le juger à votre place. — Tchang-seng, approchez et mettez-vous à genoux. Puisque vous avez lu les saints livres de Confucius, vous devez connaître à fond les rites établis par Tcheou-kong. Qu'étiez-vous venu faire ici au milieu de la nuit ?

Elle chante :

Le coupable que nous allons juger ressemble à un cognassier en fleurs ³.

¹ C'est l'endroit où il s'était caché pour causer secrètement avec Ing-ing.

² Hong-niang, qui a attiré Tchang-seng, fait semblant d'ignorer ses projets.

³ Litt. : « nous allons juger un cognassier en fleurs. » Le cognassier en fleurs est beau à voir, mais son fruit n'est pas bon à manger (note du texte). Hong-niang veut peut-

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

(L'air change)

Le tribunal où nous siégeons n'est pas un tribunal pour rire.
Je vais vous faire connaître une bonne fois tout le fond de ma pensée.
Je me disais que vous aviez une instruction profonde comme l'Océan ;
Qui aurait pensé que pour la volupté vous aviez une ardeur aussi
grande que le ciel ?

(L'air change)

Puisque vous pénétrez à la faveur de la nuit dans les maisons des
autres,
Si ce n'est pas pour déshonorer les femmes, je dirai qu'il faut vous
arrêter comme un voleur.
Vous qui étiez destiné à cueillir l'*olea fragrans* ¹
Vous êtes devenu un gaillard qui dérobe les fleurs ².
Au lieu d'aller franchir la porte du dragon ³,
Vous venez apprendre l'art de monter à cheval ⁴.

HONG-NIANG *parle à* ING-ING

Mademoiselle, en considération de Hong-niang, veuillez, cette fois,
lui faire grâce.

ING-ING

C'est à lui que nous devons la vie ; un tel bienfait mérite une
récompense. D'ailleurs, puisque ses rapports avec moi sont ceux d'un
frère aîné pour sa sœur, comment a-t-il pu avoir de pareilles idées ?
Si ma mère venait à le savoir, je vous jure, Monsieur, que vous ne
seriez pas à votre aise. Aujourd'hui, par égard pour Hong-niang, je
vous pardonne pour cette fois. Mais si vous recommenciez, je vous

être dire que le coupable qui est devant elle a un air et des manières qui préviennent
en sa faveur.

¹ C'est-à-dire : à obtenir le premier rang au concours de licence.

² Un jeune homme qui ne cherche qu'à faire des conquêtes.

³ C'est-à-dire : au lieu d'aller subir vos examens pour devenir un lettré éminent.
Voyez note 289.

⁴ Cette expression, qui fait allusion à l'escalade du mur, veut dire aussi séduire les
femmes (note du texte).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

traînerais devant ma noble mère ; il est bien certain qu'elle ne vous ferait pas grâce.

HONG-NIANG *chante* :

Rendez grâce à la sagesse et à la prudence de Mademoiselle.
Par égard pour moi, elle vous a montré une grande bienveillance,
Mais si elle vous eût traduit en justice et qu'on eût examiné votre
conduire,
Je vous réponds, Monsieur le bachelier, que votre peau fine aurait
été joliment déchirée sous les coups de bâton.

ING-ING

Hong-niang, emporte promptement la table des parfums, et rentre avec moi.

(Ing-ing sort.)

HONG-NIANG *se moquant de Tchang-seng* :

Ah ! ah ! il y a de quoi rougir, il y a de quoi rougir ! Ne disiez-vous pas que vous deviniez les énigmes comme Thou-kia ¹, que vous aviez l'humeur galante de Souï-ho, et les goûts volages de Lou-kia ? Mais aujourd'hui vos beaux projets se sont évanouis.

Elle chante :

Ne dites plus que, dans une nuit d'automne, un quart d'heure vaut mille onces d'argent.
Retournez dans votre chambre solitaire, et restez-y garçon pendant dix ans.
Par maladresse, vous avez refermé la porte entr'ouverte ² qui était tournée du côté du vent.
Une montagne a dérobé l'ombre des fleurs qui caressait le mur voisin.

¹ Hong-niang veut dire qu'il n'a pas su prévoir ce qui lui arrive aujourd'hui. On a vu, une note (280,281) sur ces trois hommes.

² Allusion à une phrase précédente : La porte, tournée du côté du vent, sera entrouverte (pour vous recevoir). Les deux vers suivants se rapportent au même passage. Hong-niang veut dire que son mariage est manqué.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Les nuages ont caché la lune dont vous attendiez le lever au bas du Pavillon d'Occident.

Vous pourrez aller appliquer à qui vous voudrez le fard de Ho-lang ¹.
Elle peint elle-même ses sourcils, sans avoir besoin de Tchang-tchang ².
En se laissant emporter par la violence de son amour,
Le bachelier a desséché les nuages et tari la pluie ³.
Renoncez, avec un amer regret, à dérober le jade et voler des parfums ⁴.

Effacez de vos discours les expressions faites pour séduire ⁵.
Laissez les chansons licencieuses, et cessez d'écrire des lettres galantes.
Il est évident que vous n'entendez rien à l'art de faire la cour.
Mademoiselle, vous qui êtes une autre Tcho-wen-kiun ⁶, apaisez votre juste colère.
Et vous, Tchang-seng, qui êtes altéré d'amour comme Sse-ma-siang-jou, allez voyager pour votre instruction.

FIN DU ONZIÈME ACTE



¹ C'est-à-dire : vous pouvez chercher une autre épouse pour la farder comme Tchang-tchang fardait la sienne. — Ho-Lang est le nom d'une comédienne qui a donné son nom à un drame des Youen.

² On a vu, note 79, que Tchang-tchang, par excès de complaisance, peignait lui-même les sourcils de sa femme. Hong-niang veut dire que Ing-ing n'a pas besoin que Tchang-seng lui rende ce service.

³ C'est-à-dire : il a coupé court aux joies légitimes du mariage. — Les mots *union des nuages et de la pluie* signifient l'union charnelle de l'homme et de la femme.

⁴ Expressions figurées pour dire, « faire furtivement l'amour. »

⁵ Litt. : « les paroles qui s'appuyent sur le bleu et le rouge. »

⁶ Tchao-wang-sun, qui vivait sous la dynastie des Han, avait une fille nommée Wen-kiun qui jouait habilement de la guitare. Elle était restée veuve de bonne heure. Sse-ma-siang-jou était intimement lié avec Ling-wang-kie de Ling-khiong. Wang-sun ayant appris que Ling-kie avait un hôte d'une noble famille, prépara un repas et lui adressa une invitation. Après qu'ils eurent bu largement, au point d'être étourdis par le vin, Ling-kie engagea Siang-jou à jouer de la guitare. Wen-kiun l'ayant écouté par les fentes de la porte, devint tout à coup éprise de lui. Comme Sse-ma-siang-jou avait excité son amour en jouant l'air du phénix qui recherche une compagne*, Wen-kiun s'enfuit pendant la nuit avec Siang-jou.

* C'est-à-dire : un jeune homme qui recherche une jeune fille.

ACTE DOUZIÈME

@

M^{me} TCHING

Ce matin, le supérieur du couvent m'a fait dire que la maladie de Tchang-seng était devenue fort grave. J'ai chargé quelqu'un d'aller appeler un médecin. D'un autre côté, j'ai dit à Hong-niang d'aller le voir elle-même, de demander quelle espèce de médicament le médecin a prescrit ; quelle est la maladie, et quel est l'état du pouls ; et de venir de suite me rendre réponse.

(Elle sort.)

HONG-NIANG

Madame m'a chargée d'aller voir Tchang-seng. Madame, vous savez seulement que Tchang-seng est gravement malade, mais vous ignorez à quel point il a été bafoué hier soir. Je crains qu'il n'en meure.

(Elle sort.)

ING-ING

On dit que Tchang-seng est gravement malade. Je vais lui écrire une lettre. C'est un excellent médicament que je lui enverrai par Hong-niang pour rétablir sa santé.

(Elle appelle Hong-niang. — Hong-niang répond : me voici.)

Comme Tchang-seng est sérieusement malade, j'ai là un excellent médicament que je te prie de lui porter.

HONG-NIANG

Mademoiselle ! Voilà encore que vous recommencez. Eh bien ! soit. Comme Madame m'avait justement ordonné d'aller le voir, je vais aller lui porter cela de votre part.

ING-ING

J'attends la réponse que tu dois me rapporter.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

(Ing-ing et Hong-niang sortent.)

TCHANG-SENG

Hier soir, dans le jardin fleuri, j'ai été cruellement bafoué ; de sorte que mon ancienne blessure s'est rouverte. Je vois clairement que c'en est fait de moi. Madame a chargé le supérieur d'appeler un médecin pour me visiter, mais cette fatale maladie qui me mine n'est pas du ressort de la médecine. Il n'y a que Mademoiselle qui possède le remède qui peut me guérir.

HONG-NIANG

Mademoiselle ayant été cause qu'un jeune homme est tombé malade m'a chargé de lui porter je ne sais quel remède pour le guérir. Il faut absolument que j'y aille, mais je crains bien que sa maladie n'en devienne plus grave encore. Dans un pays étranger, on éprouve au plus haut degré la douleur d'être séparé des siens ; le plus merveilleux remède guérirait difficilement un homme dont le cœur est brisé par le chagrin.

Elle chante ¹ :

C'est vous le premier qui, avec votre pinceau fleuri,
Avez écrit des vers aussi élégants qu'une broderie.
Par l'effet de vos séductions un jeune homme s'est alité.
Il oublie de manger, il est privé de sommeil.
Les cheveux de ses tempes rappellent la tristesse de P'an-an ².
Sa taille est tellement amincie qu'on le croirait malade comme Chin-
yo ³.

¹ Hong-niang adresse des reproches à Ing-ing.

² P'an yo (?) vivait sous la dynastie des Tsin. Il était surtout renommé pour sa beauté et l'élégance de son langage. Un jour qu'il se promenait dans les rues de Lo-yang les femmes et les jeunes filles se prirent toutes par la main et l'entourèrent. Elles lui jetèrent une si grande quantité de fruits, en signe d'amitié, que lorsqu'il revint dans sa maison sa voiture s'en trouva remplie. Il faudrait lire toute sa biographie pour découvrir la cause de son chagrin extraordinaire.

³ L'empereur Wou-ti, de la dynastie des Liang, avait donné à Chin-yo la dignité de *chang-chou* (président d'un tribunal). Ayant eu le malheur de perdre son père et sa

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Son indignation est extrême et son mal est devenu bien grave.
Grâce à la scène violente que vous lui avez faite en face,
Grâce à vos paroles glaciales, ce jeune homme est morne et abattu.

(L'air change)

Immobile sur le seuil de votre porte, vous attendiez le lever de la
lune ;

Vous composiez des vers sur les rimes des siens ;

Vous prêtiez l'oreille pour entendre les sons de sa guitare.

Elle parle :

Hier soir, pour me donner le change, vous avez débité une foule
de mensonges. Elle disait : Tchang-seng, je n'ai avec vous que les
rapports d'une sœur cadette avec son frère aîné. Quelle affaire vous
amène ici ?

Elle chante :

Et tout à coup elle a porté un coup mortel au jeune étudiant ¹.

Elle parle :

Elle a ajouté : Aujourd'hui, Hong-niang, j'ai là un excellent remède :
va le lui porter.

Elle chante :

Elle m'opprime, moi sa servante, et me rend la vie insupportable ;
Elle me fait constamment trotter : je suis comme un fil qui ne quitte
jamais l'aiguille.

Eh bien ! dès ce moment, je la laisserai agir à sa guise.

Que sont devenus ces tendresses vastes comme la mer, et cet
attachement grand comme une montagne ² ?

On ne peut les comparer qu'à une eau lointaine et à un sommet
perdu dans l'espace.

Elle aperçoit Tchang-seng et l'interroge :

mère, il écrivit à Siu-mien une lettre où il peignait ses chagrins et disait que la maladie
l'avait tellement maigri que, tous les cent jours, il était obligé de changer de ceinture.

¹ Litt. : elle l'a précipité dans la fosse.

² Allusion aux marques d'amitié que Ing-ing lui prodiguait auparavant.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Monsieur le bachelier, vous êtes bien à plaindre. Que souffrez-vous aujourd'hui ?

TCHANG-SENG

Elle a tué le pauvre étudiant. Quand je serai mort, Hong-niang, devant le tribunal du roi de l'autre monde, vous ne pouvez manquer de me servir de témoin.

HONG-NIANG

Dans le monde entier, il n'y pas d'amoureux si passionnés que vous. Mademoiselle ! comment pourriez-vous le savoir ?

Elle chante ¹ :

Vous ne songez plus à acquérir une instruction vaste comme la mer ².

Dans vos songes, vous ne quittez pas l'ombre des saules et celle des fleurs ³ ;

Vous employez tous vos efforts à voler du jade et à dérober les parfums des fleurs ⁴,

Et cependant vous n'êtes arrivé à rien.

À ce que je vois, jusqu'à présent vous attendez que la fleur de l'*hai-thang* ⁵ s'épanouisse.

Elle parle :

Comment se fait-il que vous soyez devenu amoureux à ce point ?

TCHANG-SENG

Devant vous, je n'oserais mentir. Hier soir, après que Mademoiselle m'eut renvoyé dans la bibliothèque, à chaque instant, je croyais mourir. Aussi, moi, je me vois poussé à la mort par ceux mêmes à qui j'ai sauvé la vie. Les anciens disaient : « Une fille folle

¹ Hong-niang s'adresse à Tchang-seng.

² Litt. : une mer d'instruction, et une forêt de littérature.

³ C'est-à-dire : vous ne rêvez qu'à des intrigues amoureuses.

⁴ C'est-à-dire : à entretenir des liaisons secrètes.

⁵ Le *hai-thang*, c'est le poirier du Japon. Elle veut dire : Vous attendez que Madame tienne enfin la promesse qu'elle a faite de vous donner sa fille pour épouse.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

par amour trouve un homme infidèle. » Aujourd'hui le contraire est arrivé.

HONG-NIANG

Cette affaire ne la regarde pas ¹.

Elle chante :

Examinez-vous vous-même ; cette passion dévorante
Ne vous a laissé que la peau et les os ; le démon de la maladie
s'acharne après vous.
Vous direz peut-être que tel a été de tout temps le sort des
bacheliers,
De cette façon, ceux qui sont amoureux tout seuls se conduisent
comme des fous.
D'un côté, le mérite et la gloire littéraire ont échappé à votre
ambition ;
De l'autre, vos projets de mariage ont complètement échoué.

Elle parle :

Madame m'a chargée d'aller vous visiter, et de voir quels remèdes
vous prenez. Je ne sais pas du reste quel est cet autre remède que je
dois vous offrir.

TCHANG-SENG

Où est-il ?

HONG-NIANG *lui présente la lettre :*

Le voici.

TCHANG-SENG *ouvre la lettre et la lit. Il se lève et rit aux éclats :*

Pour le coup, j'ai de quoi me réjouir. C'est une pièce de vers. (*Il
salue*). Si j'avais su plus tôt que c'était une pièce de vers, je n'aurais
pas manqué de la recevoir à genoux. Oh ! mademoiselle Hong-niang,

¹ C'est-à-dire : sa mère, qui vous a manqué de parole, est seule la cause du malheur qui vous arrive.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

au moment où j'y pensais le moins, la maladie de ce pauvre étudiant s'est dissipée comme par enchantement.

HONG-NIANG

Voilà encore que vous recommencez. N'allez pas vous tromper une seconde fois.

TCHANG-SENG

Comment serais-je victime d'une illusion ? Hier soir, je ne m'étais certainement pas trompé ; mais le succès ou l'insuccès dépendent souvent des circonstances.

HONG-NIANG

Je n'en crois rien. Mais lisez un peu ; je vous écoute.

TCHANG-SENG ¹

Si vous désirez entendre de bonnes paroles, il vous faut prendre une attitude respectueuse, et ne vous approcher qu'après avoir arrangé comme il faut votre vêtement.

Tchang-seng, lui-même, arrange son bonnet et sa ceinture ; il prend à deux mains la lettre et la lit :

Ne tourmentez pas votre esprit pour des bagatelles.

Pourquoi consommez-vous, en vous adressant à moi, le talent que vous avez reçu du Ciel ?

Lorsque je songeais autrefois à faire mon propre bonheur, Pouvais-je prévoir que je ferais votre malheur ?

Pour reconnaître hautement vos grands bienfaits, il m'est difficile d'observer les rites,

Je vous offre avec respect ces vers qui pourront tenir lieu d'une entremetteuse.

Quand vous voudrez communiquer vos pensées à Kao-thang ², dispensez-vous d'écrire des vers.

¹ Il parle à Hong-niang.

² C'est-à-dire : à moi.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

C'est décidément cette nuit même que j'attends les nuages
et la pluie ¹.

Mademoiselle Hong-niang, ces vers-ci sont bien différents des premiers.

HONG-NIANG *baisse la tête et, après un moment de réflexion, elle dit :*

Ah ! c'est cela même. Je le savais bien. Mademoiselle, vous lui avez vraiment donné un remède merveilleux.

Elle chante :

L'ombre des canneliers s'agite doucement, la nuit est calme et profonde.

La plante *tang-koueï* ² a été confite dans le vinaigre.

Il eût été difficile de la trouver (toute prête) lorsque vous étiez appuyé, à l'ombre, derrière la montagne du lac ³.

Quant à en prendre une dose ou deux doses, cela dépend de l'homme.

Il y a une chose à craindre, c'est que *Tchi-mou* ⁴ ne soit pas encore endormie.

Il est à craindre aussi que Hong-niang ⁵ ne soit pas assez actif.

Dans cette circonstance, il faudra employer quelques gouttes de *chi-kiun-tseu* ⁶ et un brin de *jin-tsin* ¹.

¹ C'est-à-dire : que je veux partager votre lit.

² *Apium grave olens*. Une note nous avertit que tout ce que dit Hong-niang au sujet de ce remède et des suivants est à double entente. L'intelligence du lecteur nous dispensera d'entrer dans de plus longs détails.

³ C'est-à-dire : les circonstances n'étaient pas si favorables qu'en ce moment où Ing-ing vous provoque elle-même.

⁴ Il y a ici un double sens. *Tchi-mou* (*radix aurea*, suivant Siebold) est une plante médicinale. Mais comme les mots *tchi-mou*, traduits littéralement, signifient « la mère qui connaît, la mère douée de connaissance », et que *tsin*, être endormi, rime avec *tsin*, être imbibé, employé plus haut à l'occasion de *tang-koueï* (*apium grave olens*), Hong-niang semble dire : il est à craindre que la mère prudente (*tchi-mou*) de Ing-ing ne soit pas encore bien endormie (*tsin*) et qu'il y ait de l'inconvénient à s'occuper de la guérison de Tchang-seng (en contentant sa passion).

⁵ L'auteur, par plaisanterie, fait de Hong-niang, le nom d'un médicament. Il en compte ici six, *koueï* (la cannelle), *tang-koueï* (*apium grave olens*), *tchi-mou* (*radix aurea*), *hong-niang-tseu*, *chi-kiun-tseu* et *jin-sen* (*panax quinque folium*).

⁶ Un certain médicament avait guéri le fils (*tseu*) de *Kouo-chi-kiun* et, pour cette raison, changea son nom en celui de *chi-kiun-tseu*.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Mais vraiment vous avez l'air dégoûté ; n'allez pas faire semblant de boire.

Il faut, Monsieur le bachelier, que vous ayez un grain de folie.

Ne sachant où trouver de bonnes nouvelles, vous interrogez avidement cette lettre.

Après avoir reçu ce morceau de papier, vous êtes comme une aiguille enveloppée dans du coton ².

Quand vous aurez vu la déesse du Ciel de jade ³,

Comment ferez-vous pour la festoyer ?

Il est vrai que Mademoiselle a oublié vos bienfaits ;

Par son ingratitude, elle vous a tourné le dos comme un bossu ⁴.

(L'air change)

Vous dormez sous une couverture de toile ⁵,

Et vous avez pour oreiller une guitare de trois pieds.

Lorsqu'elle sera arrivée, comment pourra-t-elle dormir près de vous ?

Vous la ferez grelotter de froid ; pensera-t-elle encore à faire des vers ?

Elle chante :

Si vous avez réellement de l'amour, et si elle en avait aussi,

Hier soir, dans la cour de la balançoire, au sein d'une profonde nuit,

Lorsque les fleurs vous offraient leur ombre et que la lune était voilée,

C'était le moment de voir si, dans une nuit de printemps, un quart d'heure vaut mille onces d'argent ¹.

¹ Même plante médicinale que le célèbre *jin-sen* (*panax quinque folium*) appelé aussi *chin-thsao*, la plante divine.

² Une telle aiguille est incapable de piquer (note du texte). Comme si elle disait : Vous avez perdu votre énergie ; vous n'êtes bon à rien.

³ Quand vous aurez vu la charmante Ing-ing.

⁴ Mot à mot : bossu, être ingrat. L'expression *fou-sin*, qu'on traduit par *ingrat*, se compose de *fou*, porter une chose sur son dos, la mettre derrière son dos et de *sin*, cœur.

⁵ Hong-niang lui reproche sa pauvreté.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Qu'aviez-vous besoin d'adresser des vers à une personne habile en poésie ?

(L'air change)

Chez nous, on trouve l'oreiller du *youen* et du *yang* ²
Et une couverture de soie, brodée de fleurs bleues.
Quoique ces deux objets puissent plaire à votre cœur,
Comment pourriez-vous seulement vous les faire louer ³ ?
Vous dormez avec vos habits ; qu'attendez-vous donc ⁴ ?
Mais il n'est pas sûr qu'elle vienne ⁵.
Si vous réussissez à la posséder, vous aurez bien du bonheur.

Elle parle :

Monsieur le bachelier, je veux vous parler sans feinte. Dites-moi un peu quelle idée vous vous faites de Mademoiselle.

Elle chante :

Ses sourcils noirs ressemblent à une montagne lointaine,
Ses yeux sont brillants comme les pures eaux d'automne.
Sa peau ressemble à du beurre glacé.
Sa taille est svelte comme les branches du saule,
Sa figure est charmante, et son cœur est tendre et affectueux ;
Ses manières sont douces et caressantes, et son caractère grave et sérieux.
Elle n'a pas besoin de recourir aux merveilleux effets de l'aiguille et du moxa ;
Pour apaiser les souffrances des hommes, c'est une autre Kouan-chi-in ⁶.

¹ Un quart d'heure où l'on arrive à obtenir l'objet de ses vœux.

² *Youen-yang*, nom des deux canards mandarins, mâle et femelle, qui sont l'emblème de l'amour conjugal.

³ Hong-niang reproche encore à Tchang-seng sa pauvreté ; et veut lui faire désirer de dormir dans un lit riche et élégant.

⁴ Comme si elle disait : Que craignez-vous donc ? (note du texte)

⁵ Ce passage est emprunté à une note pour remplacer un vers qui ne peut s'écrire en français.

⁶ Nom d'une divinité bienfaisante que les bouddhistes chinois implorent dans leurs malheurs. On la représente sous la figure d'une femme qui tient dans ses bras un jeune enfant. — Le nom de *Kouan-chi-in* est la traduction inexacte du mot indien

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Elle parle :

Quoiqu'il en soit, je ne puis me décider à croire qu'elle vienne.

Elle chante :

Il faut que j'y songe à loisir ; vous-même réfléchissez de nouveau.

TCHANG-SENG

Mademoiselle Hong-niang, ce jour-ci n'est pas comparable au précédent.

HONG-NIANG

Ah ! Monsieur le bachelier, les circonstances ne sont plus les mêmes.

Elle chante :

Votre aventure passée est tombée dans l'oubli.

Moi, je ne parle que du présent.

Elle parle :

Non, je ne croirai jamais que Mademoiselle vienne cette nuit.

TCHANG-SENG

Mademoiselle Hong-niang, voici ce que j'ai à vous dire : Qu'elle vienne ou non, ne vous en occupez pas. Seulement, dans cette circonstance, j'avais beaucoup compté sur votre zèle.

HONG-NIANG chante :

Je n'ai jamais manqué de vous prouver tout mon zèle.

Vous n'avez pas besoin de ces femmes ¹ si chargées de jade et rayonnantes d'or ;

Dont la tête est couverte de fleurs et qui balayent la terre avec leur robe brodée.

(L'air change)

Madame aura beau fermer sévèrement sa porte,

Avalôkitêçvara, qui chez les Indiens était le nom d'une divinité mâle qu'on invoquait également dans les mêmes circonstances qu'en Chine.

¹ Elle désigne des entremetteuses de mariage, et veut dire qu'elle en tiendra lieu.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Un matin ou un soir, je me charge de contenter l'ardeur de vos vœux.

Elle parle :

Monsieur le bachelier, j'ai aussi une recommandation à vous faire. Quoiqu'il arrive, c'est à vous de déployer toute votre énergie. Qu'elle vienne ou ne vienne pas, je ne veux point m'en occuper.

Elle chante :

Quand elle sera venue, est-ce qu'il dépendra d'elle de consentir ou de refuser ?

Quand elle sera devant vos yeux, qu'elle réponde ou non à votre amour, cela ne tiendra qu'à vous.

FIN DU DOUZIÈME ACTE

@

ACTE TREIZIÈME

@

ING-ING

J'ai chargé Hong-niang d'aller porter une lettre où je donne à Tchang-seng un rendez-vous pour ce soir. Quand elle sera arrivée, je verrai ce que je dois faire.

HONG-NIANG

Mademoiselle m'a chargée de porter à Tchang-seng une lettre où elle lui donne un rendez-vous pour ce soir. Je crains qu'elle ne change encore ses dispositions, et qu'elle ne compromette la vie d'un autre. Ce n'est pas un jeu d'enfant. Je vais aller trouver Mademoiselle, je verrai ce qu'elle me dira.

ING-ING

Hong-niang, arrange ma chambre à coucher ; je veux aller dormir.

HONG-NIANG

Si vous allez dormir, que deviendra ce jeune homme ?

ING-ING

Quel jeune homme ?

HONG-NIANG

Vous voilà encore ! Vous allez compromettre la vie d'un autre ; ce n'est pas un jeu d'enfant. Si vous rompez encore vos engagements, je vais aller vous dénoncer à Madame. Je lui dirai : « Mademoiselle m'a chargée de porter une lettre où elle donne un rendez-vous à Tchang-seng. »

ING-ING

Cette petite servante est bien médisante.

HONG-NIANG

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Ce n'est pas que Hong-niang soit médisante ; mais, en vérité, Mademoiselle, vous ne devriez plus agir de la sorte.

ING-ING

Seulement, je rougis de honte.

HONG-NIANG

Qui est-ce qui vous a vue ? Excepté Hong-niang, je ne vois pas une troisième personne. *(Et la pressant.)* Partez, partez.

(Ing-ing garde le silence)

HONG-NIANG *la pressant encore*

Mademoiselle ! Il n'y a pas à dire non. Allons, partez, partez.

(Ing-ing garde le silence. Elle hésite encore)

HONG-NIANG

Mademoiselle ! partons, partons.

(Ing-ing garde le silence. Elle fait quelques pas, puis elle s'arrête)

HONG-NIANG *la pressant*

Mademoiselle ! Vous vous arrêtez encore ; qu'est-ce que cela signifie ? Partons, partons.

(Ing-ing garde le silence, enfin elle marche)

HONG-NIANG

Quoique Mademoiselle se soit obstinée à se taire, cependant la voilà qui se met en marche.

Elle chante :

Comme Mademoiselle, dont le corps a la pureté du jade, et le visage,
l'éclat des fleurs,

Ne savait à quoi se décider, du matin au soir, elle était plongée dans
ses réflexions.

Mais, cette nuit, elle a pris une résolution ferme et sincère, et elle a
renoncé aux mensonges qu'elle employait pour me tromper.

Elle sort de sa chambre peinte et se dirige vers la bibliothèque.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Elle a quitté la grotte de Thsou et se rend à Kao-thang ¹.

Elle va apprendre à voler du jade et essayer de dérober des parfums ².

On dirait la déesse du mont Ou-chan ³ que le roi Siang-wang attendait d'avance au haut de Yang-thaï ⁴.

(Ing-ing et Hong-niang sortent)

TCHANG-SENG

Mademoiselle a chargé Hong-niang de m'apporter une lettre où elle me donne rendez-vous, pour que cette nuit je me réunisse à elle. Nous voici tout à l'heure à la fin de la première veille ; comment n'arrive-t-elle pas ? Tout le monde repose en silence, et de plus la nuit est belle et tranquille. La charmante déesse viendra-t-elle, ou non ?

Il chante :

Au milieu d'une nuit profonde, tandis que je me tiens en silence sur le seuil, des nuages de parfums flottent au-dessus de la région d'or ⁵.

¹ Allusion à une jeune déesse qui fit une démarche du même genre. Kao-thang était une ville située à l'ouest du royaume de Thsi. On lit dans le dictionnaire *Yun-fou-kiun-yu*, liv. VI, fol. 47 : « Siang-wang, roi de Thsou, rêva à la déesse de Kao-thang. » La déesse de Kao-thang était sans doute la même que la déesse du mont Ou-chan dont il est question plus bas.

² Ces deux expressions ont été expliquées dans le premier acte. Elles signifient entretenir des liaisons secrètes et faire l'amour.

³ Montagne qui, suivant la fable, était habitée par des déesses.

⁴ Nom d'une tour, située sur la montagne Thien-chan, dans le pays appelé aujourd'hui Thsi-youen-hien, ou district de Thsi-youen. On lit dans une pièce de vers de Song-yu, intitulée *Kao-thang-chi* : Les Déesses du mont Ou-chan, le matin amassent les nuages, et le soir répandent la pluie au bas de la tour *Yang-thaï*. (Voyez la note ci-dessus relative à la grotte de Thsou et à la ville de Hao-thong.)

L'auteur veut dire simplement que Tchang-seng attend, dans sa chambre, Ing-ing qu'il compare à une déesse du mont Ou-chan.

⁵ Tchang-seng appelle ainsi le jardin où Ing-ing brûle des parfums. Il y a ici une allusion bouddhique. Le maître de maison Soudatta dit au Bouddha : « Votre disciple veut bâtir un *vihâra* où il vous priera de demeurer. Le prince royal Djétâ possède un palais large de quatre-vingts *khing*, entouré d'un bois florissant. Le Bouddha pourra y fixer sa demeure. » Le prince royal lui dit en badinant : « Si vous pouvez couvrir le sol d'or, je suis prêt à vous donner ce bois. » Soudatta tira l'or nécessaire de son trésor et en couvrit la largeur de quatre-vingts *khing*. Quand le *vihâra* fut achevé, cet endroit fut appelé *king-kiaï*, litt. : les limites d'or.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Dans le cabinet d'étude, triste et solitaire asile, le pauvre étudiant
éprouve de mortels chagrins,

(L'air change)

Où sont les nuages ornés de diverses couleurs ?

La lune, brillante comme une eau limpide, illumine la tour du
pavillon.

Les religieux reposent dans leurs paisibles cellules ;

Les corbeaux crient du haut des arbres.

Le vent souffle avec douceur à travers les bambous.

Je croyais entendre le cliquetis de sa ceinture d'or ;

En observant l'ombre des fleurs qui suivent le mouvement de la lune,
je croyais voir arriver cette personne, belle comme le jade.

Mon esprit restait en suspens, mes yeux regardaient fixement, mon
âme était violemment agitée.

Mon corps ne trouvait de repos nulle part.

Si je restais immobile sur ma porte, comme un homme en délire,

Je sentais de plus en plus l'absence des lettres qu'apporte le phénix
bleu ¹ ou le chien jaune ².

(L'air change)

Mes pensées sont confuses, et mes yeux n'ont pas la force de s'ouvrir.

Pendant que je suis penché sur mon oreiller solitaire, mon âme rêve
que j'entre dans la tour Yang-thai, de Thsou ³.

¹ Suivant la mythologie chinoise, un phénix bleu était le messager de la reine Si-wang-mou.

² Allusion au chien de Lou-ki, qui vivait sous la dynastie des Han postérieurs. Il avait un chien qu'on appelait *Hoang-eul* (oreilles jaunes). À l'époque où il remplissait une charge dans la ville de Lo-yang, il dit en badinant à son chien : Peux-tu me porter une lettre dans ma famille ? Le chien agita la queue et lui répondit en aboyant. Lou-ki écrivit sa lettre la mit dans un tube de bambou qu'il attachait au col du chien et lui dit : Va vite, va vite ; prends garde qu'on ne te fasse du mal. Le chien courut pendant toute la nuit, porta la lettre dans la maison indiquée, et revint avec la réponse (*sic*).

³ Il se compare à Siang-wang, roi de Thsou (cité plus haut, note 1), qui attendait une déesse du mont Ou-chan, au haut de la tour Yang-thai. Tchang-seng se figure que Ing-ing, qu'il voit dans ses rêves, est aussi belle que la déesse du mont Ou-chan, mentionnée ci-dessus.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Si j'avais prévu que nuit et jour je serais ainsi tourmenté à cause
d'elle,

Je pense que, dans l'origine, il aurait mieux valu ne pas rencontrer
cette beauté capable de faire tomber des villes.

Quand un homme a fait une faute, il doit s'accuser lui-même, et ne
pas craindre de se corriger.

Si, en louant la sagesse, je veux renoncer à la volupté, et veiller sur
mes sens,

Comment l'empêcherai-je de pénétrer subitement dans mon cœur ?

(L'air change)

Maintenant, immobile sur ma porte, et appuyant mes joues sur mes
mains,

J'ai bien de la peine à deviner si elle viendra ou non.

Il lui est difficile de s'éloigner de sa mère ; mes yeux se creusent à
force de regarder dans le lointain.

Plus je pense à elle et plus mon cœur se resserre et s'agite.

Peut-être que mon aimable ennemie est malade.

Il parle :

Elle n'arrive pas. Ne m'aurait-elle pas fait un nouveau mensonge ?

Il chante :

Si elle daigne venir, elle aura déjà quitté sa noble maison.

Si elle arrive ici, elle fera naître le printemps ¹ dans mon humble
cabine d'étude.

Mais si elle ne vient pas, je croirai avoir jeté une pierre dans le grand
Océan ².

Je compte les pas de ses petits pieds, et je l'attends appuyé contre le
grillage de ma fenêtre.

Il faut que je parle à cette belle, pleine de talents.

(L'air change)

¹ C'est-à-dire : elle y apportera le bonheur.

² C'est-à-dire : je croirai avoir fait une démarche inutile.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Ces reproches amers que vous m'avez adressés, je les ai complètement effacés de mon cœur.

Je suis heureux de voir vos sentiments changés et votre amour revenu ;

Me promettez-vous de venir la nuit et de ne partir qu'au matin ?

Il y a déjà six mois que vous m'avez provoqué des yeux.

Depuis cette époque, ma situation est vraiment intolérable.

(L'air change)

J'ai supporté la maladie ; je suis tout prêt à mourir ¹.

Je songe que si, dans ce pays étranger, je m'efforce de me soutenir avec du thé et du bouillon,

C'est uniquement à cause de vous, adorable créature.

J'ai affermi mon cœur et je me suis résigné à la patience,

Et ce n'est que par une résolution sincère et énergique que j'ai pu conserver mon corps et mes os.

Je vais consulter un astrologue ; s'il soumet au calcul mes six mois de chagrins,

Il dira sans doute qu'il me faudra dix ans pour retrouver le char de la paix ².

HONG-NIANG

Mademoiselle ! je vais aller en avant. Pour vous, restez ici.

(Elle frappe à la porte de Tchang-seng)

TCHANG-SENG

Est-ce que Mademoiselle est arrivée ?

HONG-NIANG

Elle est en effet arrivée. Arrangez votre couverture et votre oreiller.

¹ C'est-à-dire : si vous ne venez pas, je ne vois plus d'autre remède que la mort (note du texte).

² Expression empruntée au style des astrologues. C'est-à-dire : qu'il lui faudra dix ans pour recouvrer la paix du cœur. On n'a pas oublié que, dans un acte précédent, Ing-

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

TCHANG-SENG *saluant* :

Mademoiselle Hong-niang, dans ce moment-ci, je ne puis dire en un mot tout ce que j'éprouve. Le Ciel seul peut juger de mes sentiments.

HONG-NIANG

Soyez calme ; gardez-vous de l'effrayer. Restez ici ; je vais aller au devant d'elle.

HONG-NIANG *pressant Ing-ing*

Mademoiselle, entrez. Je vais vous attendre en dehors de la fenêtre.

TCHANG-SENG *apercevant Ing-ing, se met à genoux et la prend dans ses bras.*

Il parle :

Oh ! combien Tchang-kong est heureux aujourd'hui ! J'ose vous prier de daigner entrer.

Il chante :

À peine ai-je aperçu cette charmante personne que ma maladie s'est presque complètement dissipée.

Précédemment vous m'aviez adressé de vifs reproches, pouvais-je espérer qu'aujourd'hui vous me montreriez une telle affection ?

En voyant cette grande marque d'amour, Tchang-kong doit naturellement vous saluer jusqu'à terre.

Ce jeune étudiant n'a pas la grâce de Song-yu ¹, la beauté de P'an-an ², ni le talent de Tseu-kien ³.

Mademoiselle, il faut que vous ayez pitié de ce pauvre étranger.

ing trompant toutes ses espérances, l'a invité à voyager pour son instruction et à rester garçon pendant dix ans.

¹ Song-yu était un *ta-fou* (magistrat) du royaume de Thsou. On raconte qu'il se promena avec le roi Siang-wang sur la tour de Yun-mong. Il composa un poème intitulé *Khieou-pun* sur l'exil injuste de Kio-youen, dont il avait été le disciple.

² P'an-'an était doué d'une beauté extraordinaire. Voyez note 326.

³ Tsao-tseu-kien est souvent cité pour sa merveilleuse facilité à improviser des vers. Voyez le roman des *Deux jeunes filles lettrées*, t. I, page 181, note I.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

(Ing-ing garde le silence. Tchang-seng se relève et s'assied près d'elle.)

Il chante :

Sa chaussure brodée n'a qu'un demi-empan ¹ ; la main ouverte
embrasserait sa taille de saule.

Elle rougit de honte et n'ose lever la tête.

Seulement, pendant qu'elle s'appuyait sur l'oreiller du *youen* ²,
Ses cheveux noirs sont devenus, épars et son aiguille d'or est
tombée.

Le désordre de sa chevelure l'a rendue encore plus belle.

(L'air change)

Je vais détacher les boutons de votre robe ; je vais délier votre
ceinture de soie.

L'odeur de la vanille et du musc s'est répandue dans ma chambre
solitaire ;

Cette charmante créature a le talent de vous faire enrager ³.

Hélas ! pourquoi ne retournez-vous pas votre visage ?

(Tchang-seng prend Ing-ing dans ses bras. Ing-ing garde le silence)

Il chante :

Je presse sur mon sein ce corps comparable à du jade amolli et à du
parfum.

Ah ! Lieou-chin ⁴ est enfin parvenu au Thien-thaï.

Le printemps est arrivé parmi les hommes ⁵ et les fleurs étalent leur
beauté.

¹ Cette mesure est trop forte pour rendre le mot chinois qui exprime la distance entre le pouce et l'index. Mais le mot français manque.

² Abréviation de *youen-yang*, canards mandarins mâle et femelle, qui sont l'emblème de deux époux et, comme ici, de deux amants.

³ Allusion au vers suivant où il se plaint de ce qu'elle cache toujours sa jolie figure (note du texte).

⁴ Comme s'il disait : « Me voici aussi heureux que Lieou-chin. » Il y a dans le texte Youen-chin et Tchao-youen, noms de deux jeunes gens qui étant allés cueillir des simples sur le mont *Thien-thaï*, rencontrèrent, dit-on, deux déesses qu'ils épousèrent. Comme Tchang-seng ne parle ici que de lui, j'ai cru devoir citer uniquement Youen-chin. Ce passage offre une allusion à une histoire fabuleuse qui est longuement racontée dans le dictionnaire *Yun-fou-kian-yu*, liv. IV, fol. 33.

⁵ C'est-à-dire : le bonheur est entré dans ma chambre, entouré de tous les charmes.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Sa ceinture, svelte comme un saule, s'agite mollement ;
Le bouton de la fleur s'est à moitié ouvert ; les gouttes de rosée ont
fait épanouir le *mou-tan* ¹.

(L'air change)

Après une légère libation, tous mes membres fourmillent ; je suis
comme le poisson qui se délecte dans l'eau ;
Comme le papillon qui recueille avec délices le parfum des fleurs.
Tantôt vous vous retirez à demi, tantôt vous vous rapprochez à
demi.

Pour moi, je suis agité à la fois par la crainte et l'amour.
Je baise tendrement votre bouche vermeille et vos joues parfumées.

(L'air change)

Je vous regarde maintenant comme mon cœur et mon trésor.
Il est vrai que j'ai défloré votre pureté sans tache.
Mais j'avais perdu l'appétit et le sommeil ; j'étais malade à mourir.
Si je n'avais pas supporté mes peines avec un cœur sincère, si je
n'avais pas déployé toute l'énergie de mon caractère,
Comment aurais-je pu attendre que les tourments de l'amour fussent
suivis de toutes ses douceurs ?

(L'air change)

Cette nuit, je suis parvenu au comble de mes désirs ;
Dans mes transports mon âme s'est envolée jusqu'au neuvième ciel.
Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu vous posséder, charmante
créature.

Voyez un peu mon corps amaigri et mes os desséchés comme la
paille du chanvre qui a été teillé.

Mais je n'ose croire encore au bonheur de cette nuit.
La rosée humecte la terre parfumée ; le vent ne souffle plus sur les
paisibles degrés.

¹ C'est-à-dire : la fleur du magnolia *mou-tan*.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

La lune éclaire doucement mon cabinet d'étude ; les nuages voilent
la tour de *Yang-thai*¹,

Maintenant mon esprit est éclairé d'une vive lumière ; dira-t-on que
la nuit dernière je ne vous ai vu qu'en songe ?

(Tchang-seng se lève ; puis il se met à genoux et la remercie)

Il parle :

Cette nuit Tchang-seng a été votre serviteur. Pendant toute ma
vie, je veux vous montrer une profonde reconnaissance.

(Ing-ing garde le silence)

HONG-NIANG *la priant :*

Mademoiselle, retirons-nous. Je crains que Madame ne s'en
aperçoive.

(Ing-ing se lève et part sans mot dire)

TCHANG-SENG *prend la main de Ing-ing et regarde sa figure.*

Il chante :

Je dis adieu aux soucis et aux chagrins.

(L'air change)

Quelle charmante figure ! Quelle grâce séduisante !

Lorsque je l'ai rencontrée tout à coup², j'ai pensé tendrement à elle.

Lorsque je l'ai vue un instant³, j'ai éprouvé une vive émotion.

Aujourd'hui que j'ai eu le bonheur de la voir longtemps, j'en suis
devenu éperdument amoureux.

Cette nuit, après que je me suis uni à elle sous la couverture de gaze
blanc,

Je me demande quel jour je pourrai encore dénouer sa ceinture
parfumée.

¹ Tchang-seng compare sa chambre où il a reçu Ing-ing à la tour de *Yang-thai*, où, dit-on, le roi Siang-wang eut une entrevue avec une déesse du mont Ou-chan. Voyez note 364.

² Lorsqu'il l'a aperçue la première fois dans le temple de Bouddha (note du texte).

³ Lorsqu'elle a écouté le son de sa guitare et quand il a franchi le mur (note du texte).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

HONG-NIANG *pressant Ing-ing*

Mademoiselle, retirons-nous promptement ; je crains que Madame ne s'en aperçoive.

(Ing-ing garde le silence et descend les degrés)

TCHANG-SENG *prend à deux mains la main de Ing-ing, et la regarde encore.*

Il chante :

Les idées du printemps ¹ ont pénétré son tendre sein.
La beauté du printemps ² brille dans ses sourcils.
Elle a méprisé, dans le monde, le jade et les étoffes de soie ³.
L'éclat de la lune laisse voir sa figure et ses joues belles comme
l'abricot et la pêche,
Et en fait ressortir davantage les teintes blanches et vermeilles.
En descendant les degrés parfumés, elle foule lentement la mousse
verdoyante.
Ses gracieux souliers sont aussi étroits que la tête d'un phénix.
Je regrette vivement la médiocrité de mon talent.
Et je vous remercie, charmante amie dont l'amour s'est égaré sur
moi.
Si vous avez le temps, je vous en supplie, revenez de bonne heure ⁴
cette nuit.

FIN DU TREIZIÈME ACTE

¹ Les désirs amoureux.

² Ici le mot printemps renferme l'idée de plaisir, de volupté. Comme s'il disait : Ses sourcils, ses yeux respirent la volupté.

³ C'est-à-dire : elle a refusé de brillants mariages pour devenir la maîtresse (ou l'épouse) d'un obscur étudiant.

⁴ On est déjà au matin ; voilà pourquoi il dit : Cette nuit (note du texte).

ACTE QUATORZIÈME

@

M^{me} TCHING *saisie de Houan-lang*

Depuis quelques jours, Ing-ing parle d'un air embarrassé ; elle est triste et rêveuse ; sa figure, ses manières ne sont pas les mêmes qu'auparavant. Je conserve des doutes qu'il m'est impossible de dissiper.

HOUAN-LANG

Avant-hier soir, lorsque Madame dormait, j'ai vu Mademoiselle et Hong-niang qui allaient dans le jardin pour brûler des parfums. J'ai attendu pendant la moitié de la nuit et je ne les ait point vu revenir.

M^{me} TCHING

Appelle Hong-niang et dis-lui de venir.

(Houan-lang appelle Hong-niang)

HONG-NIANG

Mon petit frère ¹ pourquoi m'appelez-vous ?

Elle s'adresse à Ing-ing.

Madame dit que vous êtes allée dans le jardin avec Mademoiselle ; en ce moment, elle veut vous interroger.

HONG-NIANG *avec effroi* :

Hélas ! Mademoiselle, vous m'avez terriblement compromise. Mon petit frère, allez devant ; je vous suis à l'instant. L'étang aux bords dorés est rempli d'eau pure ; les canards mandarins dorment à sa surface. Le vent a ouvert la porte de la chambre peinte ; le perroquet s'en est aperçu ².

¹ En chinois *ko-eul*. Ici, c'est un terme d'amitié.

² Je crois qu'il y a ici une allusion aux paroles indiscretes de Houan-lang.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

*Elle chante*¹ :

Lorsque vous partiez la nuit pour revenir le matin,
Le temps vous paraissait long comme le ciel et grand comme la
terre.

Lorsque vous vous enivriez de plaisir au sein de la pluie et des
nuages,

Vous ne cessiez de me faire palpiter d'inquiétude.

Vous auriez dû seulement vous promener à la clarté de la lune et des
étoiles.

Qui vous a permis de dormir toutes les nuits ensemble ?

Madame est une femme ingénieuse, et d'un caractère soupçonneux.

À l'aide de paroles adroites et de discours spécieux, elle voudra faire
passer le faux pour le vrai.

(L'air change)

Elle soupçonnera que ce pauvre étudiant est devenu un nouveau
gendre ;

Elle soupçonnera que vous, Mademoiselle, vous êtes devenue sa
charmante épouse.

Elle soupçonnera que moi, Hong-niang, j'ai joué le rôle d'une
personne complaisante.

Ajoutez à cela que vos noirs sourcils sont tristement baissés,

Et que vos yeux, qui étaient si charmants, ont perdu leur puissance.

Il fallait tenir votre ceinture soigneusement serrée et fermer votre
porte à double verrou.

(L'air change)

Si l'on compare votre maigreur ancienne à votre embonpoint
d'aujourd'hui, on voit que vous avez repris une nouvelle
viguer, et que vous avez une beauté et des charmes d'un
genre différent.

Elle parle :

¹ Elle s'adresse à Ing-ing.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Je pense que quand je serai arrivée auprès de Madame, elle m'interrogera. Petite scélérate, me dira-t-elle,

Elle chante :

Je t'avais chargée de suivre ses pas et de la surveiller à toute heure. Qui est-ce qui t'a dit de la conduire par des chemins obliques et de la jeter dans le désordre ?

Si elle m'adresse de pareilles questions, comment pourrai-je me justifier ?

Elle parle :

Je lui dirai : Madame, daignez m'écouter ; depuis son enfance, Hong-niang n'a jamais osé vous tromper.

Elle chante :

Eh bien ! puisqu'elle sait quelque chose de vrai, je vais lui avouer leur faute.

Elle parle :

Hélas ! dans quel but ai-je agi ?

Elle chante :

Lorsqu'ils étaient en tête à tête, ils se sont donné vingt preuves d'amitié intime,

Et ont répété de cent façons les tendres ébats du phénix et de sa compagne.

Moi, j'étais toute seule en dehors de la fenêtre ;

Combien de fois n'ai-je pas toussé tout doucement ?

Pendant que je me tenais sur la mousse verdoyante, un froid glacial pénétrait mes souliers brodés.

Aujourd'hui, je vois revenir sur ma peau fine de terribles coups de bâton ;

Voilà la belle récompense de mon zèle et de mon dévouement !

Elle parle :

Hélas ! Mademoiselle, je vais en avant. Si je puis vous excuser, ne vous réjouissez pas ; si je n'en viens pas à bout, ne vous fâchez pas. Restez seulement ici pour savoir ce qui se passe.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

(Hong-niang aperçoit Madame Tching.)

M^{me} TCHING

Petite scélérate ! pourquoi ne te mets-tu pas à genoux ?
Reconnais-tu ton crime ?

HONG-NIANG

Hong-niang n'a pas de crime à avouer.

M^{me} TCHING

Veux-tu par hasard nier avec obstination ? Si tu me dis la vérité,
je te pardonnerai ; mais si tu me mens, je te ferai périr sous les
coups. Au milieu de la nuit, tu es allée avec Mademoiselle dans le
jardin fleuri pour brûler des parfums ?

HONG-NIANG

Je n'y suis pas allée ; qui est-ce qui m'a vue ?

M^{me} TCHING

Houan-lang t'a vue ; et encore tu nies !

(Elle la frappe.)

HONG-NIANG

Madame, ménagez vos nobles mains ; de grâce, calmez votre
colère, et écoutez les paroles de Hong-niang.

Elle chante :

Pendant la nuit, lorsque j'eus cessé de coudre et de broder,
Tout en causant de choses indifférentes avec Mademoiselle,
Je lui dis : Votre frère aîné ¹ est malade depuis longtemps ;
Puis, à l'insu de Madame, nous allâmes toutes deux dans la
bibliothèque pour le visiter.

M^{me} TCHING

Quand vous l'eûtes vu, qu'est-ce qu'il vous a dit ?

HONG-NIANG *chante :*

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Il dit que depuis peu, Madame ayant fait de ses bienfaits un sujet
d'inimitié,

L'avait arrêté au milieu de sa joie et l'avait changée en douleur.

Il dit : Hong-niang, pour un moment, allez en avant ;

Il dit : Mademoiselle, restez un peu avec moi.

M^{me} TCHING

Hélas : petite scélérate, c'était une jeune fille ; pourquoi l'a-t-il
fait rester ?

HONG-NIANG *chante* :

Certainement, c'était pour essayer l'aiguille divine et le merveilleux
moxa ².

Dira-t-on que c'était pour devenir l'ami de l'hirondelle et le camarade
du loriot ³ ?

Tous deux depuis plus d'un mois n'ont pas cessé de dormir
ensemble.

À quoi bon rechercher minutieusement tous les détails ?

(L'air change)

Ils ne connaissent point le chagrin, ils ne connaissent point la
tristesse.

Leurs cœurs sont d'accord, et leurs âmes sont tendrement unies.

Si vous le voulez, Madame, tout cela finirait bien.

Qu'est-il besoin de scruter sévèrement cette affaire ?

M^{me} TCHING

C'est toi, petite scélérate, qui est la cause de ce malheur !

HONG-NIANG

Tchang-seng, Ing-ing et Hong-niang n'y sont pour rien ; c'est
simplement la faute de Madame.

¹ Tchang-seng. C'est un terme de politesse.

² C'est-à-dire : c'était pour voir si Mademoiselle pourrait guérir sa maladie.

³ C'est-à-dire : pour entretenir avec elle des liaisons secrètes.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

M^{me} TCHING

Cette petite coquine veut tout rejeter sur moi. Où vois-tu que c'est ma faute ?

HONG-NIANG

La foi est la base de l'homme. Si quelqu'un manque à sa foi, il ne mérite pas le nom d'homme. Lorsque, jadis, une armée assiégea le couvent de P'ou-khieou, Madame avait promis de donner sa fille en mariage à celui qui ferait retirer les ennemis. Si Tchang-seng n'eût pas été épris de la beauté de Mademoiselle, il n'aurait pas imaginé l'habile stratagème qui vous a sauvés. Mais dès que les ennemis se furent retirés et que Madame eut recouvré la paix et la sécurité, elle démentit ses premières promesses ; n'était-ce pas là manquer à sa foi ? Puisqu'elle ne consentait plus à son mariage, elle devait le récompenser avec de l'or et des pièces de soie, pour qu'il quittât ces lieux et s'en allât bien loin. Il ne fallait pas le retenir dans la bibliothèque et les laisser tous deux à quelques pas l'un de l'autre. Vous avez été cause qu'une jeune fille et un jeune homme qu'irritaient la solitude et l'isolement se sont furtivement épiés. Voilà, Madame, l'unique origine de toute cette affaire. Si vous ne tâchez pas de l'ensevelir dans le secret, d'abord, vous couvrirez de honte la famille d'un ministre ; ensuite, Tchang-seng qui a été votre bienfaiteur sera récompensé par l'opprobre ; enfin, si vous portez cette affaire devant la justice, vous serez reconnue coupable de n'avoir pas dirigé votre maison avec toute la sévérité requise. Si vous voulez écouter mon humble opinion, ce qu'il y a de mieux est de pardonner cette petite faute, et de couronner leur grand projet ; il y aura vraiment un immense avantage pour tous.

Elle chante :

On dit communément : Quand une fille est grande, il n'est pas bon de la garder.

(L'air change)

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

L'un est le coryphée de la littérature ; L'autre est la reine des jeunes filles.

L'un connaît à fond les trois religions ¹ et la science des neuf écoles ² ;

L'autre sait coudre, broder et peindre des phénix.

(L'air change)

Quand de telles perfections se rencontrent dans le monde, il n'y a pas à hésiter.

Comment votre grand bienfaiteur est-il devenu pour vous un ennemi ?

Quand il eut écrit au général du cheval blanc, son ancien ami, Celui-ci fit décapiter le misérable brigand nommé *Feï-hou* (le Tigre volant).

(L'air change)

Était-il possible qu'elle tournât le dos à Tchang, le premier des licenciés ³.

C'eût été couvrir de honte le noble ministre Tsouï,

Et au bout du compte ma tendre peau eût été bien compromise.

Veillez, Madame, réfléchir sérieusement là-dessus.

M^{me} TCHING

Le fait est que cette petite coquine ne raisonne pas mal. Je suis bien malheureuse d'avoir élevé une fille si peu digne de sa famille.

¹ Savoir : la doctrine des lettrés, celle des bouddhistes et celle des *tao-sse*.

² Les écoles des auteurs qui ont écrit sur l'agriculture, la guerre, la médecine, les lois pénales, les deux principes *In* et *Yang* (les astrologues), l'école du philosophe Me (dont parle Meng-tseu), des polygraphes (*Tsa-kiä*) et celles qu'on appelle *Ming-kiä* et *Tsong-hong-kiä*.

³ Litt. : était-il possible que vis-à-vis de Tchang-seng elle fût comme les étoiles *Tsan* et *Chin*, *Mao* et *Yeou*. Hong-niang veut dire que cette affaire étant une fois éventée, il fallait simplement les séparer l'un de l'autre, mais d'un autre côté on devait songer au déshonneur qui rejaillirait sur toute la famille. Le mieux est d'étouffer cette petite aventure et de les marier ensemble. — De ces étoiles la seconde *Chin* ou *Yeou* disparaît lorsque la première *Tsan* ou *Mao* commence à se montrer ; et, suivant la note du texte, elles ne peuvent se voir en même temps. On leur compare deux personnes qui sont séparées l'une de l'autre et qui ne peuvent jamais se réunir ensemble.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Mais si je porte l'affaire en justice, il est sûr et certain que je déshonorerai ma noble famille. Eh bien ! n'en parlons plus. Dans ma maison, il n'y a pas d'homme qui ait violé les lois, ni de fille bigame. Allons, je vais la marier à cet animal. Hong-niang, fais venir d'abord cette petite misérable.

HONG-NIANG *appelle Ing-ing :*

Mademoiselle ! c'est uniquement le bâton que Madame a vingt fois promené sur mon dos qui m'a arraché la vérité. En ce moment, Madame vous prie de venir près d'elle.

ING-ING

Je rougis de honte. Comment pourrai-je paraître devant ma mère ?

HONG-NIANG

Ah ! ah ! Vous voilà encore avec vos simagrées. Devant votre mère, de quoi pouvez-vous rougir ? Si vous aviez bien honte, il ne fallait rien faire.

Elle chante :

Dès que le disque brillant de la lune s'élevait au haut des saules,
Vous lui donniez rendez-vous après le crépuscule.
Moi, toute confuse, je détournais la tête,
Et avec mes dents je mordais la manche de ma robe.
Comment aurais-je osé vous regarder fixement ?
Seulement, j'apercevais en l'air le bout de vos souliers.
L'un s'escrimait ¹ avec une ardeur infatigable ;
L'autre était muette et ne faisait que roucouler ².
Dans ce moment-là vous n'aviez pas un brin de honte.

(Ing-ing aperçoit Madame TCHING)

M^{me} TCHING

¹ Litt. : S'abandonnait à l'amour.

² Litt. : Pousser des ah ! ah !

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Ma chère enfant ! (*Elle pleure — Ing-ing et Hong-niang pleurent aussi.*) Ma chère enfant ! Si aujourd'hui tu as été trompée par un homme, et si tu as fait cette vilaine action, tout cela vient de ma faute. Qui pourrai-je accuser ? Si je portais cette affaire devant la justice, je déshonorerais ton père. Une telle conduite n'aurait pas dû se produire dans la maison d'un ministre d'État.

(Ing-ing pleure en poussant de grands cris)

Hong-niang, soutiens Mademoiselle. C'en est fait, c'en est fait. Tout cela vient de ce que je n'ai pas su bien élever ma fille. Va dans le Bibliothèque, et appelle cet animal.

(Hong-niang appelle Tchang-seng)

TCHANG-SENG

Qui est-ce qui m'appelle ?

HONG-NIANG

Votre affaire est éventée. Madame vous appelle.

TCHANG-SENG

Mademoiselle Hong-niang, je ne puis me dispenser d'y aller. J'espère que vous prendrez un peu ma défense. Je ne sais qui a tout dit à Madame ; je suis tout tremblant. Comment oserais-je me présenter devant elle ?

HONG-NIANG

N'allez pas avoir l'air de craindre. Prenez un air assuré, et allez-y plus vite que cela.

Elle chante :

Puisque l'affaire est éventée, Madame ne s'arrêtera pas.

C'est moi qui la première vous ai dénoncés.

Maintenant, elle vous prépare du vin et du thé.

Lorsqu'elle veut mettre le comble à vos vœux, votre figure est au contraire chargée de tristesse.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Qu'est-il besoin de fixer le jour du festin et de chercher une
entremetteuse de mariage ?

Si j'ai manqué de la surveiller sévèrement, j'en prends sur moi la
faute.

Fi donc ! Vous êtes comme une tige de blé qui n'a point fleuri,
Comme une lance de cire qui a l'air d'argent ¹.

TCHANG-SENG *aperçoit M^{me} TCHING*

M^{me} TCHING

Vous êtes vraiment un joli bachelier ! N'avez-vous pas appris
qu'on ne doit rien faire qui ne soit conforme à la conduite vertueuse
des anciens empereurs ? Si je voulais vous traduire en justice, je
craindrais de déshonorer notre noble maison. Seulement, depuis trois
générations, notre famille n'a jamais admis un gendre sans titre ni
emploi ². Je suis obligée, il est vrai, de vous donner la main de ma
fille, mais il faut que demain vous alliez à la capitale pour passer vos
examens. Je me charge de nourrir votre épouse. Dès que vous aurez
obtenu une charge, venez de suite me voir ; mais si vous échouez,
gardez-vous de paraître devant moi.

(Tchang-seng se prosterne et la salue sans mot dire)

HONG-NIANG

Rendez grâces au Ciel, à la Terre et à Madame.

Elle chante :

On a passé l'éponge sur votre escapade galante.

Épanouissez vos sourcils qui étaient tristement froncés.

C'est aujourd'hui que l'amour secret et la joie mystérieuse
commencent à poindre.

Qui aurait pu espérer un tel bonheur ?

¹ Hong-niang se moque de Tchang-seng ; elle veut dire qu'il n'est bon à rien.

² Litt. : un gendre vêtu de toile blanche.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Il faut que vous jouissiez bientôt des charmes de votre aimable épouse.

M^{me} TCHING

Hong-niang, dis qu'on arrange ses bagages. Demain, quand j'aurai fait préparer du vin, de la viande et des fruits, je l'accompagnerai jusqu'à l'auberge située à dix *li* d'ici, et je lui offrirai le repas d'adieu. J'écrirai à l'officier qui garde la digue du fleuve de l'ouest, pour qu'il reçoive le voyageur et le fasse conduire avec toute sorte d'égards.

(Madame Tching emmène Ing-ing et sort avec elle)

HONG-NIANG

Éprouvez-vous maintenant de la joie ou du chagrin ?

Elle chante :

À la fin, quand vous serez revenu, un jour de printemps,
Dans la chambre peinte ¹, il faudra faire retentir les flûtes et les tambours.
C'est alors qu'on pourra vous comparer tous deux à un couple de phénix.
Pour le moment, je ne veux pas encore recevoir les présents de soie dus à l'entremetteuse,
Ni boire le vin qu'on lui offre par reconnaissance pour avoir négocié un mariage.

FIN DU QUATORZIÈME ACTE

@

¹ La chambre nuptiale.

ACTE QUINZIÈME

@

M^{me} TCHING

Aujourd'hui nous allons conduire Tchang-seng, qui se rend à la capitale. Il faut que Hong-niang presse activement Mademoiselle d'aller à l'auberge située à dix *li* d'ici. J'ai déjà ordonné de préparer le repas d'adieu. De mon côté, j'ai invité Tchang-seng ; je pense qu'il a pris ses dispositions pour partir.

(Ing-ing et Hong-niang entrent)

ING-ING

Aujourd'hui nous allons conduire le voyageur. L'homme qui s'éloigne doit éprouver bien des émotions ; d'autant plus que nous sommes à la fin de l'automne ; c'est une époque qui apporte la tristesse et la mélancolie.

TCHANG-SENG

Hier soir, Madame m'a pressé d'aller à la capitale pour passer mes examens. Elle m'a promis, si je reviens pourvu d'une magistrature, de me donner la main de sa fille. Il n'y a pas moyen de faire autrement ; il faut que je parte. Je vais d'abord aller à l'auberge, située à dix *li* d'ici, pour attendre Mademoiselle et lui faire mes adieux.

(Tchang-seng part d'avance)

ING-ING

La douleur ou la joie, l'éloignement ou la réunion ne tiennent plus qu'à une tasse de vin. Doit-on aller du midi au nord ou de l'est à l'ouest, cela dépend des quatre pieds du cheval.

(Elle pleure)

Elle chante :

Le ciel est couvert de nuages bleuâtres et la terre de feuilles jaunes.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Le vent de l'ouest souffle avec force, et les oies du nord volent vers
le midi.

Dès le matin, qu'est-ce qui a mouillé ces bois blanchis par la gelée ?
Ce sont certainement les larmes de l'homme qui se sépare de moi.

(L'air change)

Je regrette de voir retarder l'accomplissement de mes vœux ;
Je m'irrite de la rapidité de son départ.

Quoique les branches des saules soient longues, elles ne pourraient
enchaîner les pieds de son cheval blanc.

Je t'en prie, ô forêt éclaircie ¹, arrête, en ma faveur, le soleil
couchant.

Puisse son cheval marcher lentement, puisse mon char le suivre avec
rapidité ².

Si mon amour avait quitté la scène ³, on peut dire qu'il reprend son
rôle au moment de la séparation ⁴.

Lorsque soudain j'ai entendu parler de départ, mes bracelets d'or se
sont trouvés trop larges ;

Au moment où je regarde dans le lointain l'auberge située à dix *li*, je
sens que ma chair belle comme le jade a déjà maigri.

HONG -NIANG

Mademoiselle, aujourd'hui, vous n'avez ni peigné vos cheveux, ni
lavé votre figure.

ING-ING

¹ Le poète Thou-fou s'adresse de même au printemps, au vent et au vin (note du
texte chinois.)

² Tchang-seng ayant pris de l'avance, elle souhaite qu'il ralentisse la marche de son
cheval, et que son propre char accélère la sienne pour le rejoindre et ne plus le quitter
(note du texte.)

³ En chinois *hoei-pi*, quitter un emploi dont le terme est arrivé.

⁴ En chinois *p'o-thi*, litt. : ouvrir l'argument ; c'est-à-dire, commencer à traiter un
sujet dans un concours littéraire. Ici les expressions *hoei-pi* et *p'o-thi* qui sont prises
au figuré manquent de parallélisme. L'auteur aurait dû dire : quitter sa charge —
reprendre ses fonctions, mais ces expressions seraient inadmissibles ici.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Hong-niang, comment pourrais-tu connaître le fond de mon cœur ?

Elle chante :

Qui pourrait connaître ma profonde douleur ?

(L'air change)

Quand j'ai vu apprêter ion cheval et mon char, pouvais-je m'empêcher de bouillir de chagrin ?

Comment aurais-je eu le cœur de me faire belle avec des fleurs et un bandeau orné de perles ?

Les yeux ouverts et rame troublée, en vain je demandais à ma couverture et à mon oreiller un moment de sommeil.

Qui est-ce qui fait attention à mes larmes qui ruissellent et inondent le corps et les manches de ma robe ?

Hélas ! mon frère, vous me faites mourir de douleur.

Qui est-ce qui pense aux lettres et aux nouvelles ?

Maintenant qu'il est triste et désolé, puis-je espérer qu'il m'écrive ?

(Madame Tching, Ing-ing et Hong-niang sont arrivées. — Tchang-seng aperçoit Madame Tching et la salue profondément. Ing-ing se détourne)

M^{me} TCHING

Tchang-seng, approchez-vous et toi, ma fille, qui es ma chair et mes os, tu ne dois pas te retirer ainsi. Allons, mon enfant, viens tout près de moi.

(Tchang-seng et Ing-ing s'aperçoivent)

Tchang-seng, asseyez-vous ici ; moi, je me mettrai là. Toi, ma fille, assieds-toi en cet endroit.— Hong-niang verse du vin. Tchang-seng, videz cette pleine tasse. Comme je vous ai promis aujourd'hui de vous donner Ing-ing pour épouse, allez promptement à la

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

capitale ; prenez garde de faire honte à ma fille ¹, et revenez après avoir conquis le titre de *Tchoang-youen* ².

ING-ING *chante* :

Les feuilles jeunes, détachées par le vent d'occident, voltigent de toute part.

Desséchées par un brouillard froid, les plantes ont perdu leur beauté. Assise obliquement à cette table ³, je vois ses sourcils froncés par le chagrin ;

On dirait qu'il va mourir.

(L'air change)

Les larmes qui remplissent ses yeux, n'osent tomber et restent suspendues.

Il craint qu'on ne s'en aperçoive.

Tout à coup, après l'avoir vu, je penche tristement la tête, Je pousse de longs soupirs, et je fais semblant d'arranger ma robe de soie.

(L'air change)

Quand même, à la longue, je formerais une heureuse union.

Dans ce moment-ci, comment pourrais-je étouffer mes plaintes douloureuses ?

Mon esprit éprouve une sorte de délire, mon âme est comme troublée par l'ivresse.

Seulement, depuis la nuit dernière jusqu'aujourd'hui,

Mon étroite ceinture est diminuée de moitié.

(L'air change)

Lorsque ma joie de le posséder n'était pas encore finie, le chagrin de son départ lui a succédé.

¹ Sous-entendu, en échouant dans les concours.

² Le *Tchoang-youen* est celui des trois premiers docteurs que l'Empereur fait entrer dans l'académie des Han-lin.

³ Il résulte d'un passage suivant qu'elle est assise à une table séparée.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Mes sentiments secrets d'avant-hier soir s'étaient clairement manifestés la nuit dernière ;

Mois aujourd'hui voilà qu'ils s'évanouissent.

Pendant quelques jours, j'ai goûté il est vrai les douceurs de l'amour.

Qui aurait pensé que la séparation viendrait décupler mes chagrins ?

M^{me} TCHING

Hong-niang, sers Mademoiselle et présente-lui une tasse de vin.

(Ing-ing prend la tasse. — Tchang-seng pousse un soupir)

ING-ING *parle à voix basse à Tchang-seng :*

Veillez boire cette tasse de vin que je vous offre moi-même.

Elle chante :

Vous vous éloignez à la légère, et m'abandonnez.

Avez-vous oublié le jour où votre jambe pressait la mienne ?

Où votre visage touchait le mien, où nos deux mains se serraient tendrement ?

Si vous devenez le gendre de Tsouï, le ministre d'État,

L'épouse sera entourée d'éclat et son époux anobli.

Quand nous rapprocherons nos têtes, comme deux lotus jumeaux ¹,

Cela vaudra mieux pour vous que d'être devenu le coryphée des docteurs ².

ING-ING *se met de nouveau à table et chante :*

On sert les mets trop vite ³.

Quoique je vous voie un instant en face de moi,

Tout à l'heure, vous allez vous séparer de moi.

Si, dans ce repas, la mère et la fille n'étaient pas séparées,

Je voudrais élever ma tasse au niveau de mes sourcils ¹,

¹ En chinois : *P'ing-theou-lien*, (deux) lotus qui ont réuni leurs têtes. Expression figurée pour dire deux époux qui causent ensemble sur le même oreiller (note du texte.)

² Littéralement : d'avoir obtenu le titre de *Tchoang-youen*.

³ Elle désire qu'on fasse durer le repas pour voir plus longtemps Tchang-seng.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Quoique je dusse ne rester ainsi que pendant un instant,
Au moins l'époux et l'épouse mangeraient à la même table ;
Devant vous, c'est en vain que je me creuse l'esprit ;
À force de vouloir sonder le fond des choses,
Je suis devenue immobile comme la femme qui fut changée en pierre
en attendant son époux ².

M^{me} TCHING

Hong-niang servez du vin.

*(Hong-niang ayant présenté une tasse pleine à Tchang-seng en
offre une autre à Ing-ing)*

HONG-NIANG parle à Ing-ing :

Mademoiselle, vous n'avez pas déjeuné ce matin, buvez, à votre
volonté, une gorgée de bouillon.

ING-ING chante :

Si je goûtais du vin ou de la viande,
Ce serait comme de la terre ou de la boue.
Et encore si je portais à ma bouche de la terre ou de la boue,
Elles auraient un certain goût de terre et de boue.

(L'air change)

Ce vin chaud, d'une saveur délicieuse, me fait l'effet d'eau froide et
insipide.

Il provient en grande partie des larmes de l'amour.

¹ C'est-à-dire : je voudrais me trouver tout près de mon époux. Cette expression a été appliquée à Meng-kouang, femme de Liang-hong, qui, lorsqu'elle servait à table son mari, cachait ses yeux avec sa tasse, parce qu'elle n'osait le regarder en face. Dans la suite, on l'a employée pour exprimer la soumission et le respect qu'une femme vertueuse montre à son mari.

² Litt. : la pierre qui regarde ou cherche dans le lointain son époux. On raconte que, sur la fin de la dynastie des Tcheou, un homme était parti pour une guerre lointaine. Sa femme, qui était pleine d'attachement pour lui, emmena avec elle son jeune enfant et monta avec lui sur une montagne du nord, et y resta en regardant dans le lointain dans l'espoir de voir revenir son mari. Mais tout à coup elle fut changée en pierre. Les hommes de cette époque appelèrent cette pierre : *wang-fou-chi*, la pierre qui regarde de loin le mari. Cette pierre est située sur une montagne du pays de Wou-tchang, dans la province actuelle du Hou-kouang. — Il est probable que c'est une pierre qui, de loin, ressemble à une personne debout.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Je n'ai nulle envie de prendre de ce thé ni de ce riz qui sont devant mes yeux.

Mon âme est remplie d'indignation et de douleur.

Pour une vaine et futile renommée, pour des avantages insignifiants, On sépare de tendres amants ¹, et on les place dans deux endroits différents.

L'un est ici, l'autre est là, et chacun de son côté pousse de longs soupirs.

(L'air change)

En un instant les tasses et les plats ont été laissés pêle-mêle ; Il faut que mon char se dirige à l'orient, et que son cheval marche à l'occident.

Chacun de nous éprouve une cruelle perplexité.

Mais déjà le soleil est couché, et les montagnes vont nous séparer.

Comment saurai-je en quel endroit il couchera cette nuit.

Même en songe il me sera difficile de chercher ses traces.

M^{me} TCHING à Hong-niang :

Dis qu'on apprête le char et invite Tchang-seng à monter à cheval. Je vais m'en retourner avec ma fille.

(Tout le monde se lève ; Tchang-seng salue madame Tching)

M^{me} TCHING lui parle :

Je n'ai pas d'autre recommandation à vous faire. Je souhaite que vous songiez à acquérir du mérite et de la réputation, et que vous reveniez bien vite.

TCHANG-SENG

J'obéirai avec respect aux ordres imposants de Madame.

(Tchang-seng et Ing-ing se saluent)

ING-ING parle à Tchang-seng :

¹ Litt. : (les deux canards) *youen* et *yang*, qui sont l'emblème de la fidélité conjugale.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Après ce voyage, si vous avez obtenu ou non ¹ une magistrature, hâtez-vous de revenir tout de même.

TCHANG-SENG

Soyez tranquille, Mademoiselle. Si un *Tchoang-youen* ² ne devient pas votre époux, qui est-ce qui le sera ? — Maintenant, Mademoiselle, je vous fais ici mes adieux.

ING-ING

Restez un peu. Au moment où vous partez, je n'ai point de présent à vous faire. Je vous offre seulement quatre vers que je viens de composer. Que dirai-je de l'état où vous me laissez ? Notre amour passé a-t-il été léger et frivole ? Rappelez-vous vos sentiments anciens, et ayez pitié de celle qui est devant vous.

TCHANG-SENG

Mademoiselle, vous vous trompez. Qui pourrais-je prendre en pitié ? En voyant vos vers, je vous dirai d'abord que mon cœur est fortement troublé ; ensuite, qu'au fond, Mademoiselle n'a pas foi en moi. Au premier jour, je reviendrai avec le titre de *Tchoang-youen* ³, et c'est alors que je pourrai m'unir respectueusement avec Mademoiselle.

ING-ING *chante* :

J'ai essuyé avec ma manche rouge les abondantes larmes de l'amour.

Je sais que votre robe bleue est encore plus mouillée de vos pleurs.

Le loriot s'en va à l'orient, et l'hirondelle s'envole à l'occident ⁴.

Avant votre départ, je voudrais savoir l'époque de votre retour.

¹ Allusion à une phrase où sa mère a défendu à Tchang-seng de revenir et de reparaitre devant elle, s'il n'a pas réussi au concours et obtenu un brillant emploi.

² Le premier de la promotion des docteurs.

³ Celui qui a obtenu le premier rang au concours pour le doctorat et que l'Empereur fait entrer dans l'Académie des *Han-lin*.

⁴ Le loriot (femelle) désigne ici Ing-ing, et l'hirondelle (mâle), Tchang-seng. En poésie les mots loriot et hirondelle signifient deux amants.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

L'homme que je vois devant mes yeux va faire un voyage de mille *li*.
Vous m'avez présenté une tasse de vin,
Mais avant que j'aie bu mon âme est déjà enivrée.
Mes yeux versent des larmes de sang, mon cœur est dévoré
d'inquiétude.

(L'air change)

Quand vous serez arrivé à la capitale, puissiez-vous vous
accoutumer au climat.

Pendant la route, buvez et mangez modérément.

Suivant les saisons, soignez bien votre précieux corps.

Dans les hameaux rustiques, en temps de pluie ou de rosée, vous
devrez vous coucher de bonne heure.

Dans les auberges de campagne, s'il y a du vent ou de la gelée, il
faudra vous lever tard.

Lorsque vous voyagerez à cheval, par un vent d'automne,

Comme vous n'aurez personne pour vous dorloter et vous protéger,

Prenez vous-même soin de votre santé.

(L'air change)

À qui raconterai-je mes soucis et mes peines ?

Il n'y a que moi qui sache jusqu'où va mon amour.

Est-ce que le ciel s'inquiète des tourments des hommes ?

Mes larmes feraient déborder le Fleuve jaune ;

Le poids de ma douleur écraserait les trois sommets du mont *Hoa-*
chan.

Quand le soir sera venu, du haut du Pavillon d'Occident,

Je regarderai dans le lointain l'ancienne route de l'ouest et la digue
avec ses saules jaunissants,

(L'air change)

Tout à l'heure, nous étions ensemble dans le même lieu ;

Et, maintenant, je m'en retourne toute seule.

Quand je serai revenue dans ma chambre,

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Je craindrai de regarder les rideaux de mon lit.

La nuit dernière, un printemps délicieux réchauffait ma couverture
brodée.

Aujourd'hui, dans mes draps soyeux, je tremblerai de froid et je ne le
verrai qu'en songe.

Je n'ai pas, hélas ! le talent de retenir le printemps que j'adore ¹.

Pendant que votre courrier vous entraîne d'un pas rapide,

Nos yeux sont baignés de larmes et nos sourcils sont contractés par
la tristesse.

(L'air change)

Je ne m'inquiète pas de savoir si vous réussissez ou non dans les
concours littéraires.

Je m'afflige seulement dans la crainte qu'après avoir quitté votre
épouse, vous ne preniez une seconde épouse.

D'ici, mes messagers vous porteront continuellement des lettres.

Ne jurez point de ne pas revenir si votre nom n'est pas inscrit sur la
liste d'or ².

Souvenez-vous bien de ceci : Si vous rencontrez, dans un autre
pays, une jolie fleur ou une belle plante ³,

Gardez-vous de vous y arrêter comme ici.

TCHANG-SENG

Vos paroles, Mademoiselle, me sont précieuses comme l'or et le
jade ; je les graverai une à une dans mon cœur. Nous nous
reverrons bientôt ; ne vous livrez pas à un excès de douleur.

(Il parle et part)

Je baisse exprès la tête pour cacher mes larmes ; je concentre
mon chagrin et je tâche d'épanouir mes sourcils.

¹ Allusion à Tchang-seng dont la présence lui plaisait comme un doux printemps.

² La liste où l'on inscrit les noms de ceux qui ont été reçus docteurs.

³ C'est-à-dire : une jolie femme.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

ING-ING

À mon insu, mon âme s'est brisée. Pourrais-je du moins vous accompagner en songe ?

(Tchang-seng sort)

ING-ING *pousse des soupirs et chante :*

La verte montagne m'a séparée du voyageur qui s'éloigne.

Les bois éclaircis n'ont plus de charmes pour moi.

Les pâles brouillards, les vapeurs du soir nous dérobent l'un à l'autre,

Au coucher du soleil, sur l'ancienne route, il n'y a plus personne à qui
je puisse parler.

Dans les champs déserts, le hennissement du cheval se mêle au bruit
du vent d'automne,

Je me sens paresseuse pour monter sur mon char,

Avec quelle rapidité ne suis-je pas venue ! Combien je suis lente au
moment de partir !

M^{me} TCHING

Hong-niang, aide ma fille à monter sur son char. Le ciel est déjà
couvert des ombres du soir ; retournons-nous au plus vite. Quoique,
après bien des détours, j'aie cédé aux vœux de ma fille chérie, j'ai
tenu la conduite d'une mère intègre et sévère.

HONG-NIANG à *Ing-ing*

Le char de Madame, qui précède le vôtre, est déjà bien loin.
Mademoiselle, hâtons-nous de partir.

ING-ING

Hong-niang, regarde où il est.

Elle chante :

Il est au milieu de quatre montagnes, et, à la vue du soleil couchant,
il aiguillonne son coursier.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Dans ce moment, une foule de chagrins et d'angoisses pèse sur tous
les cœurs.

Comment ce petit char aura-t-il la force de porter les miens ?

FIN DU QUINZIÈME ACTE

@

ACTE SEIZIÈME ¹

@

TCHANG-SENG *suivi de Kin-thong* ²

Nous voici déjà à vingt *li* (deux lieues) de P'ou-tong. Devant nous, j'aperçois l'auberge de *Thsao-kiao* ³ ; je vais y passer une nuit, puis je me mettrai en route. Mais ce cheval est indocile et je ne puis, en aucune manière, le faire avancer.

Il chante :

Je cherche dans le lointain le couvent bouddhique de P'ou-tong, mais
il est caché par les nuages du soir.

Mon cœur, brisé par la séparation, est desséché comme les feuilles
jaunes de la forêt.

Le cheval est lent et l'esprit de l'homme est engourdi ; le vent souffle
avec force, et les oies sauvages suivent une ligne oblique.

Le chagrin du départ s'augmente et s'aggrave ; voilà la première nuit
que je passe loin d'elle.

(L'air change)

La nuit dernière, sa couverture bleue exhalait l'odeur du musc et de
la vanille.

Quand, appuyé sur l'oreiller je me penchais vers elle, j'appliquais
doucement ma joue sur la sienne.

Si je la regardais avec attention, je voyais ses cheveux noirs
gracieusement séparés par un peigne de jade ;

On eut dit la lune naissante qui montre la moitié de son disque,

Il parle :

¹ Presque tout cet acte se passe dans un songe où Tchang-seng croit entendre la voix de Ing-ing, la fait entrer dans sa chambre et lui parle, comme auparavant. L'arrivée des soldats qui poursuivent Ing-ing, et qu'il fait fuir et les menaçant du général *Thou*, a également lieu pendant son rêve.

² Ce mot, qui n'est pas un nom propre, a été expliqué plus haut (Acte I^{er}). C'est ainsi qu'on désigne une jeune fille qui remplit auprès d'un homme de lettres ou d'un riche personnage le rôle de servante.

³ Le cheval n'est pas amoureux et ne s'afflige point de la séparation (note du texte).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Me voici déjà arrivé. Où est le maître de l'hôtel ?

LE MAÎTRE DE L'HÔTEL

Cet hôtel de Thsao-kiao est très renommé. Monsieur le magistrat ¹, je vous engage à prendre la principale chambre.

TCHANG-SENG

Kin-thong, donne à manger au cheval, et allume une lampe. Je n'ai nulle envie de manger ; je veux seulement dormir un peu.

KIN-THONG

Moi-même, je tombe de fatigue ; j'ai grand besoin de me reposer.
Elle étend une couverture devant le lit de son maître, et commence par s'endormir

TCHANG-SENG

Cette nuit, quel démon ² apparaît devant mes yeux ?

Il chante :

Dans cette auberge, pendant que je m'appuie sur l'oreiller solitaire,
les grillons d'automne remplissent les champs de leurs cris,
Et augmentent les chagrins de l'homme.
Sous l'effort du vent, le papier de ma fenêtre se déchire avec bruit,
Dormant seul, je trouve ma couverture trop mince.
Je tremble de froid ; à quelle époque pourrai-je éprouver une douce
chaleur ?

Il tâche de s'endormir, et après s'être retourné plusieurs fois il ne peut plus retrouver le sommeil. — Il se couche encore, puis il finit par dormir profondément. — Il rêve et s'interroge.

Il parle :

Voilà bien le son de la voix de Ing-ing. Où suis-je maintenant ? Je vais me lever pour mieux écouter.

¹ C'est un terme de politesse exagérée comme les titres de *caballero* (chevalier) et d'*Excellenza* qu'en Espagne et en Italie les gens du peuple adressent au premier venu.

² Litt. : Quel démon du sommeil.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Des chants viennent de l'intérieur. — Tchang-seng prête l'oreille

(Chant)

Pendant que je marche à travers des plaines sauvages et des champs déserts,
Je ne puis retenir les mouvements de mon cœur qui palpite de crainte ;
Je suis tout haletante, et il m'est difficile de respirer.
Courons, volons pour l'atteindre.

TCHANG-SENG

Ah ! évidemment c'est le timbre de sa voix, Qui veut-elle donc atteindre ? Écoutons encore.

(Chant)

Je frappe les plantes, et j'effraie les serpents ¹.

(L'air change)

Mon cœur et mes entrailles sont déchirés,
Pour le joindre, je n'ai pas regardé aux dépenses du voyage.
À l'insu de ma mère, j'ai fait rester ma jeune servante.

TCHANG-SENG

Il est clair que c'est Mademoiselle. Écoutons encore.

(Chant)

Au moment de monter à cheval, il poussa de profonds soupirs.
Ses pleurs m'ont presque rendue folle ; ce n'est point que j'aie un cœur dépravé.
Depuis qu'il s'est séparé de moi, jusqu'au coucher du soleil,
Ma douleur n'a fait que s'aggraver, et j'ai maigri d'une manière effrayante.
Dans l'espace d'une demi-journée, j'ai été obligée de rentrer trois ou quatre plis de ma robe brodée.

¹ Cela se dit d'une personne qui poursuit quelqu'un avec précipitation (note du texte).

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Qui est-ce qui a jamais éprouvé de pareils tourments.

TCHANG-SENG

L'affection de Mademoiselle est évidemment la même que la mienne. La douleur m'accable.

(Il soupire, puis il écoute de nouveau.)

(Chant)

La gelée pure brille sur les flots bleus.

La rosée blanche fait tomber les feuilles jaunies.

La route est inégale et tortueuse ;

Le vent vient de tous côtés et souffle avec fureur.

Pendant que je cours d'un pas rapide, en quel endroit reposez-vous vos membres fatigués ?

TCHANG-SENG

Mademoiselle, je suis ici ; entrez. *(Il s'éveille tout à coup.)* Hélas ! Où suis-je. *(Il regarde.)* Oui, c'est l'auberge de *Thsao-kiao* *(Il appelle Kin-thong qui dort profondément et ne répond pas. — Tchang-seng se recouche ; ne pouvant dormir, il se retourne plusieurs fois. Il regarde encore et réfléchit.)*

Il chante :

Dans cette auberge, je suis comme un homme en délire.

Triste et presque sans voix, je trouve cette nuit aussi longue qu'une année.

Il parle :

Au bout du compte, je ne sais maintenant quelle heure il est.

Il chante :

Il me semble que la pluie du soir poursuit les grillons glacés de froid.

Et que le vent chasse la lune pâissante.

Où suis-je vraiment depuis que mon ivresse est dissipée ?

(Il s'endort et rêve de nouveau.)

ING-ING entre ; elle frappe à la porte

Ouvrez, ouvrez.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

TCHANG-SENG

Qui frappe là ? C'est la voix d'une jeune fille. Voilà ce qui est extraordinaire. Je n'ouvre pas.

Il chante :

Si vous êtes une créature humaine, expliquez-vous clairement
Si vous êtes un démon, disparaissez à l'instant.

ING-ING

C'est moi. Ouvrez vite votre porte.

(Tchang-seng ouvre la porte. — Il prend Ing-ing par la main et la fait entrer.)

Il chante :

En l'entendant parler, j'ai saisi la manche de sa robe parfumée.
Ah ! c'est Mademoiselle, c'est Mademoiselle.

ING-ING

Je me suis dit : Puisque vous partez, comment pourrai-je supporter l'existence ? Je suis venue pour vous accompagner.

TCHANG-SENG

Il serait impossible, Mademoiselle, de trouver un cœur comme le vôtre.

Il chante :

Pour voyager avec moi vous avez fait un grand sacrifice,
Vous n'avez pas ménagé votre robe de soie,
Et vos souliers brodés ont été mouillés par la rosée et salis par la boue.

Je crains que la plante de vos pieds ne soit écorchée et meurtrie.

(L'air change)

Dans le commencement, vous renonciez au sommeil et vous oubliiez de manger.

Votre teint pâlissait, et votre corps beau comme le jade maigrissait de jour en jour.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

On eût dit une fleur qui s'est fanée après s'être épanouie ; mais
votre situation était plus triste encore.

Maintenant votre oreiller est froid et votre couverture glacée.

Le Phénix est seul et sa compagne reste isolée.

Et le disque arrondi de la lune est caché par les nuages ¹.

Quand j'y réfléchis, comment pourrais-je ne pas gémir de douleur ?

(L'air change)

Je songe que pour l'homme il n'y a rien de plus cruel que la
séparation.

Vous avez pris en pitié le jeune étudiant qui, par eau et par terre,
traversait seul un espace de mille *li*.

Au lieu de vous livrer ainsi à des inquiétudes qui déchirent le cœur,

Il fallait cent fois mieux oublier le devoir et rompre l'amitié.

Mais cette fois la fleur est passée, et la lune est sur son déclin ².

Je crains bien que le vase d'argent ne soit tombé et que l'aiguille de
tête ne soit brisée ³.

Vous n'avez point recherché un époux riche et puissant ;

Vous n'avez point désiré un homme ami de la pompe et du luxe.

Votre unique désir était, pendant la vie, de partager ma couche, et
après la mort mon tombeau.

(Des soldats entrent. — Tchang-seng est rempli d'effroi ¹.)

UN SOLDAT

Tout à l'heure, j'ai vu une jeune fille qui passait la rivière ; je ne
suis où elle est allée. Allumons une torche. Elle est entrée dans une
chambre de cette auberge. Faites-la sortir ; faites-la sortir.

¹ Voyez la note 9.

² Ces deux expressions sont prises ici au figuré. La seconde (Litt. : *la lune est ébréchée*) est l'opposé de pleine lune ; *disque arrondi de la lune* est l'emblème d'une union parfaite, d'un mariage accompli.

³ Allusion à un passage du poète Pe-lo-thien. « Du fond du puits, il voulait tirer le vase d'argent ; le vase était sur le point de remonter, mais la corde de soie s'est rompue ; le lapidaire usait sur la meule une aiguille de tête en jade ; mais avant d'être achevée l'aiguille s'est brisée. Notre vers signifie que Ing-ing a été séparée de Tchang-sang au moment où ils allaient s'unir et se marier.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

TCHANG-SENG

Que faire ? Mademoiselle retirez-vous un peu ; je vais aller leur parler.

(Ing-ing sort.)

Il chante :

Vous aviez violemment assiégé le couvent de P'ou-khieou. Voulez-vous m'attaquer avec la lance ou la hache ?

Voulez-vous me prendre à la gorge et m'immoler avec le sabre ou l'épée ?

Vous avez un cœur de brigand, un caractère de brigand ; vous êtes les plus méchants que le ciel ait créés.

UN SOLDAT

À quelle famille appartient cette jeune fille que vous avez cachée ?

TCHANG-SENG *chante :*

Ne parlez pas ainsi, et retirez-vous.

Connaissez le courage héroïque du général Thou.

D'un seul coup d'œil il peut vous écraser.

D'un seul signe du doigt il peut vous faire hacher.

Le voilà qui arrive, monté sur son cheval blanc.

(Les soldats sont saisis de crainte et se sauvent.)

TCHANG-SENG *prend Kin-thong dans ses bras et lui parle :*

Ma chère enfant, tu as eu bien peur.

KIN-THONG

Monsieur le magistrat, que voulez-vous dire ?

TCHANG-SENG *s'éveille et songe :*

Hélas ! ce n'était qu'un songe. Ouvrons la porte et regardons un peu. Je ne vois que le ciel d'où tombe la rosée ; partout la terre est couverte des fleurs du givre. L'étoile du matin commence à paraître,

¹ Tout ceci se passe encore dans le songe de Tchang-seng.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

et la lune qui s'efface brille encore au ciel. L'hirondelle et le passereau ¹, dont la vue m'irrite, perchent ensemble au sommet des branches ; je ne puis achever le rêve du canard et de sa compagne qui dorment dans le même nid.

Il chante :

Le mur élevé est à moitié caché par les branches verdoyantes des saules.

Dans cette fraîche nuit d'automne ma porte silencieuse est étroitement fermée.

Le cent vieille à la cime des branches à demi dépouillées et disperse les feuilles.

De froids nuages flottent à l'horizon, et les rayons de la lune passent à travers les fentes de ma fenêtre.

(L'air change)

L'ombre des bambous mollement agités figure les mouvements onduleux des dragons et des serpents.

Je suis emporté dans l'espace, comme Tchoang-tcheou rêvant qu'il était changé en papillon.

Le grillon crie perpétuellement, et le bruit du battoir retentit sans interruption.

Le chagrin de la séparation me déchire le cœur.

Mon rêve était charmant, et il m'est pénible de l'abandonner.

Seul et découragé, je soupire amèrement.

Cette gracieuse fille, belle comme le jade, où est-elle maintenant ?

KIN-THONG

Le jour est venu ; hâtons-nous de faire une étape. Quand je serai arrivé là-bas, je préparerai un repas.

TCHANG-SENG *chante :*

¹ Ces deux oiseaux ainsi que les deux canards *youen* (le mâle) et *yang* (la femelle) sont l'emblème de deux amants ou de deux époux.

Si-siang-ki
ou l'Histoire du Pavillon d'Occident

Le saule laisse pendre ses branches ¹ : de tristes pensées me déchirent le cœur.

L'oblique croissant de la lune commence à s'effacer ; ma lampe qui scintille faiblement n'est pas encore éteinte.

Mes anciens chagrins, mes nouvelles angoisses se succèdent sans cesse.

Une cruelle séparation a rempli mon âme d'une douleur incurable.

Le papier et le pinceau peuvent seuls remplacer ma langue.

À qui dirai-je les mille pensées qui pèsent sur mon cœur.

FIN DU SEIZIÈME ACTE

@

¹ En Chine, le saule pleureur est aussi comme chez nous l'emblème de la douleur. On l'appelle *Sse-jin-chou*, l'arbre de l'homme qui pense. *Pe-kiu-i* s'exprime ainsi dans une pièce de vers sur le saule : « On dit que les feuilles du saule ressemblent à des sourcils chargés de tristesse ; mais les entrailles d'un homme désolé ressemblent davantage aux branches pendantes du saule. » (*Fen louï-tseu-kin*, liv. 51, fol. 73).